2 vol.—
In Cat
1/32 54
Alge.

John Carter Brown
Library
Brown University

The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library

2 Vols
7/57
el

JOURNAL HISTORIQUE
DU VOYAGE
DE M. DE LESSEPS.

PARTIE I.

RPJCB

JOURNAL HISTORIQUE

DU VOYAGE

DE M. DE LESSEPS,

Conſul de France, employé dans l'expédition de M. le comte de la Pérouſe, en qualité d'interprète du Roi;

Depuis l'inſtant où il a quitté les frégates Françoiſes au port Saint-Pierre & Saint-Paul du Kamtſchatka, juſqu'à ſon arrivée en France, le 17 octobre 1788.

PREMIÈRE PARTIE.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXC.

RPJCB

À MONSEIGNEUR
LE MARÉCHAL DE CASTRIES,
Miniſtre d'État.

MONSEIGNEUR,

EN m'annonçant que vous aviez jeté les yeux ſur moi, pour accompagner M. le comte de la Pérouſe en qualité d'interprète, vous eutes la bonté de donner à mon zèle les encouragemens les plus flatteurs.

J'étois loin de prévoir alors l'heureux terme de mon voyage, de croire qu'il me fût réſervé de rapporter à notre auguſte Monarque, le journal curieux de nos premières découvertes.

Tout m'aſſure, MONSEIGNEUR, que votre bienveillance a influé ſur ma miſſion; c'eſt

donc à vous que je dois l'hommage de ſon ſuccès.

Ne jugez pas cependant de ma gratitude d'après l'intérêt de l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous offrir; je n'ai jamais ſenti plus vivement le chagrin de ſa médiocrité qu'en le mettant ſous vos auſpices : mais ſi vous daignez rendre juſtice à ma reconnoiſſance, elle ſeule fera le prix du tribut que j'oſe vous préſenter.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

LESSEPS.

AVERTISSEMENT.

Le titre de cet ouvrage annonce ce qu'il eſt. Pourquoi m'étudierois-je à prévenir le jugement du lecteur? en aurai-je plus de droits à ſon indulgence, quand je lui aurai déclaré que, dans le principe, je n'eus pas la prétention de faire un livre? ma relation ſera-t-elle plus intéreſſante, quand on ſaura que j'y travaillai uniquement par le beſoin d'amuſer utilement mon loiſir, & avec la ſeule vanité de rapporter à ma famille le journal fidèle de mes peines & de mes obſervations dans le cours de mon voyage? Il eſt aiſé de voir que j'ai écrit par intervalles, avec ſoin ou négligence, ſuivant que les circonſtances me l'ont permis, que les objets m'ont plus ou moins frappé.

Averti par le ſentiment de mon inexpérience, j'ai cru me devoir à moi-même de ne laiſſer échapper aucune occaſion de m'inſtruire, comme ſi j'euſſe prévu qu'on

me rendroit comptable de mes momens & des connoiſſances que j'étois à portée de recueillir; mais de cette exactitude ſcrupuleuſe à laquelle je me ſuis aſtreint, ne réſultera-t-il pas le défaut de grâces & de variété dans ma narration?

D'ailleurs, les événemens qui me ſont perſonnels, ſe trouvoient tellement liés aux ſujets de mes remarques, que mon amour-propre n'a eu garde de ſupprimer ces détails: j'ai donc mérité le reproche d'avoir trop parlé de moi; c'eſt le péché d'habitude des voyageurs de mon âge.

Indépendamment de cette fatigante maladreſſe, je m'accuſerai encore d'être tombé dans des répétitions fréquentes qu'eût évitées une plume plus exercée. Sur certaines matières, & particulièrement en fait de voyages, comment ne pas ſe former un ſtyle de routine! de-là, des tours & des expreſſions qui reviennent ſans ceſſe: pour peindre les mêmes objets, on ne ſait employer que les mêmes couleurs.

En commençant ce Journal, le ſurlendemain de mon débarquement au port de Saint-Pierre & Saint-Paul, je fus d'abord arrêté par l'embarras des dates. Je n'avois point d'almanach François, & je finis par adopter le vieux ſtyle en uſage en Ruſſie; il me diſpenſoit de ſonger continuellement à la différence des onze jours que le nouveau ſtyle compte de plus; mais lorſqu'il a été décidé, contre mon attente, que cet ouvrage recevroit le grand jour de l'impreſſion, je me ſuis empreſſé de rétablir dans les dates l'ordre reçu parmi nous, c'eſt-à-dire, le nouveau ſtyle; & pour la commodité du lecteur je les ai miſes en marge.

Quant à la prononciation des mots Ruſſes, Kamtſchadales & autres, j'obſerverai que toutes les lettres doivent être bien articulées. Je me ſuis attaché, même dans le vocabulaire, à élaguer les conſonnes, dont le concours confus décourage & n'eſt pas toujours néceſſaire. Règle générale, le *kh* doit être prononcé de même que le *ch* des

Allemands, ou le *J.* des Eſpagnols ; & le *ch* comme dans notre langue. Les ſyllabes finales *oi* & *in*, ſe prononceront comme ſi elles étoient écrites *oï* & *ine*.

L'habile géographe qui s'eſt plu à donner ſes ſoins à mes cartes, y a tracé ma route avec une ſi grande préciſion, que le lecteur peut me ſuivre pas à pas. C'eſt ce qui m'a déterminé à retrancher dans ma narration, toutes les notes ſur les degrés de latitude & de longitude.

Une caravane Kamtſchadale arrivant dans un village, eſt le ſujet que j'ai choiſi pour la gravure, parce qu'il peut à la fois, ce me ſemble, donner une idée des traîneaux, des diverſes poſitions des voyageurs, de leur coſtume & d'un ſite. A la pureté du deſſin & à la perfection du burin, on reconnoîtra le talent de deux artiſtes juſtement célèbres.

Il me reſte à juſtifier le retard qu'a éprouvé l'impreſſion de ce Journal. Sans contredit j'aurois pu le faire paroître plus tôt ; mon devoir même l'exigeoit, mais ma recon-

noiſſance me preſcrivoit en même temps d'attendre le retour de M. le comte de la Pérouſe. Qu'eſt-ce que mon voyage, me ſuis-je dit! Pour le public, ce n'eſt qu'une ſuite de l'importante expédition de ce commandant; pour moi, c'eſt la preuve honorable de ſa confiance : double motif par conſéquent pour déſirer de lui ſoumettre les détails de ma relation. Mon propre intérêt m'en faiſoit également une loi: combien je me fuſſe eſtimé heureux, ſi, me permettant de publier mon voyage à la ſuite du ſien, il eût daigné m'aſſocier à ſa gloire! c'étoit-là, je l'avoue, l'unique but de mon ambition & de mes délais.

Qu'il eſt cruel pour moi, après un an d'attente & d'impatience, de voir reculer encore ce terme de mes eſpérances! Depuis mon arrivée il ne s'eſt pas écoulé de jour où mes vœux n'aient rappelé nos intrépides navigateurs de la Bouſſole & de l'Aſtrolabe. Que de fois, me promenant en idée ſur les mers qui leur reſtoient à parcourir, j'ai

cherché à reconnoître leurs traces, à les ſuivre de rade en rade, à ſuppoſer des relâches, à meſurer toutes les ſinuoſités de leur marche !

Ah ! lorſqu'à l'inſtant de notre ſéparation au Kamtſchatka, les officiers de nos frégates me ſerrèrent triſtement dans leurs bras comme un enfant perdu, qui m'eût dit que je devois le premier revoir ma patrie ! qui m'eût dit que pluſieurs d'entr'eux n'y reviendroient jamais, & que dans peu je verſerois des larmes ſur leur ſort !

En effet, à peine je jouiſſois du ſuccès de ma miſſion & des embraſſemens de ma famille, que le bruit de nos déſaſtres dans l'archipel des navigateurs, eſt venu remplir mon ame d'amertume & d'affliction. Il n'eſt plus, ce brave & loyal marin *, l'ami, le compagnon de notre commandant, cet homme que j'aimois & reſpectois comme mon père ; il n'eſt plus, & ma plume ſe refuſe à retracer ſa fin déplorable ! mais ma

* M. le vicomte de Langle.

reconnoiſſance ſe plaît à répéter que le ſouvenir de ſes vertus & de ſes bontés vivra éternellement en moi.

ô lecteur, qui que tu ſois, pardonne à ma douleur cet épanchement involontaire ! ſi tu as pu connoître celui que je pleure, tu mêleras tes regrets aux miens ; comme moi, tu demanderas au ciel, pour notre conſolation, pour la gloire de la France, qu'il nous ramène bientôt & le chef de l'expédition, & ceux de nos courageux argonautes qu'il nous a conſervés. Au moment où j'écris, ah ! ſi un vent favorable pouſſoit leurs vaiſſeaux vers nos côtes.... ! puiſſe-t-il être exaucé ce vœu de mon cœur ! puiſſe le jour de la publication de cet ouvrage, être celui de leur arrivée ! dans l'excès de ma joie, je trouverai toutes les jouiſſances de l'amour-propre.

Fautes à corriger dans la première Partie.

PAGE 40, ligne 14, j'eus lieu d'être charmé, *lisez*, je fus charmé.

Page 69, ligne 1.re d'Olkotsk; *lisez*, d'Okotsk.

Page 110, ligne 6, arbes; *lisez*, arbres.

Page 125, ligne 2, de la note, verock; *lisez*; vezock.

Page 132, ligne 13, & dès-lors ils se sont décidés; *lisez*, & se sont décidés.

Page 138, lignes 9 & 10, leur premier atterage; *lisez*, à leur premier atterage.

Page 179, ligne 3, sans les connoître; *lisez*, sans les pratiquer.

Page 189, ligne 10, étincelle de feu; *lisez*, étincelle.

Page 210, ligne 1.re sa monnoie d'or; *lisez*, la monnoie d'or.

Page 240, lignes 17 & 18, avec sa moëlle, crue ou cuite; je la trouvai excellente; *lisez*, avec sa moëlle; crue ou cuite, je la trouvai excellente.

Page 244, ligne dernière, de leurs chefs; *lisez*, de leur chef.

Page 262, indication marginale, sumer; *lisez*, fumer.

JOURNAL

JOURNAL HISTORIQUE

DU VOYAGE

DE M. DE LESSEPS,

DU KAMTSCHATKA EN FRANCE.

INTRODUCTION.

Je compte à peine mon cinquième lustre, & je suis arrivé à l'époque la plus mémorable de ma vie. Quelque longue, quelque heureuse que puisse être la carrière qui me reste à fournir, je doute que je sois destiné à être jamais employé dans une expédition aussi glorieuse que celle qu'achèvent en ce moment les deux

frégates Françoiſes, la Bouſſole & l'Aſtrolabe, commandées, la première par M. le comte de la Pérouſe, chef de l'expédition; & la ſeconde, par M. le vicomte de Langle *.

L'intérêt que le bruit de ce voyage autour du monde a excité, fut trop marqué & trop univerſel, pour que l'on n'attende pas aujourd'hui, avec autant d'impatience que de curioſité, des nouvelles directes de ces illuſtres navigateurs, que leur patrie & l'Europe entière redemandent aux mers qu'ils parcourent.

Qu'il eſt flatteur pour moi, après avoir obtenu de M. le comte de la Pérouſe l'avantage de le ſuivre pendant plus de deux ans, de devoir encore à ſon choix l'honneur d'apporter par terre ſes dépêches

* Si ma plume étoit digne de ces deux hommes célèbres, faits pour conduire enſemble une grande entrepriſe avec la plus parfaite harmonie, que de choſes n'aurois-je pas à dire de chacun d'eux! mais dès long-temps leurs travaux & l'eſtime publique les ont mis au-deſſus des éloges.

en France ! plus je réfléchis à mon bonheur en recevant cette nouvelle preuve de ſa confiance, plus je ſens ce qu'exigeroit une pareille miſſion, & tout ce qui me manque pour la remplir : mais je ne dois ſans doute attribuer la préférence qui m'eſt accordée, qu'à la néceſſité de choiſir pour ce voyage quelqu'un qui parlât le Ruſſe, & qui eût déjà ſéjourné dans cet empire.

DEPUIS le 6 ſeptembre 1787, les frégates du Roi étoient dans le port d'Avatſcha, ou Saint-Pierre & Saint-Paul *(a)*, à l'extrémité méridionale de la preſqu'île du Kamtſchatka. Le 29, j'eus l'ordre de quitter l'Aſtrolabe ; le même jour, M. le comte de la Pérouſe me remit ſes dépêches & ſes inſtructions. Son amitié pour moi ne ſe contenta pas d'avoir pris d'avance les arrangemens les plus tran-

1787, *Septembre.*

A Saint-Pierre & Saint-Paul.

Le 29. Je quitte les frégates & reçois mes dépêches.

(a) Ce port eſt appelé par les Ruſſes *Petropavloſkaia gaven.*

1787. *Septembre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

quilliſans pour me faire voyager avec ſûreté & économie; elle le porta encore à me donner en partant, des conſeils vraiment paternels, qui reſteront éternellement gravés dans mon cœur. M. le vicomte de Langle eut auſſi la bonté d'y joindre les ſiens qui ne m'ont pas été moins utiles.

Qu'il me ſoit permis de payer ici le juſte tribut de ma reconnoiſſance à ce fidèle compagnon des périls & de la gloire de M. le comte de la Pérouſe, & ſon émule dans tous les cœurs & dans le mien, pour m'avoir ſervi conſtamment de père, de conſeil & d'ami.

Le ſoir il me fallut prendre congé de notre commandant & de ſon digne collégue. Qu'on juge de ce que je ſouffris lorſque je les reconduiſis aux canots qui les attendoient; je ne pus ni parler, ni les quitter; ils m'embraſsèrent tour-à-tour, & mes larmes ne leur prouvèrent que trop la ſituation de mon ame. Les officiers, tous mes amis qui étoient à

terre, reçurent auſſi mes adieux ; tous s'attendrirent ſur moi, tous firent des vœux pour ma conſervation, & me donnèrent les conſolations & les ſecours que l'amitié put leur ſuggérer. Mes regrets, en m'en ſéparant, ne peuvent ſe peindre : on m'arracha de leurs bras, & je me retrouvai dans ceux de M. le colonel Kaſloff-Ougrenin, commandant à Okotsk & au Kamtſchatka, à qui M. le comte de la Pérouſe m'avoit recommandé, plus comme ſon fils, que comme l'officier chargé de ſes dépêches.

1787, *Septembre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

Ici commencent mes obligations envers ce commandant Ruſſe. Je connus dès-lors toute l'aménité de ſon caractère, toujours prêt à rendre ſervice, & dont j'ai eu depuis tant à me louer *(b)*. Il ménagea

Je reſte entre les mains de M. Kaſloff, commandant Ruſſe.

(b) Après avoir comblé d'honnêtetés toutes les perſonnes de notre expédition, il avoit encore voulu eſſayer d'approviſionner nos frégates. Malgré la difficulté de ſe procurer des bœufs en ce pays, il leur en fournit ſept à ſes dépens, & jamais il ne fut poſſible de lui en faire recevoir le prix ; il regrettoit de n'avoir pu en donner davantage.

1787, *Septembre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

ma ſenſibilité avec tout l'art poſſible: je le vis s'attriſter avec moi, de l'éloignement des canots que nous ſuivîmes long-temps des yeux; & en me ramenant chez lui, il n'épargna rien pour me diſtraire de mes ſombres réflexions. Qui voudroit ſe rendre compte du vide affreux que j'éprouvai en ce moment, devroit commencer par ſe ſuppoſer à ma place, & laiſſé ſeul ſur ces bords preſque inconnus, à quatre mille lieues de ma patrie: quand bien même je n'euſſe pas calculé cette énorme diſtance, l'aſpect aride de ces côtes me préſageoit aſſez ce que j'aurois à ſouffrir dans ma longue & périlleuſe route; mais enfin l'accueil que me firent les habitans, & les honnêtetés ſans nombre de M. Kaſloff & des autres officiers Ruſſes, me rendirent peu-à-peu moins ſenſible au départ de mes compatriotes.

Le 30. Départ des frégates du Roi.

Il eut lieu le 30 ſeptembre au matin; les deux frégates appareillèrent avec un vent favorable qui nous les fit perdre de vue dans la même matinée, & qui ſouffla

pendant pluſieurs jours de ſuite. On peut croire que je ne les vis pas partir ſans faire, pour tous les officiers & les amis que je laiſſois à bord, les vœux les plus ardens & les plus ſincères ; triſte & dernier hommage de ma reconnoiſſance & de mon attachement.

1787, *Septembre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

M. le comte de la Pérouſe m'avoit recommandé de faire diligence ; mais en même temps il m'avoit enjoint, ce que mon inclination me preſcrivit auſſitôt, de ne quitter ſous aucun prétexte M. Kaſloff : ce dernier lui avoit promis de me conduire juſqu'à Okotsk, lieu de ſa réſidence, où il devoit ſe rendre inceſſamment. J'avois déjà ſenti le bonheur d'avoir été remis en ſi bonnes mains, & je n'héſitai pas à m'abandonner aveuglément aux conſeils de ce commandant.

Son intention étoit d'aller attendre à Bolcheretsk que le traînage pût s'établir, & nous donnât les facilités néceſſaires pour entreprendre le voyage d'Okotsk. La ſaiſon étoit alors trop avancée pour

Impoſſibilité de me rendre à Okotsk avant l'établiſſement du traînage.

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

riſquer de ſe mettre en route par terre; & le trajet par mer n'étoit pas moins dangereux; d'ailleurs il ne ſe trouvoit aucun bâtiment dans les deux ports Saint-Pierre & Saint-Paul & Bolcheretsk *(c)*.

Les affaires que M. Kaſloff eut à terminer, & les préparatifs de notre départ nous retinrent encore ſix jours; ce qui me permit de m'aſſurer que les frégates du Roi n'étoient plus dans le cas de rentrer. Je profitai de ce retard pour commencer mes obſervations, & me procurer des renſeignemens un peu détaillés ſur tout ce qui m'environnoit. Je m'attachai ſur-tout à prendre une juſte idée de la baie d'Avatſcha & du port de Saint-Pierre & Saint-Paul qu'elle renferme.

Le capitaine Cook a fait de cette baie une deſcription fort étendue, dont nous

(c) Il paroît que pendant l'été la navigation eſt aſſez ſûre, & que c'eſt la ſeule voie dont profitent les voyageurs pour ſe rendre à leur deſtination.

avons reconnu l'exactitude. Il s'y eſt fait depuis quelques changemens, qui, dit-on, doivent être ſuivis de beaucoup d'autres, ſur-tout quant au port Saint-Pierre & Saint-Paul. En effet, il ſeroit très-poſſible que les voyageurs qui y aborderont un jour après nous, croyant ne trouver que cinq à ſix maiſons, ſoient ſurpris d'y découvrir une ville entière, bâtie en bois, mais paſſablement fortifiée.

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul. Détail ſur ce port & ſur un projet qui y eſt relatif.

Tel eſt du moins le projet, qui, à ce que j'ai ſu indirectement, a été donné par M. Kaſloff ſon auteur, dont les vues ſont auſſi grandes qu'utiles au bien du ſervice de ſa ſouveraine. L'exécution de ce plan ne contribuera pas peu à augmenter la célébrité de ce port, déjà renommé par les vaiſſeaux étrangers qui y abordent, & que le commerce pourroit y rappeler *(d)*.

(d) A en juger même par ce qu'en ont rapporté les premiers navigateurs, il paroît qu'il n'y a point de ports plus commodes dans cette partie de l'Aſie; de ſorte qu'il ſeroit à deſirer qu'il devînt

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

Pour bien saisir les dispositions de ce projet & en apprécier l'utilité, il ne faut que se représenter l'étendue & la forme de la baie d'Avatscha, & la position du port en question. Nous en avons déjà

---

l'entrepôt général du commerce de ces contrées. Cela seroit d'autant plus avantageux, que les vaisseaux qui fréquentent les autres ports, tels que ceux de Bolcheretsk, Nijenei-Kamtschatka, Tiguil, Ingiga, & même Okotsk, sont ordinairement trop heureux quand ils n'y font pas naufrage; c'est pour cela que l'Impératrice a défendu expressément toute navigation passé le 26 septembre.

Mais ce que j'ai appris en même temps vient encore mieux à l'appui de ce que j'avance, & a pu faire naître l'idée de ces nouvelles constructions.

Un bâtiment Anglois, appartenant à M. Lanz négociant à Macao, vint l'année dernière 1786 mouiller au port de Saint-Pierre & Saint-Paul; le capitaine Peters, commandant ce navire, fit aux Russes des propositions de commerce, dont voici les détails. Par son traité avec un marchand Russe nommé *Schelikhoff*, il s'engageoit à faire le commerce dans cette partie des états de l'Impératrice, & demandoit des marchandises pour la valeur de quatre-vingt mille roubles. Il est probable que ces marchandises n'eussent consisté qu'en pelleteries que

plusieurs deſcriptions fidèles *(e)*, qui ſont dans les mains de tout le monde; ainſi je me bornerai à ne parler que de ce

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

---

les Anglois comptoient vendre en Chine, d'où ils auroient rapporté en échange des étoffes & autres objets convenables aux Ruſſes. Le négociant Schelikhoff ſe rendit lui-même à Saint-Péterſbourg, pour y ſolliciter l'agrément de ſa ſouveraine qu'il obtint; mais pendant qu'il travailloit à ſe mettre en état de remplir les clauſes de ſon traité, il fut informé que le navire Anglois avoit péri ſur les côtes de l'île de Cuivre, en revenant au Kamtſchatka, de la partie nord-oueſt de l'Amérique; il y avoit été, ſelon toute apparence, prendre des fourrures pour commencer ſa cargaiſon qu'il venoit compléter au port Saint-Pierre & Saint-Paul. On ſut que deux hommes ſeulement de ſon équipage, un Portugais & un Nègre du Bengale s'étoient ſauvés, & avoient paſſé l'hiver dans l'île de Cuivre, d'où un vaiſſeau Ruſſe les avoit tranſportés à Nijenei-Kamtſchatka: ils nous ont joint à Bolcheretsk, & l'intention de M. Kaſloff eſt de les envoyer à la ſaiſon prochaine à Saint-Péterſbourg.

(e) M. le comte de la Pérouſe en a détaillé le plan avec autant de ſoin que tous ceux qui l'ont devancé: on le verra dans la relation de ſon voyage, qui ſera pour le lecteur curieux une nouvelle ſource d'inſtruction & de lumières.

1787, *Octobre.*

A Saint-Pierre & Saint-Paul.

qui peut répandre le jour néceſſaire ſur les idées de M. Kaſloff.

On ſait que le port de Saint-Pierre & Saint-Paul eſt ſitué au nord de l'entrée de la baie d'Avatſcha, & ſe trouve fermé au ſud par une langue de terre fort étroite, ſur laquelle eſt bâti l'oſtrog *(f)* ou village Kamtſchadale. Sur une élévation à l'eſt dans le fond du port, eſt placée la maiſon du commandant *(g)*, chez qui logea M. Kaſloff pendant ſon ſéjour. Auprès de cette maiſon, preſque ſur la même ligne, on voit celle d'un caporal de la garniſon, & plus loin en tirant vers le nord, celle du ſergent, leſquels ſont,

(f) Le mot *oſtrog* ſignifie proprement une enceinte de conſtruction paliſſadée. On pourroit, je crois, tirer ſon étymologie des retranchemens que les Ruſſes conſtruiſoient à la hâte, pour ſe mettre à couvert des incurſions des indigènes, qui ſans doute ſouffroient impatiemment qu'on envahît leur pays. Le nom d'oſtrog eſt donné à préſent à preſque tous les villages de ces contrées.

(g) Ce commandant nommé *Khabaroff* étoit alors un *préporchik*, ou enſeigne.

après le commandant, les ſeules perſonnes un peu diſtinguées qu'on puiſſe citer en cette place, ſi tant eſt qu'elle mérite ce nom. Vis-à-vis l'entrée du port, ſur le penchant de la hauteur, d'où l'on découvre un lac d'une étendue conſidérable, on rencontre aujourd'hui les ruines de l'hôpital, dont il eſt parlé dans le voyage du capitaine Cook *(h)*. Au-deſſous de ces

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

(h) C'eſt à quelque diſtance de cet endroit que fut enterré au pied d'un arbre le capitaine Clerke. L'inſcription que les Anglois ont laiſſée ſur ſa tombe, étoit ſur bois & ſuſceptible de s'effacer. M. le comte de la Pérouſe voulant que le nom de ce navigateur parvînt à l'immortalité, ſans rien craindre des injures du temps, fit remplacer cette inſcription par une autre ſur cuivre.

Il n'eſt pas inutile de rapporter ici que notre commandant s'informa en même temps de l'endroit où avoit été inhumé le fameux aſtronome François, de l'Iſle de la Croyère. Il pria M. Kaſloff de donner des ordres pour qu'on élevât en ce lieu un tombeau, & qu'on y mît une épitaphe qu'il laiſſa gravée ſur cuivre, contenant l'éloge & les détails de la mort de notre compatriote. Ses intentions furent exécutées ſous mes yeux, après le départ des frégates Françoiſes.

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

ruines, plus près du rivage, on a construit un bâtiment qui sert de magasin ou d'espèce d'arsenal à la garnison, & qui est constamment gardé par un factionnaire. Voilà en abrégé l'état dans lequel nous avons trouvé le port de Saint-Pierre & Saint-Paul.

Mais par les augmentations proposées, il est évident qu'il deviendroit une place intéressante. L'entrée du port seroit fermée ou au moins flanquée par les fortifications; elles serviroient en outre à couvrir de ce côté la ville projetée, qui seroit bâtie, en grande partie, sur l'emplacement de l'ancien hôpital, c'est-à-dire, entre le port & le lac qu'on découvre sur la hauteur. On poseroit pareillement une batterie sur la langue de terre qui sépare ce lac de la baie d'Avatscha, afin de protéger cette autre partie de la ville. Enfin, suivant le même projet, l'entrée de cette baie seroit défendue par une batterie assez forte sur l'endroit le moins élevé de sa rive gauche; & les vaisseaux entrant dans

la baie ne pourroient ſe ſouſtraire à la portée du canon, attendu les briſans qui ſe rencontrent le long de la rive droite. On y voit aujourd'hui ſur la pointe d'un rocher, une batterie de ſix ou huit canons, qui a fait feu pour ſaluer nos frégates.

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

Je n'ai pas beſoin de dire qu'il entreroit encore dans ce plan d'augmenter la garniſon, qui n'eſt actuellement que de quarante ſoldats ou Coſaques. Ils vivent & ſont habillés comme les Kamtſchadales; ſeulement ils portent un ſabre, un fuſil & la giberne lorſqu'ils ſont de ſervice; ſans cela, on ne pourroit les diſtinguer des indigènes qu'à leurs traits & à leur idiome.

Quant au village Kamtſchadale, qui fait une grande partie de la place, telle qu'elle eſt en ce moment, & ſe trouve, ainſi que je l'ai dit, ſur la langue de terre qui ferme l'entrée du port, il n'eſt compoſé que d'environ trente à quarante habitations, tant d'hiver que d'été, appelées

1787. *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

iſbas & *balagans ;* & l'on ne compte dans toute la place, en comprenant même la garniſon, que cent habitans au plus, tant hommes, que femmes & enfans. Par le projet ci-deſſus, on voudroit en porter le nombre à plus de quatre cents.

A ces détails ſur le port de Saint-Pierre & Saint-Paul, & ſur les ouvrages dont on doit s'occuper pour ſon embelliſſement, j'ajouterai quelques notes que j'y pris ſur la nature du ſol, le climat & les rivières.

Nature du ſol.

Les bords de la baie d'Avatſcha m'ont paru hériſſés de hautes montagnes, dont quelques-unes ſont couvertes de bois, & d'autres volcaniques *(i)*. Les vallées

(i) Il ſe trouve à quinze ou vingt verſtes du port un volcan, que les naturaliſtes de l'expédition de M. le comte de la Pérouſe ont viſité, & dont il ſera parlé dans le voyage de ce commandant. Les gens du pays m'ont dit qu'il en ſort de la fumée de temps en temps; mais que l'éruption, qui autrefois étoit très-fréquente, n'avoit pas eu lieu depuis pluſieurs années.

préſentent

préſentent une végétation qui m'a étonné. L'herbe y étoit preſque de la hauteur d'un homme; & les fleurs champêtres, telles que des roſes ſauvages & autres qui s'y trouvoient mêlées, répandoient au loin l'exhalaiſon la plus ſuave.

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

Il tombe ordinairement de grandes pluies pendant le printemps & l'automne, & les coups de vent ſe font fréquemment ſentir dans cette dernière ſaiſon & dans l'hiver; celui-ci eſt quelquefois pluvieux, mais, malgré ſa longueur, on aſſure qu'il n'eſt pas ſi extraordinairement rigoureux, du moins dans cette partie méridionale du Kamtſchatka *(k)*. La neige commence

Climat.

(k) Le froid exceſſif dont ſe plaignent les Anglois, peut n'être pas ſans exemple, & je ne prétends point les contredire; mais ce qui prouveroit que la rigueur du climat n'eſt pourtant pas ſi cruelle, c'eſt que les habitans qu'ils nous repréſentent n'oſant ſortir de tout l'hiver de leurs habitations ſouterraines ou *yourtes*, dans la crainte d'être gelés, n'en conſtruiſent plus aujourd'hui dans cette partie méridionale de la preſqu'île, ainſi que j'aurai occaſion de le dire. Je conviendrai cependant que

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

à prendre pied en octobre, & le dégel n'a lieu qu'en avril ou mai; mais en juillet même, on en voit tomber sur le sommet des hautes montagnes, & sur-tout des volcans. L'été est assez beau; les plus fortes chaleurs ne durent guère que le temps du solstice. Le tonnerre s'y fait rarement entendre, & ne fait jamais de ravages. Telle est la température qui règne à peu-près dans tous les environs de cette partie de la presqu'île.

Rivières ayant leur embouchure dans la baie d'Avatscha.

Deux rivières ont leur embouchure dans la baie d'Avatscha, savoir, celle qui donne le nom à la baie & celle de Paratounka. Elles sont l'une & l'autre très-

---

le froid que j'y ai éprouvé pendant mon séjour, & qui peut se comparer à celui de l'hiver de 1779, m'a paru le même que celui qui se fait sentir à Saint-Pétersbourg : mais ce que les Anglois ont eu grande raison de trouver extraordinaire, ce sont les terribles ouragans, qui amènent des bouffées de neige si épaisse & si abondante, qu'il est alors impossible de sortir ni d'avancer, si l'on est en route; cela m'est arrivé plus d'une fois, comme on le verra dans la suite.

poiſſonneuſes; on y trouve de plus toutes ſortes d'oiſeaux aquatiques, & ſi ſauvages qu'il eſt impoſſible de les approcher même à cinquante pas. La navigation dans ces rivières eſt impraticable au 26 novembre, attendu qu'elles ſont toujours priſes à cette époque; & dans le fort de l'hiver, la baie même eſt couverte de glaçons, que les vents du large empêchent de ſortir; mais dès que ceux de terre viennent à ſouffler, elle s'en dégage entièrement. Le port de Saint-Pierre & Saint-Paul ſe trouve pour l'ordinaire fermé par les glaces dans le mois de janvier.

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

Je devrois ſans doute parler ici des mœurs & du coſtume des Kamtſchadales, faire connoître leurs maiſons ou plutôt leurs cabanes qu'ils nomment *iſbas* ou *balagans;* mais je remets à traiter ces objets à mon arrivée à Bolcheretsk, où j'aurai, j'eſpère, plus de loiſir & plus de moyens pour les décrire en détail.

Nous partîmes de Saint-Pierre & Saint- Le 7.

1787, *Octobre.* Départ de Saint-Pierre & Saint-Paul.

Paul le 7 octobre, M. Kaſloff *(l)*, M.rs Schmaleff *(m)*, Vorokhoff *(n)*, Ivaſchkin *(o)*, moi & la ſuite du commandant,

(l) M. Kaſloff-Ougrenin eſt, comme je l'ai déjà dit, commandant à Okotsk & au Kamtſchatka; il eſt ſubordonné au gouverneur général réſidant à Irkoutsk.

(m) M. Schmaleff eſt capitaine-inſpecteur pour les Kamtſchadales, ou en Ruſſe, *capitan-iſpravnik* dans le département du Kamtſchatka; c'eſt le même dont les Anglois eurent tant à ſe louer, & les bons offices qu'il nous a rendus ne ſauroient également ſe compter.

(n) M. Vorokhoff, ſecrétaire du commandant; il eſt employé dans les affaires civiles, & a rang d'officier.

(o) M. Ivaſchkin eſt cet infortuné gentilhomme dont parlent les Anglois, & qui mérite à tous égards l'éloge qu'ils en font. Le ſeul récit de ſes malheurs ſuffit pour inſpirer de la compaſſion à tout lecteur; mais il faut l'avoir vu & ſuivi, pour juger du degré d'intérêt qu'on doit prendre à ſon ſort.

Il n'avoit pas encore vingt ans que l'impératrice Éliſabeth le fit ſergent de ſa garde de Préobrajenskoi. Il jouiſſoit déjà d'un certain crédit à la cour, & le libre accès que ſa place lui donnoit auprès de ſa ſouveraine, ouvroit à ſon ambition la plus brillante carrière, lorſque tout-à-coup non-ſeulement il fut

compoſée de quatre ſergens ou bas-officiers & d'un pareil nombre de ſoldats.

1787, *Octobre.*

diſgracié, & ſe vit enlever toutes les eſpérances flatteuſes dont il avoit pu ſe bercer, mais encore il eut la douleur d'être traité comme les plus grands criminels; il reçut le knout, dernier ſupplice & le plus infamant en Ruſſie, eut les narines arrachées, & fut en outre exilé pour la vie au Kamtſchatka.

On ſait, par ce qu'en ont rapporté les Anglois, tout ce qu'il a eu à ſouffrir pendant plus de vingt ans de la rigueur extrême dont on uſa à ſon égard; on la porta juſqu'à lui refuſer les premiers alimens. Il eût péri ſans doute de faim & de miſère, ou auroit ſuccombé à ſon déſeſpoir, ſi la force de ſon ame & celle de ſon tempérament ne l'euſſent ſoutenu. La néceſſité de pourvoir lui-même à ſa ſubſiſtance le força, non ſans dégoût, à ſe naturaliſer parmi les Kamtſchadales, & à adopter entièrement leur manière de vivre; il eſt vêtu comme eux, & trouve dans ſa chaſſe & dans ſa pêche de quoi fournir à ſes beſoins aſſez abondamment pour qu'en vendant ſon ſuperflu, il obtienne encore quelques adouciſſemens à ſa triſte exiſtence. Il réſide à l'oſtrog de Vercknei-Kamtſchatka, ou Kamtſchatka ſupérieur. On ignore parmi les Ruſſes, la cauſe d'une punition ſi ſévère; on eſt tenté de l'attribuer à un mal-entendu, ou à quelques paroles indiſcrètes, car on ne peut ſe réſoudre à lui ſuppoſer un crime. Il paroîtroit qu'on eſt revenu de la prétendue énormité

1787, *Octobre.* L'officier-commandant du port, probablement par honneur pour M. Kaſloſi ſon ſupérieur, ſe joignit à notre petite

---

de ſon délit; on a voulu depuis peu changer le lieu de ſon exil, & on lui a propoſé d'aller demeurer à Yakoutsk, cette ville offrant plus de reſſources, tant pour l'utilité que pour l'agrément: mais ce malheureux proſcrit, qui peut avoir aujourd'hui ſoixante à ſoixante-cinq ans, a refuſé de profiter de cette permiſſion, ne voulant pas, a-t-il dit, aller mettre en ſpectacle les marques hideuſes de ſon déshonneur, ni avoir à rougir une ſeconde fois du ſupplice affreux qu'il a ſubi. Il a mieux aimé continuer de vivre avec ſes Kamtſchadales, n'ayant plus à deſirer que de paſſer paiſiblement le peu de jours qui lui reſtent au milieu de ceux qui connoiſſent ſon honnêteté, & de pouvoir emporter en mourant, l'eſtime & l'amitié générales dont il jouit à ſi juſte titre.

M. le comte de la Pérouſe, d'après la relation des Anglois, témoigna le deſir de voir cet infortuné, qui lui inſpira, dès le premier moment, le plus vif intérêt; il le reçut à ſon bord & à ſa table: l'humanité de notre commandant ne ſe borna pas à compatir à ſes maux; elle s'occupa encore des moyens de les adoucir, en lui laiſſant tout ce qui pouvoit lui rappeler notre ſéjour, & lui prouver que les Anglois ne ſont pas les ſeuls étrangers que ſon triſte ſort ait intéreſſés.

troupe, & nous nous embarquames ſur des baidars *(p)* pour traverſer la baie & nous rendre à Paratounka, où nous devions trouver des chevaux pour continuer notre route.

1787, *Octobre.*

Nous arrivames en cinq ou ſix heures à cet oſtrog, où demeure le prêtre *(q)* ou curé du diſtrict dont l'égliſe eſt encore en ce lieu *(r)*: ſa maiſon nous ſervit de gîte; & nous y fumes reçus à merveille; mais à peine y étions-nous entrés, que la pluie tomba en ſi grande abondance

Arrivée & ſéjour à Paratounka.

(p) Les *baidars* ſont des canots faits à peu-près comme les nôtres, ſi ce n'eſt que les bordages ſont faits de planches larges de quatre, cinq à ſix pouces, & qu'ils ſont joints les uns aux autres avec des liens de branches de ſaule ou de cordes; on les calfate avec de la mouſſe. Les baidars ſont les ſeuls bâtimens qui ſervent à la navigation pour ſe rendre aux îles Kouriles; ils vont ordinairement à la rame, on peut cependant y adapter une voile.

(q) Il ſe nomme *Féodor Vereſchaguin;* il a ſuccédé à ſon frère aîné Romanoff-Vereſchaguin, qui eut tant de bons procédés pour le capitaine Clerke, & que j'ai trouvé depuis à Bolcheretsk.

(r) Son prédéceſſeur avoit annoncé aux Anglois,

1787, *Octobre.* A Paratounka.

qu'elle nous força de séjourner plus long-temps que nous ne voulions.

Je saisis avec empressement ce rapide intervalle pour décrire ici quelques-uns des objets que j'ai remis à traiter à mon arrivée à Bolcheretsk, où j'en trouverai d'autres peut-être qui ne seront pas moins intéressans.

Description de cet ostrog.

L'ostrog de Paratounka est situé au bord de la rivière de ce nom, à deux lieues environ de son embouchure *(f)*. Ce village n'est guère plus peuplé que celui

---

que cette paroisse devoit être incessamment transférée à l'ostrog de Saint-Pierre & Saint-Paul; mais ce déplacement ne doit s'effectuer qu'à l'exécution du projet relatif au port. Il est bon d'observer ici que les Anglois ont omis de dire qu'il existoit autrefois une église à Saint-Pierre & Saint-Paul, & qu'on en retrouve l'emplacement indiqué par une espèce de tombe qui en faisoit partie.

(f) Cette rivière se jette, comme je l'ai dit, dans la baie d'Avatscha : les bancs qui s'y trouvent à sec, à basse mer, rendent son entrée impraticable; elle est même très-difficile lors de la pleine mer.

de Saint-Pierre & Saint-Paul. La petite vérole a fait, en cet endroit principalement, des ravages effroyables. Le nombre de balagans & d'iſbas que j'y ai vus, m'a également paru à peu-près le même qu'à Petropavlofska *(t)*.

1787. *Octobre.* A Paratounka.

Les Kamtſchadales logent l'été dans les premiers, & ſe retirent l'hiver dans les derniers. Comme on veut les amener inſenſiblement à ſe rapprocher davantage des payſans Ruſſes, & à ſe loger d'une manière plus ſaine, il a été défendu dans cette partie méridionale du Kamtſchatka, de conſtruire déſormais des yourtes ou demeures ſouterraines; elles y ſont toutes

Habitations des Kamtſchadales.

(t) En m'arrêtant devant ces maiſons Kamtſchadales, je me ſuis peint quelquefois à leur aſpect, la ſurpriſe dédaigneuſe de nos ſybarites François, les uns ſi fiers de leurs vaſtes hôtels, les autres ſi jaloux de leurs petits appartemens ſi jolis, ſi décorés, où l'art des diſtributions ne le cède qu'au luxe recherché des meubles; je croyois les entendre s'écrier: Comment des humains peuvent-ils habiter ces miſérables cahutes! cependant un Kamtſchadale ne ſe trouve point malheureux ſous

1787. *Octobre.* A Paratounka.

détruites à préſent *(u)*, & l'on n'en trouve plus que quelques veſtiges dont l'intérieur eſt comblé, & qui m'ont repréſenté au dehors le faîte élargi de nos glacières.

Deſcription des balagans.

Les balagans s'élèvent au-deſſus du ſol ſur pluſieurs poteaux plantés à d'égales diſtances, & de la hauteur de douze à treize pieds. Cette agreſte colonnade ſoutient en l'air une plate-forme faite de ſoliveaux emboîtés les uns dans les autres, & revêtus de terre glaiſeuſe : cette plate-forme ſert de plancher à tout l'édifice, qui conſiſte en un comble de forme conique, couvert d'une ſorte de chaume ou d'herbe ſéchée, étendue ſur de longues

---

ces cabanes dont l'architecture paroît remonter au premier âge du monde ; il y vit tranquille avec ſa famille ; il jouit au moins du bonheur de connoître peu de privations, par-là même qu'il ſe crée moins de beſoins, & qu'il n'a point ſous les yeux d'objets de comparaiſon.

(u) J'en ai revues quelque temps après dans la partie ſeptentrionale, & j'ai pu en prendre une idée plus exacte que j'ai eu ſoin de noter.

perches qui ſe réuniſſent au ſommet, & qui portent ſur pluſieurs traverſes. Ce comble eſt à la fois le premier & le dernier étage; il forme tout l'appartement, c'eſt-à-dire une chambre : un trou pratiqué dans le toit ouvre un paſſage à la fumée, lorſque le feu s'allume pour préparer les alimens; cette cuiſine s'établit alors au milieu de la chambre où ils mangent, ſe couchent & dorment pêle-mêle ſans le moindre dégoût ni aucun ſcrupule. Dans ces appartemens, il n'eſt pas queſtion de fenêtres; on n'y trouve qu'une porte ſi baſſe & ſi étroite, qu'elle donne à peine entrée au jour. L'eſcalier eſt digne de la maiſon; c'eſt une poutre, ou plutôt un arbre entaillé très-groſſièrement, dont un bout poſe à terre & l'autre eſt élevé à la hauteur du plancher; il arrive à l'angle de la porte, au niveau d'une eſpèce de galerie découverte qui ſe trouve en avant: cet arbre a conſervé ſa rondeur, & préſente ſur un côté de ſa ſuperficie ce que je ne ſaurois appeler des marches, vu

1787. *Octobre.* A Paratounka.

1787, *Octobre.* A Paratounka.

qu'elles ſont ſi incommodes que j'ai penſé plus d'une fois m'y rompre le cou. En effet lorſque cette maudite échelle vient à tourner ſous les pieds de ceux qui n'y ſont pas habitués, il leur eſt impoſſible de garder l'équilibre; il faut qu'ils tombent à terre, & ils riſquent plus ou moins, en raiſon de la hauteur. Veut-on annoncer au dehors que perſonne n'eſt au logis? on ne prend d'autre ſoin que de retourner l'eſcalier, les marches en deſſous.

Un motif de convenance peut avoir donné à ces peuples l'idée de ſe conſtruire ces demeures bizarres; leur genre de vie les leur rend néceſſaires & commodes. Leur principal aliment étant le poiſſon ſec, qui fait auſſi la nourriture de leurs chiens, il leur faut pour le faire ſécher, ainſi que leurs autres proviſions pour l'hiver, un emplacement à l'abri du ſoleil, & cependant où l'air entre de toutes parts; ils le trouvent ſous cette colonnade ou veſtibule ruſtique, qui fait la partie inférieure des balagans; c'eſt-là qu'ils

pendent leur poiſſon au plancher, ou à des endroits auſſi élevés, pour le ſouſtraire à la voracité des chiens, qui ſont conſtamment affamés pour le bien du ſervice. Ces chiens ſervent au traînage chez les Kamtſchadales; les meilleurs *(x)*, c'eſt-à-dire, les plus méchans, n'ont d'autre écurie que cette manière de portique dont je viens de parler; ils y ſont attachés aux colonnes ou poteaux qui ſervent de ſupports au bâtiment. Voilà, ce me ſemble, tout ce qui peut rendre utile la forme de conſtruction qu'ils ont adoptée pour leurs balagans ou habitations d'été.

1787, *Octobre.* A Paratounka.

Celles d'hiver ſont moins ſingulières; ſi elles étoient auſſi grandes, elles reſſembleroient parfaitement aux maiſons des payſans Ruſſes : celles-ci ont été tant de fois décrites, que tout le monde peut connoître à peu-près comment elles ſont

Deſcription des iſbas.

(x) Comme je ſerai inceſſamment dans le cas d'en eſſayer, je me réſerve à les faire connoître à ce moment.

1787, Octobre. A Paratounka.

bâties & distribuées. On sait que ces isbas sont tous en bois, c'est-à-dire, que ce sont de longs arbres couchés horizontalement les uns sur les autres qui en font les murs, dont les vides sont remplis avec de la mousse. Leur toit a la pente de nos chaumières; il est revêtu d'une herbe grossière ou de joncs, & souvent de planches. Deux chambres partagent l'intérieur, & un seul poêle commun par sa position, chauffe ces deux pièces; il sert aussi de cheminée pour la cuisine. Aux deux côtés de la plus grande de ces chambres, sont placés à demeure, de larges bancs, & parfois un méchant grabat fait de planches & couvert de peau d'ours: c'est-là le lit des chefs de la famille; & les femmes qui, dans ces contrées sauvages, sont esclaves de leurs maris & font les plus gros ouvrages, se trouvent trop heureuses quand elles peuvent s'y reposer.

Outre ces bancs & ce lit, on y voit encore une table & grand nombre d'images de différens saints, dont les Kamtschadales

ſont auſſi jaloux de garnir leurs chambres, que la plupart de nos célèbres connoiſſeurs le ſont d'étaler leurs magnifiques tableaux.

1787, *Octobre.* A Paratounka.

On peut juger que les fenêtres n'en ſont ni larges ni hautes: les carreaux ſont de peaux de ſaumons ou de veſſies de différens animaux, ou de gorges de loups marins préparées, quelquefois même de feuilles de talc, ce qui eſt très-rare & annonce une ſorte d'opulence. Ces peaux de poiſſons ſont tellement raclées & apprêtées, qu'elles ſont diaphanes, & donnent un peu de jour à la chambre *(y)*; mais il s'en faut qu'on puiſſe au travers diſtinguer les objets. Les feuilles de talc ſont plus claires & approchent davantage du verre; cependant elles ne ſont point aſſez tranſparentes pour que de dehors on puiſſe voir ce qui ſe paſſe en dedans: on doit ſentir que ce n'eſt point un

(y) Cela produit le même effet que le papier huilé des fenêtres de nos manufactures.

1787, *Octobre.* A Paratounka.

inconvénient pour des maiſons auſſi baſſes.

Chef ou juge de chaque oſtrog.

Chaque oſtrog Kamtſchadale eſt préſidé par un chef, appelé *toyon ;* cette eſpèce de magiſtrat eſt choiſi parmi les naturels du pays, à la pluralité des voix: les Ruſſes leur conſervent ce privilége, mais ils les obligent à faire approuver l'élection par la juridiction de la province. Ce toyon n'eſt donc lui-même qu'un payſan, comme ceux qu'il juge & préſide; il n'a aucune marque diſtinctive, & fait les mêmes ouvrages que ſes ſubalternes; il eſt ſpécialement chargé de veiller à la police & à l'exécution des ordres du gouvernement. Il a de plus, ſous les ſiens, un autre Kamtſchadale à ſon choix, pour l'aider ou le ſuppléer dans l'exercice de ſes fonctions. Ce vice-toyon s'appelle *yeſaoul*, titre Coſaque que les Kamtſchadales ont adopté depuis l'arrivée des Coſaques dans leur péninſule, & qui, chez ces derniers, ſignifie ſecond chef de leur bande, ou de leur horde. Il faut ajouter

ajouter que lorſque la conduite de ces chefs eſt reconnue vicieuſe, ou provoque les plaintes de leurs inférieurs, les officiers Ruſſes prépoſés pour les recevoir, ou les autres tribunaux établis par le gouvernement, démettent auſſitôt ces toyons de leurs charges, & en nomment d'autres plus agréables aux Kamtſchadales qui ont le droit de les propoſer.

1787. *Octobre.* A Paratounka.

La pluie ayant continué, nous ne pûmes encore nous remettre en route; mais ma curioſité me porta à prendre un moment dans la journée pour me promener dans l'oſtrog de Paratounka, & pour viſiter un peu ſes environs.

Le 8.

Mes pas ſe tournèrent d'abord vers l'égliſe, que je trouvai bâtie en bois, & décorée dans le goût de celles des villages Ruſſes; j'y remarquai les armes du capitaine Clerke, peintes par M. Webber, & l'inſcription angloiſe ſur la mort de ce digne ſucceſſeur du capitaine Cook; elle indique auſſi le lieu de ſa ſépulture à Saint-Pierre & Saint-Paul.

Notes ſur l'égliſe & les environs de Paratounka.

1787, *Octobre.* A Paratounka.

Pendant le ſéjour des frégates Françoiſes dans ce port, j'étois venu une fois à Paratounka, dans une partie de chaſſe avec M. le vicomte de Langle; à notre retour, il me parla de pluſieurs autres objets intéreſſans qu'il avoit obſervés dans cette égliſe, leſquels m'avoient abſolument échappés. C'étoient, autant que je crois m'en rappeler, diverſes offrandes qu'y avoient dépoſées, me dit-il, quelques anciens navigateurs naufragés. Je m'étois bien promis de les examiner à ma ſeconde tournée dans cette paroiſſe; mais ſoit que ma mémoire m'ait mal ſervi, ou que j'aie mis dans cette recherche trop de précipitation, n'ayant eu que peu de temps à y donner, je ne pus rien découvrir.

Le village eſt environné d'un bois; je le traverſai en côtoyant la rivière, & je parvins à découvrir une plaine très-vaſte, laquelle s'étend au nord & à l'eſt juſqu'aux montagnes de Pétropavlofska. Cette chaîne eſt terminée au ſud & à l'oueſt par celle dont le mont de Paratounka

fait partie, & qui n'eſt éloignée que de cinq à ſix verſtes *(z)* de l'oſtrog ou village de ce nom. On trouve fréquemment ſur les bords des rivières qui ſerpentent dans cette plaine, des traces récentes des ours qui y deſcendent pour prendre & manger le poiſſon dont elles abondent. Les habitans aſſurent en avoir vu quelquefois juſqu'à quinze & dix-huit raſſemblés ſur ces rivages; auſſi ſont-ils certains, lorſqu'ils vont les chaſſer, d'en rapporter, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, au moins un ou deux. J'aurai occaſion de parler bientôt de leurs chaſſes & de leurs armes.

1787, *Octobre.* A Paratounka.

Nous quittâmes Paratounka, & reprîmes notre route; une vingtaine de chevaux ſuffit pour nous & notre bagage qui n'étoit pas conſidérable, M. Kaſloff ayant eu la précaution d'en envoyer une grande partie par eau juſqu'à l'oſtrog de Koriaki.

Le 9. Départ de Paratounka.

(z) La *verſte* eſt actuellement de cinq cents ſagènes ou toiſes.

1787. *Octobre.*

La rivière d'Avatſcha ne remonte & n'eſt navigable que juſqu'à cet oſtrog, encore eſt-on obligé de faire uſage de petits bateaux appelés *batts*. Les baidars ne ſervant que pour traverſer la baie d'Avatſcha, & ne pouvant aller que juſqu'à l'embouchure de la rivière de ce nom, ils y tranſbordent leurs chargemens ſur ces batts ou pirogues que le peu de profondeur & la rapidité de la rivière forcent de conduire avec des perches. C'eſt ainſi que nos effets arrivèrent à Koriaki.

Pour nous, après avoir traverſé à gué la rivière de Paratounka, & en avoir côtoyé quelques bras, nous les laiſsâmes, pour prendre des chemins boiſés & moins plats, mais plus faciles; nous voyageâmes preſque toujours dans des vallons, & nous n'eûmes que deux montagnes à gravir. Nos chevaux, malgré leur charge, firent ce trajet fort leſtement, enfin nous n'eûmes pas un inſtant, dans toute notre marche, à nous plaindre du temps; il fut ſi beau, que je commençois à croire qu'on m'avoit

peut-être exagéré la rigueur du climat: mais peu de temps après, l'expérience ne me confirma que trop ce qu'on m'avoit dit, & dans la ſuite de mon voyage, j'eus tout lieu de m'accoutumer aux frimats les plus pénétrans; trop heureux, lorſqu'au milieu des glaces & des neiges, je n'eus pas encore à lutter contre la violence des tourbillons & des tempêtes. 1787, *Octobre.*

Nous mîmes environ ſix à ſept heures pour nous rendre à l'oſtrog de Koriaki, éloigné de celui de Paratounka, ſuivant que j'ai pu en juger, de trente-huit à quarante verſtes. A peine arrivés, il fallut courir nous réfugier dans la maiſon du toyon, pour nous mettre à couvert de la pluie; celui-ci céda ſon iſba à M. Kaſloff, & nous y paſſâmes la nuit. Arrivée à Koriaki.

L'oſtrog de Koriaki eſt ſitué au milieu d'un bois taillis, & ſur le bord de la rivière d'Avatſcha, qui ſe rétrécit beaucoup en cet endroit; cinq ou ſix iſbas & le double ou le triple au plus de balagans, compoſent ce village qui reſſemble à Deſcription de cet oſtrog.

1787, *Octobre.* celui de Paratounka, ſi ce n'eſt qu'il eſt moins grand, & qu'il n'a point de paroiſſe. J'obſerverai qu'en général les oſtrogs auſſi peu conſidérables n'ont pas d'égliſe.

Le 10. Départ de Koriaki. Le lendemain nous remontâmes à cheval & prîmes la route de Natchikin, autre oſtrog ſur la route de Bolcheretsk; nous devions nous arrêter quelques jours dans ſes environs, afin de profiter des bains que M. Kaſloff y a fait conſtruire à ſes frais, pour l'utilité & l'agrément de tous les habitans, ſur des ſources chaudes qu'on y rencontre, & que je ne tarderai pas à faire connoître. Le chemin de Koriaki à Natchikin eſt aſſez commode, & nous traversâmes, ſans difficultés, tous les petits ruiſſeaux ou ſources qui deſcendent des montagnes au pied deſquelles nous paſsâmes. Aux trois quarts du chemin, nous trouvâmes la Bolchaïareka *(a)*; elle me parut, d'après ſa largeur

(a) Nom qui ſignifie en Ruſſe, *grande rivière.*

d'environ cinq à ſix toiſes en ce lieu, ſe prolonger beaucoup dans l'eſt nord-eſt; nous la côtoyâmes pendant quelque temps, juſqu'à ce que nous vîmes une petite montagne qu'il nous fallut franchir en approchant du village. La pluie qui tomboit très-fort lorſque nous étions partis de Koriaki, avoit ceſſé peu d'inſtans après; mais le vent ayant paſſé au nord-oueſt, le ciel devint très-chargé, & nous eûmes de la neige en abondance; elle nous prit à plus des deux tiers de notre route, & dura juſqu'à notre arrivée. J'eus le temps de remarquer que la neige couvroit déjà les montagnes, même les moins hautes, ſur leſquelles elle décrivoit une ligne égale à une certaine élévation, & qu'au-deſſous elle n'avoit point encore pu prendre pied. Nous paſsâmes à gué la Bolchaïa-reka, & nous trouvâmes à l'autre bord l'oſtrog de Natchikin, où je comptai ſix ou ſept iſbas, & une vingtaine de balagans ſemblables à ceux que j'avois vus: nous n'y ſéjournâmes point, M. Kaſloff ayant jugé à

1787, *Octobre.*

1787, *Octobre.*

propos de se rendre sur le champ à ses bains; ce que je desirois autant par curiosité que par besoin.

Arrivée & séjour aux bains de Natchikin.

La neige avoit percé mes habits, & en traversant la rivière, qui ne laissoit pas d'être profonde, j'avois eu les pieds & les jambes très-mouillés; il me tardoit donc de pouvoir changer; mais rendu aux bains, point de bagage, il n'étoit pas arrivé. Nous crûmes nous sécher en allant nous promener sur le champ dans les environs, & reconnoître les objets intéressans que je m'attendois à y trouver. J'eus lieu d'être charmé de tout ce qui frappa mes regards; mais l'humidité du lieu, jointe à celle qui nous avoit déjà saisis, acheva de nous morfondre, & nous fit abréger notre promenade. A notre retour, nouveau sujet de peine & d'impatience; impossible à nous de changer ni de nous réchauffer, nous ne trouvâmes point nos équipages : pour surcroît de malheur, l'endroit où nous nous étions retirés, étoit des plus humides, &

quoiqu'il fût aſſez clos, le vent ſembloit y ſouffler ſur nous de toutes parts. M. Kaſloff imagina de prendre un bain qui le remit promptement : n'ayant pas oſé ſuivre ſon exemple, je me vis réduit à attendre l'arrivée de nos équipages ; j'avois été pénétré à un tel point, que je paſſai la nuit à friſſonner.

1787, *Octobre.* Aux bains de Natchikin.

Le lendemain, je fis à mon tour l'eſſai de ces bains, & je puis dire que jamais aucuns ne m'ont fait autant de plaiſir, ni autant de bien : mais il faut d'abord indiquer la ſource de ces eaux thermales, & la diſpoſition du bâtiment où l'on ſe baigne.

Le 11.

Elles ſe trouvent à deux verſtes au nord de l'oſtrog, & à environ cinq à ſix cents pas du rivage de la Bolchaïa-reka qu'il faut traverſer une ſeconde fois pour arriver aux bains, attendu le coude qu'elle décrit après le village. Une vapeur épaiſſe & continuelle s'élève au-deſſus de ces eaux qui jailliſſent en bouillonnant d'une montagne peu eſcarpée, à trois cents pas à l'eſt de l'endroit où ſont ſitués les bains. Dans

Deſcription des ſources chaudes de Natchikin.

1787, *Octobre.* Aux bains de Natchikin.

leur chute, dont la direction eſt Eſt & oueſt, elles forment un petit ruiſſeau d'un pied & demi de profondeur, & de ſix à ſept pieds de largeur. A une courte diſtance de la Bolchaïa-reka, ce ruiſſeau en rencontre un autre avec lequel il va ſe jeter dans cette rivière, à environ huit à neuf cents pas de la ſource de ces eaux thermales, où elles ſont ſi chaudes, qu'il eſt impoſſible d'y tenir la main une demi-minute.

Deſcription des bains.

M. Kaſſoff a eu ſoin de choiſir, pour établir ſes bains, l'endroit le plus commode, & celui où la température de l'eau ſe trouve la plus douce; c'eſt au milieu du ruiſſeau qu'il a conſtruit en bois ſon bâtiment dans la proportion de huit pieds de large ſur ſeize de long. Son intérieur eſt partagé en deux cabinets, ayant chacun ſix à ſept pieds en carré & autant en hauteur: l'un qui s'avance davantage du côté de la ſource, & ſous lequel l'eau a par conſéquent plus de chaleur, eſt celui où l'on ſe baigne; l'autre ſert uniquement

à la toilette des baigneurs; ils y trouvent à cet effet de larges bancs au-deſſus du niveau de l'eau, & on a laiſſé dans le milieu un certain eſpace où l'on peut ſe laver encore ſi on le veut. Ce qu'il y a de très-agréable, c'eſt que la chaleur de l'eau en répand aſſez dans ce cabinet pour qu'on ne puiſſe pas s'y refroidir, & qu'elle pénètre tellement le corps, que même hors du bain on la conſerve pendant une heure ou deux.

1787, *Octobre.* Aux bains de Natchikin.

Nous logeâmes auprès de ces bains, dans deux eſpèces de granges couvertes d'une manière de chaume, & dont la charpente étoit d'arbres & de branchages. Elles avoient été conſtruites avant notre arrivée, exprès pour nous, & en ſi peu de temps, que lorſqu'on me le dit, j'eus peine à le concevoir; mais bientôt j'en acquis la conviction par mes yeux. Celle qui étoit au ſud du ruiſſeau, s'étant trouvée trop petite & trop humide, M. Kaſloff ordonna d'en bâtir une autre de trois à quatre toiſes, de l'autre côté où le

Conſtruction de nos demeures auprès de ces bains.

1787, *Octobre.* Aux bains de Natchikin.

terrain étoit moins marécageux. Ce fut l'affaire d'un jour; le ſoir elle étoit achevée, quoiqu'on y eût de plus pratiqué un eſcalier qui facilite la communication de cette grange avec le bâtiment des bains, dont la porte fait face au nord.

Le 14.

Le froid ayant rendu notre demeure inſupportable pendant la nuit, M. Kaſloff ſe décida à la quitter quatre jours après notre arrivée. Nous retournâmes au village nous réfugier chez le toyon; mais l'attrait de ces bains nous y ramena chaque jour plutôt deux fois qu'une, & preſque jamais nous n'y vînmes ſans nous baigner.

Les diverſes conſtructions que M. Kaſloff ordonna pour la plus grande commodité de ſon établiſſement, nous retinrent encore deux jours. Ce commandant, animé de l'amour du bien & de l'humanité, jouiſſoit du plaiſir d'avoir procuré à ſes pauvres Kamtſchadales des bains auſſi ſalubres qu'agréables. Leur peu de lumières, ou peut-être leur inſouciance

les en eût privés ſans ſon ſecours, malgré l'extrême confiance qu'ils avoient en ces ſources chaudes pour la guériſon de bien des maux *(b)*. C'eſt ce qui fit deſirer à M. Kaſloff de connoître la propriété de ces eaux; il me propoſa d'en faire avec lui l'analyſe, à l'aide d'une inſtruction qui lui avoit été donnée à cet effet. Mais avant de parler des réſultats que nous avons obtenus, je crois néceſſaire de tranſcrire ici cette inſtruction, pour me rappeler les procédés que nous avons employés.

1787, *Octobre.* Aux bains de Natchikin.

« Les eaux en général peuvent con-
» tenir :

Inſtruction pour faire l'analyſe de ces eaux thermales.

» 1.° De l'air fixe, & alors elles ont
» un goût piquant & aigrelet, comme une
» limonade ſans ſucre.

» 2.° Du fer ou du cuivre, & alors
» elles ont un goût aſtringent & déſa-
» gréable, à peu-près comme l'encre.

(b) Ils n'oſoient autrefois approcher de ces ſources ni d'aucun volcan, dans l'idée que c'étoit le ſéjour des eſprits infernaux.

1787, *Octobre.* Aux bains de Natchikin.

» 3.° Du soufre ou des vapeurs sul-» fureuses, & alors elles ont un goût nau-» séabonde, comme un œuf de poule » couvé & gâté.

» 4.° Des sels vitrioliques ou marins, » ou des alkalis.

» 5.° Enfin de la terre. »

Air fixe.

« Pour connoître l'air fixe, le goût » suffit en partie; mais versez dans l'eau » de la teinture de tournesol, l'eau prend » une couleur plus ou moins rouge, » suivant la quantité d'air fixe qu'elle » contient. »

Le Fer.

« Le fer se reconnoît par le moyen » de la noix de Galle & de l'alkali » phlogistique; la noix de Galle, versée » sur une eau ferrugineuse, colore cette » eau en pourpre ou en violet, ou en » noir; & l'alkali phlogistique versé de » même, produit sur le champ du bleu » de Prusse. »

1787, *Octobre.* Aux bains de Natchikin.

Le Cuivre.

« Le cuivre ſe reconnoît par le moyen » de l'alkali phlogiſtique & de l'alkali » volatil; le premier colore une eau cui- » vreuſe en rouge-brun, & le ſecond en » bleu: ce ſecond moyen eſt plus ſûr que » le premier, parce que l'alkali volatil » ne précipite que le cuivre, & non pas » le fer. »

Le Soufre.

« On reconnoît le ſoufre & les vapeurs » ſulfureuſes, en verſant, 1.° de l'acide » nitreux ſur l'eau: s'il s'y forme un dépôt » jaunâtre ou blanchâtre, c'eſt du ſoufre, » & en même temps l'odeur ſulfureuſe » s'exhale & ſe diſſipe; 2.° en verſant » quelques gouttes de ſublimé corroſif: » s'il ſe forme un précipité blanc, l'eau » ne contient que des vapeurs de foie » de ſoufre; & ſi le précipité eſt noir, » l'eau ne contient que du ſoufre. »

Sels vitrioliques.

« L'eau peut contenir des ſels vitrio-

1787, *Octobre.* Aux bains de Natchikin.

» liques, c'eſt-à-dire, des ſels réſultant de » la combinaiſon de l'acide vitriolique » avec de la terre calcaire, du fer, du » cuivre, ou avec un alkali. On connoît » la préſence de l'acide vitriolique, en » verſant quelques gouttes de diſſolution » de terre peſante; car alors il ſe forme » un précipité grenu qui tombe lente- » ment au fond du vaſe. »

Sel marin.

« L'eau peut contenir du ſel marin, ce » que l'on reconnoît en verſant quelques » gouttes de diſſolution d'argent; il ſe » forme ſur le champ un précipité blanc, » épais comme du lait caillé, qui, à la » longue, devient d'un noir violet. »

Alkali fixe.

« L'eau peut contenir de l'alkali fixe, » ce que l'on reconnoît en verſant quel- » ques gouttes de diſſolution de ſublimé » corroſif; car il ſe forme alors aſſez » promptement un précipité rougeâtre. »

Terre

Terre calcaire.

1787, *Octobre.*

Aux ſources chaudes de Natchikin.

« L'eau peut contenir de la terre » calcaire & de la magnéſie. Quelques » gouttes d'acide de ſucre verſées ſur » l'eau, précipitent la terre calcaire en » nuages blanchâtres qui tombent enſuite » au fond, & dépoſent une pouſſière blan- » che. Enfin quelques gouttes de diſſo- » lution de ſublimé corroſif, produiſent » un précipité rougeâtre, mais très-lente- » ment, ſi l'eau contient de la terre de » magnéſie. »

« *Nota.* Pour que toutes ces expériences » réuſſiſſent sûrement & promptement, il » faut avoir ſoin de réduire l'eau qu'on » analyſe à peu-près à moitié, en la faiſant » bouillir, excepté cependant le cas où » l'eau contiendroit de l'air fixe, parce que » cet air s'échapperoit par l'ébullition. »

Réſultat de nos expériences.

Après avoir bien étudié l'inſtruction ci-deſſus, nous commençâmes les expériences. Les trois premières n'ayant rien produit, nous jugeâmes que l'eau ne

1787, *Octobre.* Aux sources chaudes de Natchikin.

contenoit ni air fixe, ni fer, ni cuivre; mais la combinaison de l'acide nitreux, indiquée pour la quatrième expérience, nous fit voir sur la superficie un léger dépôt blanchâtre & de peu d'étendue, qui nous donna lieu de croire que la quantité de soufre ou de vapeurs sulfureuses étoit infiniment petite.

La cinquième opération nous démontra que l'eau contenoit des sels vitrioliques, ou au moins de l'acide vitriolique combiné avec de la terre calcaire. Nous reconnûmes la présence de cet acide, en versant quelques gouttes de dissolution de terre pesante dans cette eau, qui devint blanche en forme de nuage; & le sédiment qu'elle déposa lentement au fond du vase, nous parut d'un grain très-fin & blanchâtre.

Il nous manquoit de la dissolution d'argent pour faire la sixième expérience, & nous assurer si l'eau ne contenoit pas du sel marin.

La septième nous prouva qu'il n'y avoit point d'alkali fixe.

Nous trouvâmes par la huitième opération, que l'eau contenoit une grande quantité de terre calcaire, mais point de magnéſie. Après avoir verſé quelques gouttes d'acide de ſucre, nous vîmes la terre calcaire ſe précipiter au fond du vaſe en nuage & pouſſière blanchâtres; nous y mêlâmes enſuite de la diſſolution de ſublimé corroſif pour chercher la magnéſie : mais le précipité, au lieu de devenir rougeâtre, conſerva toujours la couleur qu'il avoit auparavant, lorſqu'il n'y avoit que de l'acide de ſucre, preuve que l'eau ne contenoit point de magnéſie.

1787. *Octobre.* Aux ſources chaudes de Natchikin.

Nous fîmes uſage de cette eau pour le thé & pour notre boiſſon ordinaire. Ce ne fut qu'après trois à quatre jours que nous nous aperçûmes qu'elle renfermoit quelques parties ſalines.

M. Kaſloff fit auſſi bouillir de l'eau priſe à la ſource, juſqu'à ce qu'elle fût totalement évaporée; la terre ou pouſſière blanchâtre & très-ſalée, qui reſta au fond du vaſe, l'effet qu'elle produiſit phyſique-

1787, *Octobre.* Aux sources chaudes de Natchikin.

ment sur nous, tout indique que cette eau contient des sels nitreux.

Nous remarquâmes encore que des pierres prises dans le ruisseau, étoient recouvertes d'une substance calcaire assez épaisse & frisée, qui a fait effervescence avec l'acide vitriolique & l'acide nitreux. Nous en ramassâmes d'autres à l'endroit même où ces eaux paroissoient prendre leur source, & où elles sont le plus chaudes; nous les trouvâmes revêtues d'une couche d'une espèce de métal, si je puis ainsi nommer cette enveloppe dure & compacte qui nous parut de la couleur du cuivre épuré, mais dont nous ne pûmes reconnoître la qualité: ce métal s'offrit ailleurs à nos yeux sous la forme de têtes d'épingles; jamais aucun acide ne put le dissoudre. En fendant ces pierres, nous vîmes que l'intérieur étoit très-tendre & mêlé de graviers. J'observai qu'il y en avoit une grande quantité dans ces sources.

Je dois ajouter ici que nous décou-

vrîmes au bord du ruiſſeau & dans un petit marais mouvant qui l'avoiſine, une gomme ou *fucus* particulier, glutineux, & non adhérent à la terre *(a)*.

1787, *Octobre.* Aux ſources chaudes de Natchikin.

Telles ſont les obſervations que j'ai tâché de faire ſur la nature de ces eaux thermales, en aidant M. Kaſloff dans ſes expériences & dans ſes recherches. Je n'oſe me flatter d'avoir réuſſi à en préſenter les réſultats d'une manière ſatisfaiſante; il ſe pourroit que, par oubli, ou par défaut de lumières, il m'eût échappé quelques erreurs dans le compte que j'ai rendu de nos opérations; je puis dire cependant que j'y ai donné toute mon attention & tous mes ſoins. Au ſurplus, je conviens d'avance que c'eſt à moi ſeul qu'il faut imputer tout ce qu'on pourroit y trouver de défectueux.

Pendant le temps que nous paſsâmes à

(a) M. Kaſloff en avoit donné une certaine quantité à M. l'abbé Mongés, pendant le ſéjour de ce naturaliſte de notre expédition à Saint-Pierre & Saint-Paul.

1787, *Octobre.* Aux ſources chaudes de Natchikin.

ces bains & à l'oſtrog de Natchikin, nos chevaux avoient tranſporté en différens voyages les effets que nous avions laiſſés à Koriaki; & nous commençâmes à faire les diſpoſitions néceſſaires pour notre départ. Dans cet intervalle, je vis prendre une martre zibeline en vie, d'une façon qui me parut fort ſingulière, & qui peut donner une idée de la chaſſe de ces animaux.

Chaſſe d'une martre zibeline.

A quelque diſtance des bains, M. Kaſſof remarqua une troupe nombreuſe de corbeaux qui voltigeoient preſque ſur un même endroit en raſant la terre. La conſtante direction de leur vol, lui fit ſoupçonner que quelque proie les attiroit. En effet, ces oiſeaux pourſuivoient une martre zibeline: nous l'aperçûmes ſur un bouleau que d'autres corbeaux environnoient; nous eûmes auſſitôt le même deſir de la prendre. La manière d'y réuſſir la plus prompte & la plus ſûre, eût été ſans doute de la tuer à coup de fuſil; mais nous avions renvoyé

les nôtres au village où nous devions retourner nous-mêmes, & il ne s'en trouvoit pas un ſeul à emprunter parmi les perſonnes qui nous accompagnoient, ni dans les environs. Un Kamtſchadale nous tira heureuſement d'embarras, en ſe chargeant d'attraper l'animal ; voici comme il s'y prit : il nous demanda un cordon; nous ne pûmes lui donner que celui qui attachoit nos cheveux. Pendant qu'il y faiſoit un nœud coulant, des chiens dreſſés à cette chaſſe, avoient entouré l'arbre : l'animal occupé à les regarder, ſoit frayeur, ſoit ſtupidité naturelle, ne bougeoit pas; il ſe contenta d'alonger ſon cou, lorſqu'on lui préſenta le nœud coulant; deux fois il s'y prit de lui-même, & deux fois ce lacs ſe défit. A la fin la martre s'étant jetée à terre, les chiens voulurent s'en ſaiſir; mais bientôt elle ſut ſe débarraſſer, & elle s'accrocha avec ſes pattes & ſes dents au muſeau d'un des chiens, qui n'eut pas ſujet d'être content de cet accueil. Comme

1787, *Octobre.* Aux ſources chaudes de Natchikin.

1787, *Octobre.* Aux sources chaudes de Natchikin.

nous voulions tâcher de prendre l'animal en vie, nous écartâmes les chiens; la martre quitta aussitôt prise, & remonta sur un arbre, où, pour la troisième fois, on lui passa le lacs, qui coula de nouveau; ce ne fut qu'à la quatrième, que le Kamtschadale parvint à la prendre *(b)*. Je n'aurois jamais imaginé qu'un animal qui a l'air aussi rusé, se laissât attraper aussi bêtement, & présentât lui-même la tête au piége qu'il voit qu'on lui tend. Cette facilité de chasser les martres, est d'une grande ressource aux Kamtschadales, obligés de payer leurs tributs en peaux de martres zibelines, ainsi que je l'expliquerai plus bas *(c)*.

On observa, pendant les nuits du 13

(b) M. Kassoff, qui présida à cette chasse, eut la bonté de me faire cadeau de cette martre zibeline, appelée *sobol* dans le pays, & me promit d'en joindre une autre, pour que je pusse en mener un couple en France.

(c) Ces fourrures sont non-seulement une branche de commerce considérable, mais encore elles servent en quelque sorte de monnoie à ces peuples.

& du 14, deux phénomènes dans le ciel, dans la partie du nord-oueſt. D'après la deſcription qu'on nous en fit, nous jugeâmes que c'étoient des aurores boréales, & nous regrettâmes de n'avoir pas été avertis à temps pour les voir. Le ciel avoit été aſſez beau pendant notre ſéjour aux bains; cependant la partie de l'oueſt avoit preſque toujours été chargée de nuages très-épais. Le vent varia de l'oueſt au nord-oueſt, & nous amena de temps à autre des bouffées de neige qui ne put encore acquérir de ſolidité, malgré les gelées qu'on reſſentit toutes les nuits.

1787, *Octobre.* Aux ſources chaudes de Natchikin.

Notre départ étant fixé au 17 octobre; nous paſsâmes la journée du 16 dans les embarras qu'entraînent les derniers préparatifs. Nous devions faire le reſte de notre voyage juſqu'à Bolcheretsk ſur la Bolchaïa-reka. On avoit amarré deux à deux, & l'un contre l'autre, dix petits bateaux qui ne me parurent, à proprement parler, que des arbres creuſés en

Le 16. Préparatif pour notre départ.

1787, *Octobre.* forme de pirogues; on en fit cinq radeaux pour le transport de nos personnes & d'une partie de nos effets. Il fallut bien se résoudre encore à en laisser le surplus à Natchikin, vu l'impossibilité de charger le tout sur ces radeaux, dont il n'y avoit pas moyen d'augmenter le nombre; car on avoit rassemblé tous les bateaux ou pirogues qui se trouvoient dans ce village, & même on en avoit fait venir de l'ostrog d'Apatchin, où nous allions nous rendre.

Le 17. Départ de Natchikin, & détails sur notre route. Le 17, à la pointe du jour, nous nous embarquâmes sur ces radeaux. Quatre Kamtschadales, à l'aide de longues perches, dirigeoient nos embarcations; mais le plus souvent ils furent obligés de se mettre à l'eau pour les traîner, la rivière n'ayant en certains endroits qu'un à deux pieds tout au plus de profondeur, & dans d'autres moins de six pouces. Bientôt un de nos radeaux se rompit, c'étoit justement celui qui portoit notre bagage; il fallut tout décharger sur la rive, pour le

raccommoder. Nous ne l'attendîmes point, & nous préférâmes de nous en ſéparer pour continuer notre route. A midi, un autre accident, bien plus triſte pour des gens que leur appétit commençoit fort à ſtimuler, nous força encore de retarder notre marche; le radeau ſur lequel on avoit embarqué notre cuiſine, fut tout-à-coup ſubmergé à nos yeux. On conçoit que nous ne vîmes pas avec indifférence la perte dont nous étions menacés; nous nous empreſsâmes de ſauver, comme nous pûmes, les débris de nos proviſions; & de crainte d'un plus grand malheur, nous prîmes le ſage parti de faire halte en cet endroit pour y dîner. Cela nous fit inſenſiblement oublier notre peur, & nous donna plus de courage pour vider l'eau qui ſurchargeoit les pirogues, & pour nous remettre en route. Nous n'eûmes pas fait une verſte, que nous rencontrâmes deux bateaux qui venoient d'Apatchin pour aider à notre tranſport. Nous les envoyâmes porter du ſecours aux radeaux

1787. *Octobre.*

1787, *Octobre.* avariés, & remplacer les pirogues qui ſeroient hors d'état de ſervir. Comme nous allions toujours en avant, à la tête de toutes les embarcations, nous les perdîmes à la longue entièrement de vue; mais il ne nous arriva plus rien de fâcheux juſqu'au ſoir.

J'obſervai que la Bolchaïa-reka, dans les coudes qu'elle forme continuellement, court à peu-près eſt-nord-eſt, & oueſt-ſud-oueſt. Son courant eſt très-rapide; il m'a paru pouvoir filer environ cinq à ſix nœuds par heure; cependant les pierres & les bas-fonds qu'on y rencontre à chaque inſtant, nous diſputoient tellement le paſſage, qu'ils rendoient très-pénible le travail de nos conducteurs, qui les évitoient avec une adreſſe extrême: mais à meſure que nous approchâmes davantage de l'embouchure de la rivière, je m'aperçus avec plaiſir qu'elle devenoit plus large & plus navigable. Je ne fus pas moins ſurpris de la voir ſe diviſer en je ne ſais combien de branches, & ſe

rejoindre enſuite, après avoir arroſé pluſieurs petites îles, dont quelques-unes ſont couvertes de bois. Les arbres ſont par-tout très-petits & très-fourrés; il s'en trouve auſſi un grand nombre qui s'avancent çà & là dans la rivière; ce qui ajoute encore à la difficulté de la navigation, & prouve l'inſouciance, je dirai même la pareſſe de ces peuples. Il ne leur vient pas en idée d'arracher au moins ces arbres, pour ſe frayer un paſſage plus facile.

1787. *Octobre.*

Différentes eſpèces d'oiſeaux aquatiques, tels que canards, pluviers, goëlands, plongeons & autres, ſe plaiſent dans cette rivière, dont ils couvrent parfois la ſurface; mais il eſt très-difficile de les approcher, & par conſéquent de les tirer. Le gibier ne me parut pas ſi commun. Sans les traces d'ours & les poiſſons à moitié dévorés, qui s'offroient de tous côtés à nos yeux, j'aurois cru qu'on m'en avoit impoſé, ou au moins qu'on avoit exagéré, en me parlant de la quantité de

1787, *Octobre.*

ces animaux qu'on me dit habiter ces campagnes; nous n'en pûmes découvrir aucun; mais nous vîmes beaucoup d'aigles noirs, & d'autres aux ailes blanches, des corbeaux, des pies, quelques perdrix blanches, & une hermine qui ſe promenoit ſur le rivage.

Aux approches de la nuit, M. Kaſſof jugea avec raiſon, qu'il ſeroit plus prudent de nous arrêter que de continuer notre route, avec la crainte de rencontrer des obſtacles pareils à ceux qui pendant le jour avoient embarraſſé notre navigation. Comment les ſurmonter? nous ne connoiſſions point la rivière, & le moindre accident peut devenir très-funeſte, s'il ſurvient dans l'obſcurité de la nuit. D'après ces réflexions, nous décidâmes de mettre à terre ſur la rive droite, au bord d'un petit bois, près l'endroit où M. King & ſa ſuite firent halte *(d)*. Un bon feu réchauffa & ſécha tout notre monde.

(d) Voyez le troiſième voyage de Cook.

M. Kaſloff avoit eu la prévoyance de ſe réſerver, ſur ſon embarcation, les moyens d'y placer ſa tente; & pendant qu'on la dreſſoit, ce qui fut fait en un inſtant, nous eûmes la ſatisfaction de voir arriver deux radeaux qui étoient reſtés en arrière. Le plaiſir que nous fit cette réunion, la fatigue de la journée, la commodité de la tente, & la précaution que nous avions eue de prendre nos lits avec nous, tout contribua à nous faire paſſer la meilleure nuit poſſible. 1787. *Octobre.*

Le lendemain, notre appareillage ſe fit ſans beaucoup de difficultés, & de très-bonne heure. Nous fûmes en quatre heures à Apatchin, mais nos radeaux ne purent nous conduire juſqu'au village, à cauſe du peu de profondeur de la rivière en ce lieu. Nous débarquâmes à environ quatre cents pas de l'oſtrog, & nous fîmes ce trajet à pied. Le 18. Arrivée à Apatchin, & notes ſur ce village.

Ce village ne me parut pas ſi conſidérable que les précédens, c'eſt-à-dire, qu'il renferme peut-être trois ou quatre

1787. *Octobre.* Apatchin.

habitations de moins. Il eſt ſitué dans une petite plaine qu'arroſe une branche de la Bolchaïa-reka; & l'on découvre ſur la rive oppoſée à l'oſtrog, une étendue de bois que je jugeai pouvoir être une île formée par les différens bras de cette rivière.

Je ſus en paſſant, que l'oſtrog d'Apatchin, ainſi que celui de Natchikin, n'avoient pas toujours été où ils ſont aujourd'hui. Ce n'eſt que depuis quelques années, que les habitans, appelés ſans doute par l'attrait du ſite ou par l'eſpérance d'une pêche plus abondante & plus facile, ont tranſporté leurs demeures dans les lieux où je les ai vues. Les nouveaux emplacemens qu'ils ont choiſis, ſont, à ce qu'on me dit, à environ quatre à cinq verſtes des anciens, dont on ne voit plus aucun veſtige.

Apatchin ne m'offrit rien d'intéreſſant. J'en ſortis pour aller rejoindre nos radeaux qui avoient paſſé les bas-fonds, & qui nous attendoient à trois verſtes

de

de l'oſtrog, préciſément à l'endroit, où la branche de la Bolchaïa-reka, après s'être promenée à l'entour du village, rentre dans ſon lit. Plus nous deſcendîmes, plus nous la trouvâmes rapide & profonde; de ſorte que rien ne ralentit notre marche juſqu'à Bolcheretsk, où nous arrivâmes à ſept heures du ſoir, ſuivis d'un ſeul de nos radeaux, les autres étant demeurés en arrière. 1787, *Octobre.*

A peine débarqué, M. le commandant me conduiſit à ſa maiſon, où il eut l'honnêteté de me donner un logement que j'ai occupé pendant tout le temps de mon ſéjour à Bolcheretsk. Je dois dire qu'il n'eſt ni ſoins ni attentions que je n'aye éprouvés de ſa part. Non-ſeulement il me procura toutes les commodités & tous les agrémens qui étoient en ſon pouvoir, mais encore il me fournit tous les renſeignemens qui pouvoient contribuer à mon inſtruction, & que ſa place lui permettoit de me donner. Sa complaiſance le porta ſouvent à prévenir mes Arrivée à Bolcheretsk.

1787, *Octobre*, A Bolcheretsk.

desirs & mes questions, & à stimuler ma curiosité, en lui offrant tout ce qu'il jugeoit susceptible de l'intéresser. Ce fut dans cette intention qu'il me proposa presqu'en arrivant, d'aller avec lui à la découverte de la galiote d'Okotsk *(e)*, qui venoit d'échouer désastreusement à peu de distance de Bolcheretsk.

Naufrage de la galiote d'Okotsk.

Nous avions appris en partie ce triste événement sur notre route. On nous avoit rapporté que le mauvais temps *(f)* que cette galiote avoit essuyé à son aterrage, l'avoit forcée de mouiller à une lieue de la côte ; mais qu'ayant chassé sur ses ancres, le pilote n'avoit pas vu d'autre moyen de

(e) Ce navire est expédié chaque année par ordre du gouvernement, pour le transport de toutes sortes de denrées & autres objets destinés pour l'approvisionnement des habitans de la péninsule.

(f) Le vent étoit en effet grand frais du nord-ouest, & le temps extrêmement couvert : nous ressentîmes une partie de ce coup de vent dans notre route de Natchikin à Bolcheretsk, le lendemain du naufrage de la galiote ; mais il fut bien plus violent encore la nuit de notre arrivée.

ſauver l'équipage que de ſe jeter à la côte; qu'en conſéquence il avoit coupé les câbles, & que ſon bâtiment étoit venu s'y briſer.

1787, *Octobre.* A Bolcheretsk.

A la première nouvelle, les habitans de Bolcheretsk s'étoient raſſemblés à la hâte pour voler au ſecours de ce navire, & pour eſſayer de ſauver au moins les vivres dont il étoit chargé. M. Kaſloff, en arrivant, avoit donné tous les ordres qui lui avoient paru néceſſaires; mais peu tranquille ſur leur exécution, il ſe décida bientôt à ſe rendre lui-même ſur les lieux. Il m'invita donc à l'accompagner, ce que j'acceptai avec tranſport, me faiſant un grand plaiſir de voir l'embouchure de la Bolchaïa-reka, & le port qu'elle forme en cet endroit.

Le 20. Nous allons à la découverte du bâtiment naufragé.

Nous partîmes à onze heures du matin, ſur deux radeaux, dont un (celui qui nous portoit) étoit compoſé de trois bateaux. Nos conducteurs ſe ſervoient de rames, & quelquefois de leurs perches, qui, dans les paſſages embarraſſés & peu

1787, *Octobre.*

profonds, leur aidoient le plus ſouvent à lutter contre la violence du courant, en retenant l'embarcation qu'il entraînoit & qu'il eût fait échouer immanquablement ſans cette manœuvre.

La Biſtraïa, autre rivière très-rapide & plus large que la Bolchaïa-reka, ſe réunit à cette dernière à une demi-verſte, & à l'oueſt de Bolcheretsk. Elle perd ſon nom au confluent, pour prendre celui de la Bolchaïa-reka, que cette jonction rend plus conſidérable, & qui va ſe jeter enſuite dans la mer, à environ trente verſtes de Bolcheretsk.

Hameau de Tchekafki.

Nous mîmes pied à terre à ſept heures du ſoir dans un petit hameau appelé *Tchekafki.* Deux iſbas, autant de balagans & une yourte preſque détruite, ſont les ſeules habitations que j'y trouvai. J'y vis encore une méchante remiſe en bois, à laquelle on a donné le nom de magaſin, parce qu'il appartient à la couronne, & qu'on y tranſporte d'abord les approviſionnemens dont les galiotes

d'Olkotsk *(g)* ſont chargées. C'eſt pour la garde de ce magaſin qu'a été établi le hameau. Nous paſsâmes la nuit dans un des deux iſbas, réſolus à nous rendre le lendemain matin au bâtiment naufragé. 1787, *Octobre.*

Nous remontâmes au point du jour ſur nos radeaux. La mer étoit baſſe; nous côtoyâmes un banc de ſable fort étendu & à ſec; il tient à la rive gauche de la Bolchaïa-reka, en la deſcendant, & ne laiſſe dans la partie du nord qu'un paſſage de huit à dix toiſes en largeur, & de deux ſagènes & demie *(h)* de profondeur. Le vent qui ſouffloit bon frais du nord-oueſt, agita tout-à-coup la rivière, & ne nous permit pas de nous riſquer dans le chenal. Nos embarcations d'ailleurs étoient ſi petites, que chaque lame les Le 2 ſ

(g) Lorſque ces galiotes ſont forcées d'hiverner, elles ſe refugient dans l'embouchure d'une rivière étroite & profonde, qui ſe jette dans la Bolchaïa-reka, à cinquante pas du hameau, en la remontant.

(h) La *ſagène* eſt une meſure Ruſſe équivalente à la braſſe.

1787, *Octobre.*

rempliſſoit à moitié; deux hommes travailloient ſans relâche à les vider, & ils y ſuffiſoient à peine. Nous prolongeâmes donc tant que nous pûmes ce banc.

Embouchure de la Bolchaïa-reka.

Alors nous aperçûmes le mât de la galiote au-deſſus d'une langue de terre qui s'avance vers le ſud. Ce bâtiment nous ſembla à deux verſtes dans le ſud de l'embouchure de la Bolchaïa-reka. A la pointe de cette terre baſſe dont je viens de parler, nous découvrîmes le fanal & la cabane de ceux qui le gardent; malheureuſement nous ne pûmes voir tout cela que de loin. La direction de la rivière, à l'endroit où elle ſe jette dans la mer, me parut nord-oueſt; elle y préſente une ouverture d'environ une demi-verſte de largeur. Du côté gauche eſt donc placé le fanal, & de l'autre ſe trouve la continuation d'une terre baſſe que la mer ſubmerge dans les gros temps, & qui s'étend preſque juſqu'au hameau de Tchekafki. De ce dernier lieu juſqu'à l'embouchure, la diſtance eſt de ſix à

huit verſtes. Plus on approche de cette entrée, plus les courans ſont rapides. 1787. *Octobre.*

Il n'y avoit pas moyen de pourſuivre notre navigation ; le vent augmentoit toujours, & les vagues groſſiſſoient de momens en momens. Il eût été de la dernière imprudence de quitter le banc de ſable, pour traverſer, par un auſſi mauvais temps & ſur d'auſſi frêles embarcations, un eſpace de deux verſtes de grande eau, largeur de la baie formée par l'embouchure de la rivière. M. le commandant, qui avoit déjà fait quelques épreuves de mes foibles connoiſſances en marine, voulut bien alors me demander mon avis; il fut de virer de bord pour retourner à l'endroit de notre couchée, ce qui fut fait auſſitôt. Nous eûmes grandement à nous louer de notre prévoyance; à peine fûmes-nous arrivés à Tchekafki, que le temps devint affreux.

Je m'en conſolai en penſant que j'avois au moins rempli mon but, qui étoit de voir cette entrée de la Bolchaïa-reka. J'oſe

Notes ſur l'embouchure de la Bolchaïa-reka.

1787, *Octobre.* Tchekafki.

assurer qu'elle est d'un abord très-dangereux & impraticable à des vaisseaux de cent cinquante tonneaux. Les naufrages des bâtimens Russes sont trop fréquens, pour ne pas faire ouvrir les yeux aux navigateurs qui voudroient tenter de visiter cette côte, & aux nations qui penseroient à les y envoyer.

Le port ne promet d'ailleurs aucun abri; les terres basses qui l'environnent ne peuvent en servir contre les vents qui y donnent de toutes parts. En outre, les bancs qu'amène le courant de la rivière sont très-mobiles, & par la même cause il est presqu'impossible de connoître parfaitement le chenal qui doit nécessairement, de temps à autre, changer de direction, & dont la profondeur est indéterminée.

Ouragan terrible.

Nous restâmes le reste de la journée au hameau de Tchekafki sans pouvoir nous remettre en route, ni pour aller au vaisseau naufragé, ni même pour retourner à Bolcheretsk. Le ciel, au lieu de s'éclaircir, s'étoit couvert de tous côtés de nuages

noirs & épais qui nous le maſquèrent tout le jour.

1787, *Octobre.* ATchekafki.

Peu d'inſtans après notre arrivée, il s'étoit élevé une tempête effroyable, & la Bolchaïa-reka, auprès même de notre hameau, étoit dans la plus grande agitation. Cette houle me ſurprit, vu le peu de capacité de la rivière en cet endroit : la pointe nord-eſt de l'embouchure & la terre baſſe qui ſe prolonge dans cet air de vent, ne formoient qu'un briſan, que les lames ſubmergoient avec un bruit horrible. Le ſpectacle de ce coup de vent ne l'étoit pas moins, mais j'étois à terre, & je crus pouvoir le braver; il me prit fantaiſie d'aller chaſſer dans les environs; je n'eus pas fait quelques pas, que, ſaiſi par le vent, je me ſentis chanceler: je tins bon & voulus ſuivre mon idée & ma chaſſe; mais arrivé à un ruiſſeau qu'il me fallut traverſer en bateau, je courus le plus grand danger, & je m'en revins ſur le champ, bien corrigé de ma petite fanfaronade. Ces terribles

1787. *Octobre.* ouragans étant très-ordinaires dans cette saison, il n'est pas étonant qu'il arrive tant de naufrages sur ces côtes; les bâtimens sont si petits, ils n'ont qu'un seul mât, & ce qu'il y a de pis, c'est que les marins qui les conduisent, ne sont guère dignes de la confiance qu'on leur accorde, s'il faut en croire ce qu'on m'en a rapporté.

Le 22. Retour à Bolcheretsk où j'ai séjourné jusque au 27 janvier 1788. Le lendemain nous reprîmes notre route pour retourner à Bolcheretsk, où nous n'arrivâmes que le soir à nuit tombante.

Comme je prévois que mon séjour ici sera peut-être fort long, puisque nous sommes forcés d'y attendre l'établissement du traînage, je vais reprendre le fil de mes descriptions, & le récit de ce que j'ai vu ou appris dans mes entretiens avec les Russes & les Kamtschadales. Commençons par la ville ou le fort de Bolcheretsk, car c'est ainsi qu'on l'appelle en Russe (ostrog ou krepost).

Description de Bolcheretsk. Il est situé au bord de la Bolchaïa-reka dans une île de peu d'étendue, formée

1787, *Octobre.* A Bolcheretsk.

par les différentes branches de cette rivière, qui partagent la ville en trois parties plus ou moins habitées. Celle qui eſt la plus éloignée, & qui ſe trouve le plus à l'eſt, eſt une eſpèce de faubourg appelé *Paranchine;* il contient environ dix à douze iſbas. En deçà, ou dans le ſud-oueſt de Paranchine, c'eſt-à-dire, dans la partie du milieu, on voit auſſi pluſieurs iſbas, & entr'autres une rangée de petites baraques en bois qui ſervent de boutiques. Vis-à-vis eſt le corps-de-garde, qui eſt en même temps la chancellerie ou ſalle de juſtice *(i)*; cette maiſon eſt plus grande que les autres, & elle eſt toujours gardée par une ſentinelle. Un ſecond petit bras de la Bolchaïa-reka ſépare encore par un très-court intervalle, cet amas d'habitations bâties ſans ordre

(i) Ce corps-de-garde ſert encore de priſon, & même d'école pour les enfans. Le maître de cette école eſt un Japonois, ſachant pluſieurs langues, & payé par le gouvernement pour enſeigner les enfans du pays.

1787. *Octobre.* A Bolcheretsk.

& éparſes çà & là, de la troiſième partie de la place qui préſente, dans le nord-oueſt, un autre groupe de bâtimens plus rapprochés de la rivière. Celle-ci court dans cette partie ſud-eſt & nord-oueſt, & paſſe à cinquante pas de la maiſon du commandant. Cette maiſon ſe diſtingue aiſément des autres; elle eſt plus élevée, plus vaſte, & bâtie dans le goût des maiſons en bois de Saint-Péterſbourg. A deux cents pas au nord-eſt de la demeure du commandant, on trouve l'égliſe, dont la conſtruction eſt ſimple & ſemblable à celle de toutes les égliſes des villages Ruſſes. Auprès de celle-ci eſt une charpente de vingt pieds de haut, & recouverte ſeulement d'un toit, ſous lequel ſont ſuſpendues trois cloches. On découvre encore dans le nord-oueſt de la maiſon du commandant, une autre petite portion de la place, qui eſt ſéparée de cette maiſon par un pré ou marais d'environ trois cents pas d'étendue, & qui n'eſt compoſée que de vingt-cinq à trente iſbas & de quelques

balagans. En général, il y a très-peu de ces dernières habitations à Bolcheretsk; on en compte tout au plus dix; le reſte n'eſt qu'iſbas ou maiſons de bois, dont le nombre peut monter à cinquante ou ſoixante, ſans y comprendre les huit boutiques, la chancellerie & la maiſon du commandant.

1787, *Octobre.* A Bolcheretsk.

Cette deſcription exacte du fort de Bolcheretsk, doit faire trouver étrange qu'on lui conſerve ce nom; car je puis atteſter qu'il n'y a pas traces de fortifications, & même il n'y a pas d'apparence qu'on ait jamais penſé à en conſtruire en ce lieu. L'état, la poſition de cette place & de ſon port, tout me porte à croire qu'on a ſenti les dangers & les obſtacles ſans nombre qu'on auroit à ſurmonter, ſi l'on vouloit eſſayer de la rendre plus floriſſante, & d'en faire l'entrepôt général du commerce de toute la preſqu'île. Les vues du gouvernement paroiſſent, ainſi que je l'ai dit, s'être plutôt tournées du côté du port de Saint-Pierre & Saint-Paul, dont

1787, *Octobre.* A Bolcheretsk.

la proximité, le facile accès & la sûreté doivent lui mériter la préférence.

Différence remarquable entre Saint-Pierre & Saint-Paul, & Bolcheretsk.

Il existe entre ces deux places une différence frappante; c'est le degré de civilisation que j'ai remarqué à Bolcheretsk, & que je n'ai point vu à Pétropavlofska. Ce rapprochement sensible des mœurs Européennes, établit une assez grande opposition entre ces deux endroits. J'aurai soin de la faire sentir & d'en indiquer la cause dans le cours de mes observations sur les habitans de ces ostrogs; car c'est ici où je dois chercher à donner des détails sur leurs travaux, leurs usages, leurs goûts, leurs amusemens, leur nourriture, leur esprit, leur caractère, leurs tempéramens; enfin sur les principes du gouvernement auquel ils sont soumis.

Population à Bolcheretsk.

La population est à Bolcheretsk, d'environ deux à trois cents personnes, tant hommes que femmes & enfans. Parmi ces habitans, on compte, y compris les bas officiers, soixante à soixante-dix

Coſaques ou ſoldats qui ſont chargés de tous les travaux relatifs au ſervice *(k)*. Ils montent la garde chacun à leur tour, nettoyent les chemins, raccommodent les ponts, déchargent les proviſions envoyées d'Okotsk, & les tranſportent de l'embouchure de la Bolchaïa-reka juſqu'à Bolcheretsk. Le reſte des habitans n'eſt compoſé que de négocians & de matelots.

1787, *Octobre.* A Bolcheretsk.

Tous ces gens, Ruſſes & Coſaques, parmi leſquels ſe trouvent des métis, font un commerce furtif qui embraſſe tantôt un objet & tantôt un autre; il varie auſſi ſouvent que l'occaſion leur fait naître l'idée d'en changer, mais ce n'eſt jamais dans la vue de s'enrichir par des voies honnêtes. Leur induſtrie n'eſt qu'une friponnerie continuelle; elle ne les porte qu'à tromper à la journée les

Commerce frauduleux des Coſaques & autres.

(k) Leur paye eſt ſi médiocre, que la recette d'une année ne ſuffiroit pas pour les faire vivre ſeulement un mois, s'ils n'avoient la reſſource d'un petit commerce frauduleux dont je vais rendre compte.

1787, *Octobre.* A Bolcheretsk.

pauvres Kamtſchadales, que leur crédulité & un penchant invincible à l'ivrognerie, livrent ſans réſerve à la merci de ces dangereux brigands. Ceux-ci, à l'inſtar de nos charlatans & d'autres fripons de cette eſpèce, vont de villages en villages amorcer les trop foibles indigènes; ils leur propoſent de leur vendre de l'eau-de-vie qu'artificieuſement ils préſentent à goûter. Il eſt preſque impoſſible qu'un Kamtſchadale, homme ou femme, réſiſte à cette offre. On conçoit que le premier eſſai eſt ſuivi de pluſieurs autres; bientôt les têtes s'échauffent, ſe perdent, & l'aſtuce des vendeurs obtient en même temps le débit du reſte de leur marchandiſe. A peine ſont-ils parvenus à enivrer les acquéreurs, qu'ils ſavent en tirer en échange ce qu'ils ont de plus précieux, c'eſt-à-dire, toutes les pelleteries qu'ils peuvent avoir; & ſouvent c'eſt le fruit des peines d'une ſaiſon entière, ce qui devoit ſervir à payer le tribut à la couronne, ou même procurer, en le vendant, la ſubſiſtance de

de la famille : mais aucune conſidération n'arrête un buveur Kamtſchadale ; tout eſt oublié, rien ne lui coûte pour ſe ſatisfaire. Dans leur abrutiſſement, ces malheureux ſe laiſſent ainſi tout enlever en un inſtant ; & le plaiſir momentané de vider quelques meſures d'eau-de-vie *(l)*,

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

(l) On ſait que c'eſt la paſſion dominante chez tous les peuples du nord ; mais j'ai eu plus d'une fois occaſion d'obſerver que celui-ci ne le cède à aucuns. Voici un trait entr'autres qu'on m'a raconté ſur les lieux, pour me faire juger de la rapacité de ces commerçans vagabonds, & de la ſtupide prodigalité de leurs dupes.

Un Kamtſchadale avoit donné une martre zibeline pour un verre d'eau-de-vie ; brûlant d'en boire un autre, il invite le vendeur à entrer dans ſa maiſon : celui-ci remercie, ſe dit preſſé ; nouvelles inſtances de la part du buveur qui propoſe un ſecond marché ; à ce mot, l'autre ſe laiſſe entraîner. = « Encore un verre pour cette martre ; elle eſt plus » belle que la première. = Non, je dois garder » ce qui me reſte d'eau-de-vie ; j'ai promis de la » vendre à tel endroit, & je pars. = Un mo- » ment ; voici deux martres. = C'eſt inutile. = » Eh bien ! je mets la troiſième. = Allons, bois. » En même temps les trois martres ſont ſaiſies, &

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

les réduit à la dernière misère, ſans que jamais l'expérience pénible qu'ils en font, leur apprenne à ſe tenir déſormais en garde contre leur propre foibleſſe, ni contre l'adroite perfidie de ces marchands, qui finiſſent à leur tour par boire preſqu'auſſitôt tout le gain qu'ils doivent à leur friponnerie.

Commerce en général.

Pour terminer l'article du commerce, j'ajouterai que ceux qui le font plus en grand dans toute la preſqu'île du Kamtſchatka, ne ſont que des commis de négocians de Totma, Vologda, grand Uſtiug, & de différentes villes de la Sibérie, ou des facteurs d'autres gros capitaliſtes, qui étendent juſque-là leurs ſpéculations de commerce.

notre homme fait de nouveau mine de ſortir: ſon hôte redouble de cajoleries pour le retenir; il demande un troiſième verre; autre refus, autres offres: plus le marchand fait le renchéri, plus le Kamtſchadale prodigue les pelleteries. Qui croiroit qu'il finit par ſacrifier pour ce dernier verre, ſept martres zibelines de la plus grande beauté! c'étoit tout ce qui lui reſtoit.

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

Toutes les marchandiſes & denrées, que la néceſſité oblige de prendre dans leurs magaſins, s'y vendent exceſſivement cher, & environ dix fois au-deſſus de leur valeur courante à Moſcou. Le vedro *(m)* d'eau-de-vie de France ſe paye ici quatre-vingts roubles. Le débit en eſt permis aux marchands; mais celle de grains venant d'Okotsk, & celle qui ſe fait dans le pays avec de la *ſlatkaïa-trava* ou herbe douce, ſont vendues pour le compte du gouvernement, au prix de quarante-un roubles quatre-vingt-ſeize kopecks le vedro. On ne peut les vendre que dans les *kabacs* ou cabarets établis à cet effet. A Okotsk, le vedro de l'eau-de-vie de grains ne coûte que dix-huit roubles; d'où il réſulte que les frais de tranſport peuvent s'évaluer à vingt-trois roubles quatre-vingt-ſeize kopecks, ce qui paroît exorbitant: qu'on juge d'après cela du bénéfice.

(m) Le *vedro* eſt une meſure qui revient à trente ou quarante bouteilles de pinte.

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

Les autres marchandiſes d'importation *(n)*, je veux dire celles qui ſont envoyées d'Okotsk, conſiſtent en nankins & quelques étoffes de Chine, & en divers objets tirés des manufactures Ruſſes & étrangères, tels que des rubans, mouchoirs, bas, bonnets, ſouliers, bottes & autres articles qui entrent dans l'habillement des peuples de l'Europe, & qui paroiſſent tenir au luxe, eu égard à l'extrême ſimplicité du vêtement & des habitudes des Kamtſchadales. On apporte auſſi en denrées du ſucre, du thé, du café en petite quantité, très-peu de vin, des biſcuits, des confitures ou fruits ſecs, comme prunes, raiſins, &c. enfin des chandelles, bougies, de la poudre, du plomb, &c.

La rareté de toutes ces marchandiſes dans un pays ſi éloigné, & le beſoin qu'on en a, ou celui qu'on s'en fait, forcent à

(n) J'ai annoncé plus haut que le commerce d'exportation étoit borné aux fourrures ; il ſe fait principalement par les négocians dont je viens de parler.

les prendre au prix exceſſif qu'y met l'avidité du vendeur. Pour l'ordinaire, il en trouve le débit preſqu'au moment de leur arrivée. Ces marchands tiennent boutique, ils occupent chacun une de ces baraques qui ſont placées vis-à-vis le corps-de-garde ; ces boutiques ſont ouvertes tous les jours, excepté les fêtes.

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

La manière de vivre des habitans de Bolcheretsk, ne diffère pas de celle des Kamtſchadales; cependant ils ſe plaiſent bien moins ſous des balagans, & leurs maiſons ſont un peu plus propres.

Manière de vivre des habitans de Bolcheretsk, & en général des Kamtſchadales.

Les vêtemens ſont les mêmes; l'habit de deſſus, qu'on nomme *parque*, a la forme des chemiſes de nos charretiers; il eſt ordinairement de peaux de rennes *(o)* ou d'autres animaux qui ſont tannées d'un côté. Ils portent deſſous de longues culottes de pareils cuirs, & ſur la peau une chemiſe fort courte & ſerrée, ſoit de

Habillemens.

(o) Ils tirent ces vêtemens de peaux de rennes du pays des Koriaques.

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

nankin, soit d'étoffe de coton; les femmes en ont de soie, & c'est un luxe parmi elles. Les deux sexes mettent des bottes; l'été elles sont de peaux de chèvres ou de chiens tannées, & l'hiver de peaux de loups marins ou de pieds de rennes *(p)*. Les hommes, en tout temps, se couvrent la tête avec de larges bonnets fourrés; dans la belle saison ils endossent une plus longue chemise de nankin ou de peau sans poil; elle est faite comme la parque, & leur sert au même usage, c'est-à-dire, qu'ils la passent par-dessus les autres vêtemens. L'habit de cérémonie & le plus distingué, est une parque bordée de peau de loutre & de velours, ou d'autre étoffe & de fourrure aussi chère. Les femmes sont vêtues de la même manière que les femmes Russes; l'habillement de celles-ci est trop connu pour que j'aie besoin de le décrire; j'observerai seulement que la

(p) Ces bottes s'appellent au Kamtschatka, *torbassi*.

cherté exceſſive de toutes les eſpèces d'étoffes au Kamtſchatka, y rend la toilette des femmes un objet de dépenſe conſidérable; auſſi adoptent-elles quelquefois l'accoutrement des hommes.

1787, *Novembre.* A Bo'cheretsk.

La nourriture principale de ces peuples conſiſte, comme je l'ai déjà dit, en poiſſons ſéchés. Les hommes font eux-mêmes leurs approviſionnemens de ce premier aliment, tandis que les femmes vaquent aux travaux de l'intérieur du ménage, & s'occupent à ramaſſer les fruits & autres végétaux qui ſont, après le poiſſon ſec, les mets favoris des Kamtſchadales & des Ruſſes de ces contrées. Lorſque ces femmes vont faire ces récoltes pour la conſommation de l'hiver, ce ſont pour elles autant de jours de fêtes; elles les célèbrent par des tranſports d'une joie bruyante & effrénée, qui donne lieu parfois à des ſcènes bizarres & le plus ſouvent indécentes. Elles ſe répandent en foule dans les campagnes en chantant & s'abandonnant à toutes les folies que leur imagination

Alimens.

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

leur ſuggère ; nulle crainte, nulle pudeur ne les retiennent. Je ne ſaurois mieux peindre leur extravagante frénéſie qu'en la comparant à celles des bacchantes du paganiſme. Malheur à l'homme que le haſard amène & livre alors entre leurs mains ! quelque déterminé ou quelque agile qu'il ſoit, impoſſible à lui de ſe ſouſtraire au ſort qui le menace ; il eſt rare qu'il ſorte du combat ſans avoir reçu une ample fuſtigation.

Quant aux alimens, voici à peu-près comment les Kamtſchadales les préparent : on jugera par ce récit qu'on ne peut pas les ſoupçonner d'être délicats. Ils ſavent ſur-tout ne rien perdre du poiſſon ; auſſitôt pêché *(q)*, ils lui arrachent les ouïes, qu'ils ſe hâtent de ſucer avec un plaiſir extrême. Par un autre rafinement de ſenſualité ou de gloutonnerie, ils en coupent auſſi ſur le champ quelques morceaux tout ſaignans, & ſouvent tout gelés, qu'ils

(q) J'entrerai dans un plus grand détail ſur leurs pêches, lorſque je parlerai de leurs chaſſes.

dévorent avec la même avidité. On achève enſuite de dépecer le poiſſon, dont l'arête eſt deſtinée aux chiens. Le reſte ſe conſerve & ſe fait ſécher pour l'hiver; alors on le mange bouilli, rôti, grillé, & le plus ordinairement tout cru.

1787. *Novembre.* A Bolcheretsk.

Mais le mets que les palais connoiſſeurs eſtiment davantage, & qui m'a paru à moi le plus dégoûtant, c'eſt une eſpèce de ſaumon appelé *tchaouitcha.* Immédiatement après l'avoir pris, ils l'enterrent dans une foſſe; ils l'oublient dans cet étrange garde-manger, juſqu'à ce qu'il ait eu le temps de s'y bien aigrir, ou, pour parler plus juſte, de s'y pourrir complétement. Ce n'eſt qu'à ce point de corruption, qu'il acquiert la ſaveur qui flatte le plus la friandiſe de ces peuples. A mon avis, l'odeur infecte qui s'exhale de ce poiſſon, ſuffiroit pour dégoûter l'homme le plus affamé; & cependant un Kamtſchadale ſe délecte à manger toute crue cette chair putréfiée. Qu'il ſe trouve heureux ſur-tout quand il tient

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

la tête! c'eſt le morceau par excellence; on la coupe en pluſieurs parts. J'ai voulu parfois vaincre ma répugnance pour goûter légèrement de ce mets ſi recherché; jamais je n'ai pu me réſoudre, non pas à y mettre la dent, mais ſeulement à l'approcher de ma bouche; chaque fois l'exhalaiſon fétide qu'il répand au loin, m'a donné des nauſées, & m'a repouſſé invinciblement.

Des truites & des ſaumons de pluſieurs eſpèces, ſont les poiſſons les plus communs au Kamtſchatka : on mange auſſi des loups marins, & la graiſſe de ce poiſſon eſt trouvée très-bonne; on s'en ſert pour faire de l'huile à brûler.

Parmi les différens végétaux qui entrent pareillement dans la nourriture des Kamtſchadales, ils font principalement uſage de la racine de ſarana, de l'ail ſauvage, de la ſlatkaïa-trava ou herbe douce, & de quelques plantes & autres fruits qui ſont à peu-près les mêmes qu'en Ruſſie.

1787, A Bolcherets 3.

La racine de ſarana eſt connue des botaniſtes *(r)*; ſa forme, ſa groſſeur & ſa couleur ont été décrites fort au long dans le troiſième voyage de Cook. Cette racine farineuſe tient lieu de pain *(ſ)*; on la fait ſécher avant de la faire cuire; mais de quelque façon qu'on l'apprête, elle eſt toujours très-ſaine & très-nourriſſante.

Boiſſons.

De l'ail ſauvage *(t)* on fait une eſpèce de boiſſon aigre & fermentée qui a un très-mauvais goût; il eſt encore employé dans diverſes ſauces, ces peuples l'aiment beaucoup.

(r) Sous cette dénomination : *lilium flore atro rubente.*

(ſ) Les Coſaques uſent en outre de la farine de ſeigle; ils en font un pain noir ſemblable à celui des payſans Ruſſes. Le gouvernement leur donne une certaine quantité de cette farine; mais elle eſt toujours inſuffiſante, & ils ſont forcés de s'en approviſionner à leurs frais; quelques-uns en font des accaparemens pour gagner enſuite ſur la vente.

(t) On l'appelle au Kamtſchatka *tſcheremtſcha.* Gmelin le déſigne ainſi : *allium foliis radicalibus petiolatis, floribus umbellatis,* tome I, page 49.

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

La ſlatkaïa-trava ou herbe douce eſt aſſez agréable lorſqu'elle eſt fraîche. Les Anglois ſont auſſi entrés dans de grands détails ſur cette plante *(u)*, que les naturels du pays eſtiment fort, ſur-tout en diſtillation. Peu de temps après l'avoir cueillie ils la partagent par la moitié, & la ratiſſent avec une valve de moule pour en extraire la moelle; ils la font enſuite ſécher pour l'hiver, & lorſqu'ils veulent s'en ſervir dans leurs ragoûts, ils la font bouillir. La ſlatkaïa-trava ou cette herbe douce s'emploie auſſi pour faire de l'eau-de-vie *(x)*, vendue dans le pays, ai-je dit plus haut, pour le compte du gouvernement qui

(u) Spondilium foliolis pinnatifidis. Voyez Linn. Le ſuc qui ſort de la pellicule de cette plante a une telle malignité, que la main ne peut y toucher, ſans enfler à l'inſtant; auſſi a-t-on grand ſoin de mettre des gants pour la cueillir.

(x) Cette eau-de-vie enivre encore plus vîte que celle de France; quiconque en boit, eſt ſûr d'être extrêmement agité pendant la nuit, & de ſe trouver le lendemain ſombre & inquiet comme s'il avoit fait un mauvais coup.

achette alors cette plante des Kamtſchadales.

1787. *Novembre.* A Bolcheretsk.

On compte trois ſortes d'habitans, les Naturels ou Kamtſchadales, les Ruſſes & Coſaques, & les Métis ou les individus ſortis du mélange de ces deux races.

Habitans du Kamtſchatka.

Les indigènes, c'eſt-à-dire, ceux dont le ſang n'eſt pas mêlé, ſont peu nombreux; la petite vérole en a enlevé les trois quarts, & ce qui reſte eſt répandu dans les divers oſtrogs de la preſqu'île; mais dans Bolcheretsk, on auroit peine à en trouver un ou deux.

Indigènes.

Les vrais Kamtſchadales ſont en général d'une taille au-deſſous de l'ordinaire; ils ont la figure ronde & large, les yeux petits & enfoncés, les joues ſaillantes, le nez écraſé, les cheveux noirs, preſque point de barbe, & le teint un peu baſané. Celui de la plupart des femmes, & leurs traits, ſont à peu-près les mêmes; on ne les croira pas, d'après ce portrait, des objets bien ſéduiſans.

Le caractère des Kamtſchadales eſt doux

1787. *Novembre.* A Bolcheretsk.

& hoſpitalier; ils ne ſont ni fourbes ni voleurs; ils ont même ſi peu de fineſſe, qu'il n'y a rien de plus facile que de les tromper, comme on l'a vu, en profitant de leur penchant à l'ivrognerie. Ils vivent entr'eux dans la meilleure intelligence; il ſemble qu'ils ſe tiennent davantage, en raiſon de leur petit nombre; cette union les porte à s'aider mutuellement dans leurs travaux, & ce n'eſt pas une médiocre preuve de leur zèle à s'obliger, ſi l'on conſidère leur pareſſe naturelle, qui eſt extrême. Une vie active leur ſeroit inſupportable; & le ſouverain bonheur à leurs yeux, après celui de s'enivrer, c'eſt de n'avoir rien à faire, de vivre dans une douce indolence. Elle eſt telle chez ces peuples, qu'elle leur fait négliger les moyens de pourvoir aux premiers beſoins de la vie: on a vu plus d'une fois des familles entières réduites, l'hiver, aux dures extrémités de la diſette, pour n'avoir pas voulu ſe donner la peine de faire, pendant l'été, leurs proviſions de

poiſſon, qui eſt pourtant pour eux l'aliment de première néceſſité. S'ils oublient ainſi leur propre exiſtence, on conçoit qu'ils ſont encore moins ſoigneux ſur l'article de la propreté; elle ne brille ni ſur eux, ni dans leurs demeures; on pourroît même leur reprocher de donner dans l'excès contraire. Malgré cette inſouciance & les autres défauts des naturels, on eſt réduit à regretter que leur nombre ne ſoit pas plus conſidérable; car, d'après ce que j'ai vu & ce qui m'a été confirmé par pluſieurs perſonnes, pour être ſûr de rencontrer en ce pays des ſentimens d'honneur & d'humanité, il faudroit les chercher chez les vrais Kamtſchadales; ils n'ont pas encore troqué leurs groſſières vertus contre les vices polis que leur ont apportés les Européens deſtinés à les civiliſer.

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

Mais c'eſt à Bolcheretsk où j'ai commencé à apercevoir les effets de leur influence. J'y ai vu, en quelque ſorte, la trace des mœurs Européennes, moins

Réflexions ſur les mœurs des habitans de Bolcheretsk.

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

encore dans le mélange des races, dans l'idiome & la conformation des traits des habitans, que dans leurs inclinations & leur manière d'être, qui n'annoncent pas toujours un très-grand fond de vertu. Cette différence remarquable entr'eux & les indigènes, ne provient, selon moi, que d'un acheminement pénible à la civilisation; & voici sur quoi je fonde mon opinion à ce sujet.

Bolcheretsk étoit, il n'y a pas encore long-temps, le chef-lieu du Kamtschatka, sur-tout depuis que les commandans avoient jugé à propos d'y établir leur résidence. Ces chefs & leurs suites y apportèrent les connoissances & les mœurs des Européens : on sait que celles-ci s'altèrent ordinairement dans la tradition, à mesure qu'elles s'éloignent davantage de la source; il est à présumer cependant que le gouvernement Russe ne confia, autant qu'il lui fut possible, son autorité & l'exécution de ses ordres, qu'à des officiers d'un mérite reconnu, si j'en juge par ceux qui en

en ſont chargés aujourd'hui; d'après cela, il faut croire que ces commandans & autres officiers ne donnèrent, dans les lieux de leur réſidence, que des exemples de vertus, de lumières & de toutes les qualités eſtimables des peuples civiliſés. Malheureuſement les leçons qu'ils offrirent ne furent pas toujours ſuffiſantes, c'eſt-à-dire, qu'elles ne produiſirent pas tout l'effet qu'on pouvoit en attendre, ſoit parce que ne préſentant que des aperçus, elles ne furent pas aſſez ſenſibles, ſoit plutôt parce que n'ayant pu ſe répandre dans leur perfection, elles ne laiſsèrent dans les eſprits que des impreſſions éphémères ou même vicieuſes.

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

Ces réformateurs ne trouvèrent pas le même zèle dans les Coſaques qui compoſent les garniſons, ni dans les négocians & autres émigrans Ruſſes, qui ſe ſont établis dans cette péninſule. Le penchant à la licence, & l'amour du lucre, que portent preſque toujours dans un pays conquis les colonies des vainqueurs, de

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

ſemblables diſpoſitions développées par la facilité de faire des dupes, dûrent arrêter les progrès de la réforme. Le germe funeſte de ces inclinations s'y propagea plus promptement par les alliances, tandis que les ſemences des vertus ſociales, qu'on avoit tâché d'y répandre, furent à peine recueillies.

Il en eſt réſulté que les naturels ou vrais Kamtſchadales, ont gardé aſſez généralement leur ignorante ſimplicité & la rudeſſe de leurs mœurs, & qu'une partie des autres habitans Ruſſes & métis, qui de préférence ſe ſont fixés dans la réſidence des chefs, ont bien conſervé une foible nuance des mœurs de l'Europe, mais non pas de ce qu'elles offrent de plus parfait. On en a déjà vu la preuve dans ce que j'ai dit de leurs principes dans le commerce, & j'ai été à portée de m'en convaincre encore mieux pendant mon ſéjour à Bolcheretsk, par une étude plus ſuivie de ſes habitans, qui, ſans cette nuance, reſſembleroient preſque en tout aux indigènes.

M. Kaſloff, &, à ſon exemple, tous ceux qui l'accompagnoient, donnèrent ſucceſſivement aux dames de cet oſtrog, pluſieurs fêtes ou bals; elles y vinrent toutes chaque fois avec autant d'empreſſement que de joie. J'eus lieu de voir qu'on ne m'avoit pas trompé, en m'aſſurant que ces femmes, les Kamtſchadales comme les Ruſſes, aiment toutes le plaiſir; elles en ſont ſi avides, qu'elles ne peuvent le cacher. Les filles ſont toutes étonnamment précoces, & ne paroiſſent point tenir de la froideur du climat.

1787, *Novembre & Décembre.* Bals donnés aux dames de Bolcheretsk, & remarques faites dans ces bals.

Pour les femmes de Bolcheretsk qui ſe rendirent à nos aſſemblées, & qui la plupart étoient ou d'un ſang mêlé ou nées de père & mère Ruſſes, j'obſervai que leurs figures en général n'étoient pas déſagréables; j'en vis même pluſieurs qui pouvoient paſſer pour jolies: mais la fraîcheur chez elles n'eſt pas de longue durée; ce ſont ſans doute les enfans, ou les ouvrages pénibles auxquels elles ſont aſſujetties, qui les fanent ainſi preſqu'à la fleur

1787. *Novembre & Décembre.* A Bolcheretsk.

de leur âge. Leur humeur eſt joyeuſe & d'une vivacité piquante, peut-être un peu aux dépens de la décence ; elles cherchent d'elles-mêmes à amuſer la ſociété par tout ce que leur gaieté & leurs jeux peuvent leur fournir : elles aiment à chanter & le ſon de leur voix eſt doux & aſſez agréable ; il ſeroit ſeulement à deſirer que leur muſique ſentît moins le terroir, ou ſe rapprochât davantage de la nôtre. Elles parlent le Ruſſe & le Kamtſchadale, mais elles conſervent toutes l'accent de ce dernier idiome. Je ne m'attendois guère à voir danſer ici des polonnoiſes & encore moins des contredanſes dans le goût des angloiſes : qui croiroit qu'on y a même une idée du menuet ? Soit que mon ſéjour ſur mer pendant vingt-ſix mois, m'eût rendu peu difficile, ſoit que les ſouvenirs que ce ſpectacle me retraçoit, m'euſſent faſciné les yeux, je trouvai que ces danſes étoient exécutées avec aſſez de préciſion & plus de grâce que je n'aurois imaginé. Les danſeuſes dont il eſt queſtion, portent la

vanité juſqu'à dédaigner les chanſons & les danſes des Kamtſchadales. Pour achever de rendre compte de mes obſervations dans ces bals, j'ajouterai que la toilette des femmes ne laiſſe pas d'être ſoignée ; elles mettent tout ce qu'elles ont de plus galant, ou ce qu'elles jugent de plus précieux. Ces habits de bals & de cérémonie ſont principalement en ſoieries; & l'on a vu à l'article du commerce, que ces vêtemens doivent leur coûter fort cher. Je finirai ce récit par une remarque que j'eus occaſion de faire, tant dans ces aſſemblées que dans celles des Kamtſchadales, auxquelles j'aſſiſtai enſuite; c'eſt que le plus grand nombre des maris Ruſſes ou indigènes ne paroiſſent point jaloux ; ils ferment volontiers les yeux ſur la conduite de leurs femmes, & ſont on ne peut pas plus traitables ſur ce chapitre.

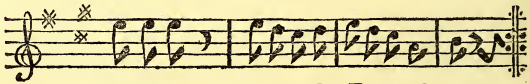
1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

Les aſſemblées & fêtes Kamtſchadales où je me trouvai, m'offrirent un autre ſpectacle également curieux par ſa ſingularité: je ne ſais ce qui me frappa davantage

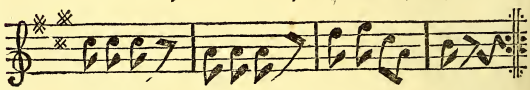
Fêtes & danſes Kamtſchadales.

1787, *Novembre & Décembre.* A Bolcheretsk.

du chant ou de la danſe ; celle-ci me parut tenir beaucoup de celle des Sauvages ; elle conſiſte à faire en meſure des mouvemens, ou plutôt des contorſions déſagréables & difficiles, en pouſſant tout à-la-fois un ſon guttural & forcé, ſemblable à un hoquet prolongé, pour marquer le temps de l'air que chante l'aſſemblée, & dont les paroles ſont le plus ſouvent vides de ſens, même en Kamtſchadale. Je notai un de ces airs que je crois devoir placer ici, pour donner une idée du chant & du mètre de ces peuples.



Daria, Daria, da, Daria, ha, nou



dalatſché, damatſché, kannha koukha.

Da Capo.

Ce qui ſignifie,

Daria *(y)*, Daria, chante & danſe encore.

Ce même air ſe répète ainſi à l'infini.

(y) Daria eſt un nom de baptême qu'on donne aux filles en Ruſſie.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk

Ils aiment ſur-tout à contrefaire dans leurs danſes les différens animaux qu'ils chaſſent, tels que la perdrix & autres, mais l'ours principalement ; ils repréſentent ſa démarche lourde & ſtupide, & ſes diverſes ſenſations ou ſituations, c'eſt-à-dire, les petits autour de leur mère, les jeux amoureux des mâles avec les femelles; enfin leur agitation, lorſqu'ils viennent à être troublés. Il faut que ces peuples aient une connoiſſance bien parfaite de cet animal; ils ont, il eſt vrai, de fréquentes occaſions de l'obſerver, & ſans doute ils en font une étude particulière, car ils en rendent tous les mouvemens auſſi-bien, je crois, qu'il eſt poſſible. Je demandai à des Ruſſes plus connoiſſeurs que moi, étant dans leurs chaſſes plus habituellement aux priſes avec ces animaux, ſi ces ballets pantomimes étoient bien exécutés ; ils m'aſſurèrent tous qu'il étoit difficile de rencontrer dans le pays de plus habiles danſeurs, & que les cris, la

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

marche, & toutes les attitudes de l'ours étoient imités à s'y méprendre. Cependant n'en déplaise aux amateurs, ces danses, selon moi, ne sont pas moins fatigantes pour les spectateurs que pour les acteurs. On souffre réellement de voir ces danseurs se déhancher, se disloquer tous les membres, enfin s'époumoner, & tout cela pour exprimer l'excès du plaisir qu'ils goûtent dans ces bals bizarres, qui, je le répète, ressemblent aux divertissemens ridicules des Sauvages : à bien des égards, les Kamtschadales peuvent être mis sur la même ligne.

Chasse de l'ours.

Après avoir rapporté avec quel art ces peuples contrefont les postures & tous les mouvemens de l'ours, qu'on pourroit appeler en quelque sorte leur maître à danser, ne seroit-il pas à propos de donner une idée de la façon dont ils chassent cet animal ? Ils l'attaquent de différentes manières ; parfois ils lui tendent des piéges : sous une trappe pesante, soutenue en l'air par un échaffaudage assez élevé,

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

ils mettent un appât quelconque pour y attirer l'ours; celui-ci ne l'a pas plutôt ſenti & aperçu, qu'il s'avance pour le dévorer; en même temps il ébranle le foible ſupport de la trappe, qui lui retombe ſur le cou, & punit ſa voracité, en lui écraſant la tête, & ſouvent tout le corps. C'eſt ainſi que depuis, en paſſant dans des bois, j'en ai vu de pris à ces piéges; ceux-ci reſtent tendus juſqu'à ce qu'un ours s'y ſoit attrapé: avant que cela arrive, il ſe paſſe quelquefois près d'un an. Cette façon de chaſſer l'ours, dira-t-on, n'exige pas une grande hardieſſe, ni beaucoup de fatigues de la part des chaſſeurs; mais il en eſt une autre fort en uſage en ce pays, & pour laquelle on jugera qu'il faut autant de force que de courage. Accompagné ou non, un Kamtſchadale part pour aller à la découverte d'un ours; il n'a pour armes que ſon fuſil, eſpèce de carabine dont la croſſe eſt très-mince, plus, une lance ou épieu, & ſon couteau. Toutes ſes proviſions ſe bornent à un petit paquet,

1787, *Décembre.* A Polcheretsk

contenant une vingtaine de poiſſons ſéchés. Dans ce leſte équipage, il pénètre dans l'épaiſſeur des bois & dans tous les endroits qui peuvent ſervir de repaire à l'animal. C'eſt pour l'ordinaire dans les brouſſailles ou parmi les joncs, au bord des lacs ou des rivières qu'il ſe poſte & l'attend avec conſtance & intrépidité; s'il le faut, il reſtera ainſi en embuſcade une ſemaine entière, juſqu'à ce que l'ours vienne à paroître : dès qu'il le voit à ſa portée, il poſe en terre une fourche en bois qui tient à ſon fuſil *(z)*. A l'aide de cette fourche, le coup-d'œil acquiert plus de juſteſſe, & la main plus d'aſſurance : il eſt rare qu'avec une balle même aſſez petite, il ne touche pas l'animal, ſoit à la tête, ſoit dans la partie des épaules, ſon endroit ſenſible. Mais il faut qu'il recharge dans la même

(z) Les Kamtſchadales ne ſauroient tirer ſans ce point d'appui; ce qui entraîne des préparatifs fort longs, & évidemment contraires à la célérité qui fait le plus grand avantage d'un chaſſeur.

minute, car l'ours, ſi le premier coup ne l'a pas renverſé, accourt *(a)* auſſitôt pour ſe jeter ſur le chaſſeur, qui n'a pas toujours le temps de lui en tirer un ſecond. Il a recours alors à ſa lance dont il s'arme à la hâte pour ſe défendre contre l'animal furieux qui l'attaque à ſon tour. Sa vie eſt en danger *(b)*, s'il ne porte pas à l'ours un coup mortel; & l'on conçoit que, dans ces combats, l'homme n'eſt pas conſtamment le vainqueur; cela n'empêche pas les habitans de ces contrées de s'y expoſer preſque journellement : ils ont

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

(a) Il eſt aſſez commun de le voir auſſi prendre la fuite, malgré ſa bleſſure qu'il va cacher dans les buiſſons ou dans les marais ; c'eſt-là qu'en ſuivant la trace de ſon ſang, on le retrouve ou mort ou expirant.

(b) On m'aſſura que l'ours quand il triomphe de ſon agreſſeur, lui déchire la peau du crâne, lui en couvre le viſage & ſe retire. Suivant les Kamtſchadales, la vengeance de cet animal indique qu'il ne peut ſoutenir le regard de l'homme; ce préjugé bizarre entretient parmi eux l'opinion de leur ſupériorité, & me ſemble donner la raiſon de leur courage.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

en vain ſous les yeux les exemples fréquens de leurs compatriotes, qui y périſſent; ils ne peuvent d'ailleurs partir pour cette chaſſe, ſans penſer qu'il leur faudra vaincre ou mourir; & jamais l'idée de cette dure alternative ne les intimide ni ne les arrête *(c)*.

Chaſſes.

Ils chaſſent à peu-près de même les autres animaux, tels que les rennes, les argalis ou béliers ſauvages, appelés en Ruſſe *diki-barani*, les renards, les loutres, les caſtors, les martres zibelines, les

(c) Ils entreprennent cette chaſſe dans toutes les ſaiſons de l'année, excepté lorſque la neige couvre les campagnes; ils ont alors une autre manière de pourſuivre l'ours. On ſait que l'hiver il ſe retire dans la tanière qu'il s'eſt fabriquée pendant l'automne avec des branchages; il y paſſe le temps des frimats à dormir ou à lécher ſa patte; c'eſt-là que les Kamtſchadales vont, ſur leurs traîneaux, l'attaquer avec le ſecours de leurs chiens, qui l'aſſaillent & le contraignent à ſonger à ſa défenſe: il s'élance de ſon repaire & court à une mort à peu-près certaine; s'il refuſe de ſortir, il la trouve également ſous les débris de ſa tanière où il eſt aſſommé.

lièvres *(d)* &c. mais jamais ils n'ont les mêmes riſques à courir; tantôt ils ſe ſervent de piéges, faits en bois ou en fer, moins grands que ceux qu'ils tendent aux ours, & reſſemblant, pour la ſimplicité du mécaniſme, à nos traquenards; l'unique ſoin à prendre eſt de les viſiter de temps en temps : tantôt ils vont à l'affût, armés, comme je l'ai dit; & la ſeule peine qu'ils aient à éprouver, provient de la durée de leur chaſſe, lorſqu'ils ont épuiſé leurs vivres. Souvent ils ſe réſignent à ſouffrir de la faim pendant pluſieurs jours de ſuite, plutôt que de quitter la place ſans avoir tué & pris l'animal qu'ils pourſuivent: mais ils ſe dédommagent amplement de ces jeûnes, en mangeant, ſur les lieux, le produit de leurs chaſſes *(e)*, & en comptant avec joie les peaux qu'elles leur procurent.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk

(d) On a vu dans Cook la deſcription de ces divers animaux.

(e) Ils trouvent très-bonne la chair de l'ours, des argalis & des rennes, cette dernière ſur-tout; elle a fait parfois mon plus grand régal.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

Ils choisissent, pour chasser ces animaux qui abondent au Kamtschatka, les saisons où leur poil est le plus beau. Au commencement de l'hiver on chasse les martres zibelines; elles habitent pour l'ordinaire les arbes : on les distingue par la partie du poil la plus près de leur peau, qui a la couleur & le nom de ceux sur lesquels elles se plaisent davantage, comme bouleau, sapin, &c.

L'automne, l'hiver & le printemps sont les saisons les plus favorables pour la chasse des renards; on en distingue quatre espèces différentes : 1.° le renard d'un roux-blanc qu'on estime le moins; 2.° le renard rouge ou d'un beau roux; 3.° le renard mêlé de roux, de noir & de gris, qui s'appelle *sévadouschka ;* 4.° le renard noir qui est le plus rare, & celui dont on fait le plus de cas; sa couleur est vraiment d'un noir foncé : on remarque seulement que les poils du dos qui sont les plus longs, ont quelquefois à l'extrémité une teinte grisâtre; il y en a qui sont sans prix. Enfin, je crois qu'on pourroit encore

compter deux autres eſpèces de renards, qu'on ne regarde pas ici comme tels, & que nous appelons renard bleu & renard blanc. Leurs noms en Ruſſe ſont *golouboy*, *péſſets* & *beloy-peſſets*; leur poil eſt plus épais que celui des autres. En général, les renards du continent ſont plus beaux que ceux qu'on va chaſſer dans les différentes îles de l'eſt *(f)*; ils ſe vendent infiniment plus cher.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

La chaſſe des rennes s'entreprend dans l'hiver, & celle des argalis dans l'automne. Les loutres ſont ici extrêmement rares, mais il y a une aſſez grande quantité d'hermines, & je ne ſais pourquoi on ne ſe donne pas la peine de les chaſſer; il paroîtroit qu'on n'en fait aucun cas.

Ces peuples font auſſi leurs pêches en différentes ſaiſons: celle du ſaumon & des truites a lieu en juin; celle du hareng en avril & mai; enfin, celle du loup marin

Pêches.

(f) Ce ſont les îles Aleutiennes, Schoumagines, celles des Renards & autres.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

dans l'été, le printemps & ſur-tout l'automne.

Ils ſe ſervent rarement de ſeines & preſque toujours de filets ordinaires *(g)*, ou d'une eſpèce de harpon dont ils font uſage avec beaucoup d'adreſſe. Les ſeines ne ſe jettent guère que pour prendre les loups marins; elles ſont faites de lanières de cuir, & les mailles en ſont fort ouvertes. Ils ont encore une autre manière de pêcher, c'eſt en murant la rivière avec des poteaux & des branchages qui, très-ſerrés, n'offrent au poiſſon qu'un paſſage étroit; ſouvent on lui en laiſſe pluſieurs,

(g) Leurs filets ſont de ficelle comme les nôtres; ils l'achettent des Ruſſes, & en font eux-mêmes avec de l'ortie dont ils ont ſoin de faire des amas conſidérables. Ils la recueillent en automne, la lient par paquets, & la mettent ſécher ſous leurs balagans; dès que leurs pêches & les récoltes de fruits ſont achevées, ils travaillent à ſa préparation; ils la partagent en deux, puis en ôtent très-adroitement la pellicule avec les dents; le reſte eſt battu & ſecoué juſqu'à ce que le filament ſe nettoie & devienne propre au filage.

à l'ouverture

à l'ouverture deſquels ſont placés des paniers diſpoſés de façon que le poiſſon une fois entré n'en peut plus ſortir.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

Les chevaux ſont peu communs au Kamtſchatka : j'en vis quelques-uns à Bolcheretsk qui appartiennent au gouvernement, & qui ſont confiés aux ſoins des Coſaques ; ils ne ſervent que pendant l'été pour le charroi des marchandiſes & effets de la couronne, & pour la commodité des voyageurs.

Les chevaux ſont rares.

En revanche, les chiens abondent en ce pays, & ſuffiſent à tous les tranſports ; l'utilité dont ils ſont aux Kamtſchadales, leur rend moins ſenſible la privation des autres animaux domeſtiques : d'ailleurs on a vu que la nourriture de ces courſiers n'eſt ni embarraſſante ni diſpendieuſe ; avec du poiſſon pourri, ou des reſtes de poiſſon ſéché, leurs maîtres en ſont quittes ; encore ne ſe chargent-ils de les nourrir ainſi, que pendant le temps qu'ils leur ſont néceſſaires. En été, qui eſt la ſaiſon de leur inaction, il eſt d'uſage

Les chiens.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

d'en lâcher une grande partie, à laquelle on remet le ſoin de ſa ſubſiſtance; ces chiens ſavent très-bien y pourvoir, en ſe répandant dans les campagnes & en rôdant le long des lacs & des rivières: leur exactitude à revenir enſuite chez leurs maîtres, eſt une des preuves les plus étonnantes de la fidélité de ces animaux. L'hiver arrive, & ils payent chèrement la liberté & le repos momentannés dont ils ont joui. Leurs travaux recommencent avec leur eſclavage; il faut que ces chiens ſoient d'une vigueur extrême pour les ſoutenir: leur groſſeur cependant n'eſt pas extraordinaire; ils reſſemblent aſſez parfaitement à nos chiens de montagne, ou à ceux de nos bergers. Il n'eſt point d'habitans Ruſſes ou indigènes qui n'aient au moins cinq chiens; ils s'en ſervent pour voyager, pour aller dans les forêts couper du bois, pour le tranſporter ainſi que leurs autres effets ou proviſions; enfin, pour mener les voyageurs d'un endroit à un autre; & en vérité, des chevaux ne leur

rendroient pas plus de ſervice. Ces chiens ſont ordinairement attelés à un traîneau deux à deux *(h)*; un ſeul eſt à la tête & ſert de guide; c'eſt au mieux dreſſé ou au plus intelligent qu'eſt réſervé cet honneur; il comprend à merveille les termes avec leſquels le conducteur dirige leur marche: veut-il les faire aller à droite, il leur crie *tagtag*, *tagtag*, & *kougha*, *kougha* s'il faut aller à gauche; le chien ſavant l'entend auſſitôt, & donne à ceux qui le ſuivent l'exemple de l'obéiſſance: *ah*, *ah* les arrête, & *ha* les fait partir. Le nombre des chiens attelés eſt proportionné à la charge du traîneau; lorſqu'elle n'excède

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

(h) Ils ſubiſſent comme les chevaux la caſtration, mais d'une manière différente: on n'extirpe point, on briſe, & l'on ſe ſert des dents pour cette opération; il en périt quelques-uns, d'autres en reſtent eſtropiés & hors d'état de ſervir. Cependant on conçoit qu'il ſeroit impoſſible de faire autant d'uſage de ces chiens s'ils étoient entiers; on ne pourroit les atteler avec leurs femelles: mais on ne mutile pas tous les mâles; on en garde un certain nombre pour la conſervation de l'eſpèce, & aſſez ſouvent on s'en ſert pour les chaſſes.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

pas de beaucoup la pesanteur de l'homme qui le monte, c'est ce qu'on appelle un traîneau ordinaire ou *sannka (i)*; l'attelage alors est de quatre ou cinq chiens. Leur harnois *(k)* est en cuir; il passe au-dessous du cou, c'est-à-dire, sur le poitrail de ces coursiers, & tient au traîneau par une courroie longue de trois pieds en guise de trait: on les attache en outre par couples au collier les uns des autres; le plus souvent ce collier est recouvert d'un autre de peau d'ours, ce qui est un ornement.

Traîneaux. La forme du traîneau est celle d'une corbeille alongée, dont les deux extrémités s'élèvent en se cintrant; sa longueur est d'environ trois pieds, & sa largeur n'a guère plus d'un pied. Cette espèce de corbeille qui fait le corps du traîneau, est d'un bois très-mince; les bords en

(i) Les traîneaux sur lesquels on charge les bagages se nomment *narta*; ils sont attelés de dix chiens.

(k) Ces harnois Kamtschadales s'appellent *alaki*.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

ſont évaſés & garnis de courroies de différentes couleurs : une peau d'ours s'étend ſur l'endroit où l'homme s'aſſeoit. Cette partie ſupérieure du traîneau eſt élevée à environ trois pieds de terre, & porte ſur quatre jambes; celles-ci s'écartent vers le bas, & ſont fixées ſur deux planches parallèles, larges de trois à quatre pouces. Ces planches ont très-peu d'épaiſſeur; dans leur longueur elles excèdent le corps du traîneau ; elles lui ſervent l'une & l'autre de points d'appui & de patins; à cet effet, elles ſont garnies, chacune en-deſſous dans le temps du dégel, de trois à quatre lames d'os de baleine de la même largeur, adaptées à ces patins avec des bandes de cuir. Les deux bouts que ces planches préſentent en avant, ſe recourbent en-deſſus, & vont joindre de chaque côté la traverſe qui s'abaiſſe en même temps pour ſoutenir une partie du bagage; le devant du traîneau eſt encore orné de rênes flottantes, ou lanières de cuir qui ne ſont d'aucun uſage.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

Le conducteur ne tient en ſa main qu'un bâton arqué, qui eſt tout à la fois ſes guides & ſon fouet. A l'un des bouts de ce bâton ſont ſuſpendus des anneaux de fer, autant par ornement que pour animer les chiens par le bruit de ces eſpèces de grelots que l'on agite de temps en temps; l'autre bout eſt quelquefois armé d'un fer pointu, afin d'avoir plus de priſe ſur la glace & la neige; il ſert auſſi à guider l'ardeur de ces animaux. Ceux qui ſont bien dreſſés n'ont pas beſoin d'entendre la voix; il ſuffit de frapper de ce bâton ſur la neige pour les faire aller à gauche, ou ſur les jambes du traîneau pour les faire aller à droite, & pour les arrêter, on le poſe en avant entre le traîneau & la neige; enfin ſi leur train ſe ralentit, s'ils deviennent diſtraits & inattentifs aux ſignaux ou à la voix, on les corrige en leur jetant ce bâton *(l)*; mais alors il faut la plus grande adreſſe

(l) Ce bâton ſe nomme *oſchtol.*

pour le ramaſſer, malgré la rapidité de la courſe, & c'eſt-là une des principales preuves de l'habileté du conducteur : les Kamtſchadales ſont ſingulièrement adroits à cet exercice. En général, je fus étonné de leur dextérité à mener leurs traîneaux ; & comme il étoit dit que je ſerois bientôt trop heureux de profiter de cette voiture, je crus devoir en faire ſouvent l'eſſai, moins pour m'y accoutumer, que pour apprendre à me conduire moi-même. On eut beau me repréſenter les dangers auxquels je m'expoſois en voulant me hazarder ſeul ſur un traîneau, avant d'avoir acquis aſſez d'habitude pour pouvoir me paſſer d'un guide ; à mon âge on ne doute de rien, je n'écoutai aucune obſervation. La légèreté de la voiture peſant à peine dix livres, ſon élévation qui la rend plus ſujette à verſer, la difficulté d'y garder l'équilibre, enfin les ſuites que peut avoir une chute lorſqu'on quitte le traîneau *(m)*; toutes

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

(m) Les chiens ne ſentant plus le même poids,

1787, *Décembre.*

ces conſidérations qu'on ne manqua pas de me mettre ſous les yeux, ne purent m'intimider ni me dégoûter d'un apprentiſſage auſſi dangereux. Je m'élançai un jour ſur mon nouveau char, conſentant toutefois à être ſuivi, & pluſieurs traîneaux m'accompagnèrent. Ceux qui les montoient, n'attendirent pas longtemps pour me voir réaliſer leurs prédictions; je leur donnai à très-peu de diſtance le ſpectacle d'une culbute complette; à peine relevé, nouvelle chute & nouveaux éclats de rire : malgré cela, je ne perdis pas courage, & me ramaſſai promptement pour verſer une minute après. J'eus tout lieu de m'aguerrir contre ce déſagrément, car à diverſes repriſes je payai le tribut de mon inexpérience; je tombai ſept fois pour ce premier coup d'eſſai, mais ſans me faire jamais aucun mal : je n'en revins que plus empreſſé de prendre une

s'emportent au point qu'ils ne s'arrêtent quelquefois qu'après avoir briſé le traîneau contre des arbres, ou après s'être épuiſés de fatigues.

ſeconde leçon, puis une troiſième, puis une quatrième ; enfin je ne paſſai guère de jours ſans faire quelque courſe. Le nombre de mes chutes diminua, à meſure que j'acquérois plus d'habitude & de ſavoir, & mes ſuccès me rendirent ſi amateur de cet exercice, qu'en peu de temps je me fis une ſorte de réputation ; j'avoue qu'il m'a fallu du travail pour m'habituer à conſerver l'aplomb néceſſaire. Il faut être pour ainſi dire dans un mouvement continuel ; ici ſe jeter ſur la gauche quand le traîneau incline vers la droite ; là ſe reporter bien vîte ſur la droite parce qu'il penche vers la gauche ; puis enfin ſe lever tout droit en d'autres cas, & ſi l'on manque de promptitude ou d'attention, il eſt rare qu'on ne ſoit pas auſſitôt renverſé : en tombant, il faut encore ne pas abandonner le traîneau, mais s'y accrocher de ſon mieux, afin de faire un poids ſuffiſant pour arrêter les chiens qui ſans cela s'emporteroient comme je l'ai dit. La manière la plus

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

uſitée de ſe placer ſur un traîneau, eſt de s'y aſſeoir de côté, ainſi que nos dames ſont à cheval; on peut auſſi s'y mettre à califourchon; mais le tour de force, le *nec plus ultrà* de l'adreſſe & de la grâce, c'eſt de ſavoir ſe tenir debout ſur une ſeule jambe; il fait beau voir les experts dans ces brillantes attitudes.

Manière de chaſſer le lièvre & la perdrix.

Pour moi, dès que je fus en état de me conduire, je n'eus plus d'autre voiture; étant toujours accompagné, à cauſe des chemins, j'allois tantôt me promener, tantôt chaſſer le lièvre & la perdrix dont nous voyons les traces empreintes ſur la neige *(n)*, & en ſi grande quantité, qu'elle en paroiſſoit picotée comme un crible: dans les bois, elle avoit parfois tant

(n) Les premières neiges tombèrent à Bolcheretsk le 5 novembre; elles furent ſi abondantes, qu'elles couvrirent auſſitôt les campagnes; mais les gelées ayant été plus tardives, & les coups de vent s'étant ſuccédé preſque ſans aucun intervalle, le traînage n'a pu s'établir parfaitement qu'aſſez long-temps après, ainſi qu'on le verra plus bas.

d'épaiſſeur, qu'il eût été impoſſible de faire un pas ſans enfoncer; notre reſſource alors étoit de quitter nos traîneaux dont nous ne pouvions plus nous ſervir, & nous les mettions ſur le côté. Après avoir pris cette précaution qui ſuffit pour retenir les chiens, leſquels ſe couchent auſſitôt en peloton ſur la neige, & y attendent, ſans bouger, le retour de leurs guides, nous nous attachions ſous les pieds avec des courroies, des raquettes de planches très-minces *(o)*, larges chacune de ſix à huit pouces, & longues de trois à quatre pieds, dont le bout étoit recourbé en forme de patins, & le deſſous garni de peau de loup marin ou de pied de renne. Munis de cette chauſſure, nous commen-

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

(o) Ces raquettes ſont appelées dans le pays *ligi*. Dans la partie ſeptentrionale de la preſqu'île, on ſe ſert d'une autre eſpèce de raquettes appelées *lapki;* celles-ci ſont moins longues, & faites de bandes de cuir entrelacées, comme la ficelle de nos raquettes de paume; on y adapte en deſſous deux petits os pointus qui entrent dans la neige & empêchent de gliſſer.

1787, *Décembre:* A Bolcheretsk.

cions notre chaſſe; j'eus encore aſſez de peine dans les premiers temps à m'accoutumer à ces patins, je gliſſai plus d'une fois ſur le dos & ſur le nez; mais le plaiſir d'une bonne chaſſe me faiſoit oublier ces accidens. Quoiqu'il fût difficile de découvrir les lièvres & les perdrix, dont la blancheur égale celle de la neige, je ne manquois guère, grâce à l'habitude & aux avis de mes compagnons, d'en rapporter bon nombre.

Ce fut un de mes paſſe-temps les plus agréables à Bolcheretsk; le reſte de mes momens étoit employé à gémir, à m'impatienter de la longueur forcée de mon ſéjour. Pour me diſtraire, je m'empreſſai de ſaiſir le peu de beaux jours que nous eûmes pour viſiter quelques environs que j'ai revus depuis à mon départ, & dont je parlerai en reprenant ma route. La conſtruction de mes traîneaux de voyage *(p)* ne laiſſa pas auſſi de m'occuper,

(p) Eſpèce de carroſſe fermé où l'on peut ſe tenir

mais ma principale conſolation fut la ſociété de M. Kaſloff & des officiers de ſa ſuite ; leurs converſations & des remarques que je fis ſucceſſivement, me mirent chaque jour à même de prendre des notes dont j'ai déjà tranſcrit une grande partie, & vais donner ici la ſuite. 1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

L'article des maladies qui règnent au Kamtſchatka ſe préſente le premier : quelques détails déſagréables qu'il exige, je ne penſe pas devoir le ſupprimer ; il a fait partie de mes obſervations, il doit donc trouver ſa place dans mon journal. Maladies.

La petite vérole dont j'ai annoncé les ravages en ce pays, n'y paroît point être indigène ; elle n'y eſt pas non plus fort ordinaire. Depuis l'invaſion des Ruſſes & les fréquentes émigrations qui l'ont ſuivie, cette épidémie ne s'y

couché, & qui s'adapte à un traîneau ; c'eſt ce genre de voiture qu'on nomme *verock* en Ruſſie, où elles ſont fort communes : la mienne étoit garnie de peaux d'ours en dedans, & en dehors de peaux de loups marins.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

eſt montrée qu'en 1767 & 1768; elle y fut alors apportée par un bâtiment Ruſſe allant aux îles de l'eſt pour les chaſſes de loutres, de renards, &c. Le ſujet, porteur de ce germe fatal, étoit un matelot venant d'Okotsk, où il s'étoit fait traiter avant ſon départ; il avoit encore, à ce qu'on dit, les marques récentes de cette cruelle maladie : à peine débarqué, il la communiqua aux pauvres Kamtſchadales, dont elle enleva les trois quarts; elle n'a point reparu depuis, ce qui fait préſumer que ces peuples n'y ſont point ſujets. En l'année 1720, elle affligea ceux qui ſont au nord du Kamtſchatka, mais elle ne parvint pas juſque dans cette péninſule; elle avoit commencé à Anadirskoi, & l'on ignore qui l'y porta; on eſt tenté d'en accuſer pareillement les Ruſſes.

On pourroit ſoupçonner que les Kamtſchadales leur doivent auſſi la connoiſſance du mal vénérien, qui heureuſement n'eſt pas commun chez eux; il paroît que ce fléau eſt exotique : la guériſon en eſt auſſi

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

rare que difficile; on a recours à différentes racines & au ſublimé, qui produit en ce pays, comme par-tout, des ſuites funeſtes, y étant encore plus mal adminiſtré qu'ailleurs.

Il n'y a point de boſſus ni de boiteux de naiſſance; les ſeuls individus contrefaits ſont ceux qui font des chutes conſidérables, ce qui n'eſt pas rare parmi les Kamtſchadales, qui ſont expoſés à tomber du haut de leurs balagans. Ils ſont peu ſujets au ſcorbut; l'uſage qu'ils font de l'ail ſauvage & de différentes eſpèces de baies ou fruits, contribue à les en préſerver; les Ruſſes & les nouveaux débarqués ſont plus ſouvent atteints de cette maladie.

Les pulmonies y ſont aſſez fréquentes; mais les clous, tumeurs, abcès & loupes ſont les maux les plus ordinaires: on ne ſait les guérir que par les inciſions & les extirpations; on ſe ſert pour ces opérations, d'un couteau, ou tout ſimplement d'une pierre aiguiſée qui ſupplée à

1787, *Janvier.* A Bolcheretsk.

la lancette. De pareils instrumens ne doivent pas donner une haute opinion du savoir des opérateurs, & il est aisé de voir que l'art de la chirurgie, si perfectionné chez nous, est encore dans la plus grande barbarie au Kamtschatka.

Médecins sorciers.

La médecine ne paroît pas y avoir fait plus de progrès; à son égard cependant il faut convenir que ces peuples ont déjà gagné quelque chose, c'est d'avoir appris à se défier de leurs fourbes & ridicules empiriques. C'étoient autrefois de soi-disant sorciers appelés *Chamans*, qui profitant de la crédulité des Kamtschadales, s'érigeoient de plus en docteurs en médecine, & s'assuroient ainsi de doubles droits à la vénération & à la confiance *(q)*. Leur accoutrement bizarre contribuoit encore à en imposer, & s'accordoit merveilleusement avec leurs

(q) J'ai eu depuis dans un ostrog, à quelque distance de Bolcheretsk, occasion de prendre à leur sujet des renseignemens plus détaillés, que l'on trouvera à mon séjour en ce village.

extravagantes

extravagantes momeries : ce qu'on m'en a dit paſſeroit toute croyance, ſi nous ne connoiſſions pas les Bohémiens & autres ſorciers de cette eſpèce. On ne ſe fait pas d'idée des ſingeries de ces faux médecins, ni des impertinences qu'ils débitoient pour aſſaiſonner leurs ordonnances ou leurs prétendues révélations. Il eſt probable que leurs cures avoient ſouvent de fâcheuſes iſſues, & que le nombre de leurs victimes égaloit celui de leurs malades; mais à la longue on s'ennuie d'être dupe, ſur-tout au péril de la vie; on commence par murmurer contre les impoſteurs qui perdent inſenſiblement leur crédit, & finiſſent par tomber dans le mépris & dans l'oubli. C'eſt ce qui eſt arrivé aux Chamans ; le peu de lumière que le commerce des Ruſſes a répandu dans ces contrées, a ſuffi pour deſſiller les yeux des habitans. Ils ont auſſitôt reconnu l'abſurdité de l'art magique de leurs docteurs; dès qu'il ceſſa d'être reſpecté, il devint bien moins lucratif, & les profits

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

diminuant, le nombre des ſorciers ne tarda pas à décroître. Les hommes dégoûtés du métier l'abandonnèrent; ils furent remplacés par quelques vieilles femmes qui ſans doute ſont moins habiles, & par conſéquent peu achalandées *(r)*.

Forte complexion des femmes.

Les femmes en ce pays ont rarement plus de dix enfans, leur taux ordinaire eſt quatre ou cinq; à quarante ans elles

(r) La révolution qui s'eſt opérée au Kamtſchatka pour les Chamans, n'eſt-elle pas abſolument l'hiſtoire de tous nos charlatans! mêmes fourberies à peu-près, même règne & même chute. Quelles réflexions on pourroit encore faire à ce ſujet! par exemple que des peuples auſſi ſimples qu'ignorans, tels que les Kamtſchadales, aient été quelque temps dupes des impoſtures de leurs ſorciers, il n'y a rien d'étonnant, & ils ſont bien excuſables: mais avec tant d'impéritie & de crédulité, d'être revenus de leur erreur & d'en rougir, c'eſt de quoi, ce me ſemble, il faut être ſurpris & les féliciter; car enfin, chez les nations de l'Europe les plus éclairées, ne voit-on pas paroître chaque jour des eſpèces de Chamans auſſi perfides, auſſi dangereux! Tous ont cependant leurs apôtres, leurs proſélytes & un nombre prodigieux de martyrs.

perdent l'eſpérance d'en avoir. Elles accouchent avec beaucoup de facilité, & ſe prêtent ſecours entr'elles pour ſe délivrer; il y a cependant quelques ſages-femmes, mais en petit nombre. Les accidens, les couches malheureuſes qui emportent tant de mères, y ſont bien moins communs que les exemples d'accouchemens ſubits en plein air, dans les chemins, par-tout où les travaux de leur ménage appellent ces femmes. C'eſt vraiſemblablement dans ces occaſions qu'elles ſe ſervent de leurs cheveux, m'a-t-on dit, pour faire la ligature du cordon ombilical; elles rapportent enſuite elles-mêmes leur enfant, & ſe mettent ſur le champ à l'allaiter. Le temps qu'elles le nourriſſent eſt illimité. J'ai vu des mères donner à teter à des enfans de quatre & cinq ans: qu'on juge d'après cela de la forte complexion de ces femmes. On remarque néanmoins que les Kamtſchadales des deux ſexes, ne vivent pas plus long-temps que les Ruſſes.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

J'ai oublié de parler d'un remède dont les habitans de cette péninsule se servent volontiers & dans presque toutes leurs maladies. C'est une racine appelée *racine de l'ours,* infusée dans de l'eau-de-vie; le nom que ces peuples ont donné à cette plante, indique assez à qui ils en doivent la connoissance. Après avoir observé que l'ours avoit coutume de manger de préférence de cette herbe, & de se vautrer dessus lorsqu'il étoit blessé, ils se sont douté qu'elle pouvoit avoir quelque propriété, & dès-lors ils se sont décidés à en faire usage. Il ne manquoit plus à cet animal que de leur donner les premières leçons de botanique & de pharmacie. Au surplus, on m'a dit qu'avec cette racine, l'ours guérissoit toutes ses plaies : il est possible que l'homme s'en trouve aussi très-bien; mais je n'ai pas été dans le cas d'en faire l'essai moi-même, & je ne connois pas autrement cette plante.

Remède dû à l'ours.

Religion.

La religion chrétienne a été apportée par les Russes au Kamtschatka; mais les

habitans de cette péninſule ne ſont, à proprement parler, que baptiſés; ils ſont loin de remplir les devoirs que ce ſacrement leur impoſe. Savent-ils ſeulement en quoi conſiſtent les prémiers préceptes du chriſtianiſme? j'en doute; livrés à tous leurs penchans, ils en ſuivent l'impulſion bonne ou mauvaiſe; s'ils ſe ſouviennent de la religion, c'eſt uniquement par un motif de convenance ou d'intérêt, ou bien lorſque les circonſtances les y ramènent: cela prouve chez ces peuples un grand défaut d'inſtruction, & l'on ne peut, ce me ſemble, en accuſer que leurs prêtres qui devroient éclairer leur ignorance. Mais ces prêtres ou miſſionnaires ont-ils les lumières ſuffiſantes? il eſt vrai qu'ils ne ſont pas à portée de faire des études profondes, & probablement on ne les exige pas, puiſqu'il eſt aſſez commun de voir même des Kamtſchadales admis à cet état auguſte.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

Tous ces popes ſont ſoumis à l'autorité du protapope ou archiprêtre réſidant à

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

Nijenei; il relève lui-même de l'archevêque d'Irkoutsk, qui seul les ordonne & confère les pouvoirs, de sorte que les clercs sont tous obligés de se rendre en cette ville. Peut-être la longueur & les dangers de la route leur sont-ils comptés pour une espèce de séminaire; peut-être sans autre mérite ni examen reçoivent-ils les ordres sacrés: ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'en reviennent ni meilleurs ni plus instruits. Ces ecclésiastiques sont ensuite envoyés à leur destination particulière; le temps qu'ils y restent est illimité, & dépend absolument de la volonté de leurs chefs.

Églises.

On compte huit églises principales au Kamtschatka, Paratounka, Bolcheretsk, Jchinsk, Tiguil, Vercknei, Klutchefskaia, & deux à Nijenei; on pourroit même y ajouter celle d'Ingiga dans le pays des Koriaques.

Sept ostrogs & les îles Kouriles composent le district ou la paroisse de Paratounka; savoir, le village de ce nom,

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

Saint-Pierre & Saint-Paul, Koriaki, Natchikin, Apatchin, Malkin & Bolcheretsk. Le nombre de paroiſſiens contenus en ces oſtrogs, n'excède pas quatre cents; & en y comprenant les îles Kouriles, le dénombrement général ne monte qu'à ſix cents vingt chrétiens. L'Impératrice accorde au curé de Paratounka quatre-vingts roubles d'appointemens, à quoi elle fait ajouter vingt *pouds (f)* de farine de ſeigle. Ses paroiſſiens ne lui payent en conſéquence aucune dixme; mais il reçoit les aumônes & autres émolumens caſuels attachés à ſon égliſe. Pour un mariage, un baptême ou un enterrement, ces paſteurs demandent tout l'argent ou tels objets qu'il leur plaît d'exiger. Rien n'eſt réglé à cet égard, & ils n'ont d'autre arbitre que leur propre volonté, ce qui eſt ſuſceptible des plus grands abus. Pour l'ordinaire cependant, ils veulent bien

(f) Poids Ruſſe équivalant à un peu plus de trente-trois livres de France.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

mesurer leurs demandes aux facultés de leurs paroissiens, & on doit leur savoir gré de cette sorte de retenue.

Impôts ou tributs.

Les Kamtschadales sont libres; ils ne sont assujettis qu'à payer à la Russie un tribut annuel, qui consiste, comme je l'ai dit, en fourrures de toute espèce, de sorte que le produit de leurs chasses, tourne presqu'entièrement au profit de l'Impératrice. Chaque chef de famille est obligé de fournir pour lui, & pour chacun de ses enfans, même pour ceux en bas âge, une certaine quantité de pelleteries équivalante à la quotité de son imposition: or celle-ci peut monter à environ sept roubles, plus ou moins, & l'on m'a dit que l'évaluation de ces fourrures se fait toujours au plus bas prix possible. Cette manière de payer la capitation au Kamtschatka, doit être d'un grand rapport à la couronne, à en juger seulement par les martres zibelines que fournit annuellement cette province, & dont le nombre est porté à plus de quatre mille. Chaque

toyon perçoit les impôts dans ſon oſtrog, & les remet enſuite au tréſorier de la couronne; mais préalablement il eſt donné un reçu du montant de ſa capitation à chaque Kamtſchadale, qui a ſoin de marquer de ſon cachet ou d'un ſigne quelconque toutes les fourrures qu'il livre.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

Les monnoies ayant cours, ſont l'impériale en or, valant dix roubles, le rouble & le demi-rouble; on ne voit que très-peu de monnoies d'argent au-deſſous de cette valeur; celle de cuivre ni celle en papier ne ſont point encore parvenues dans cette péninſule: ne ſeroit-ce pas une preuve que la marchandiſe la moins chère doit s'y vendre un demi-rouble? On trouve ici une grande quantité d'anciennes eſpèces en argent du temps de Pierre Ier, de Catherine Ire & d'Éliſabeth; on pourroit même en faire une branche de commerce; l'argent en eſt plus pur & à un taux ſupérieur aux monnoies communes.

Monnoies.

La paye des ſoldats ou Coſaques eſt de

Paye des ſoldats.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

quinze roubles par an; quant aux officiers que le gouvernement envoie dans des pays ſi éloignés, ils reçoivent doubles appointemens.

Adminiſtration.

La preſqu'île du Kamtſchatka, lorſque M. le major Behm commandoit à Bolcheretsk, reſſortiſſoit directement au gouvernement général d'Irkoutsk. Au départ de ce commandant que les Anglois virent leur premier attérage en 1779, M. le capitaine Schmaleff fut chargé par *interim* de ce commandement; il a joui pendant un an du pouvoir & du plaiſir de faire du bien aux habitans, qui ont pour lui autant de reſpect que de reconnoiſſance. M. Rénikin vint le remplacer en 1780; il fut rappelé en 1784 par des ordres ſupérieurs, & pour des cauſes que je ſuis obligé de taire. A cette époque, le département du Kamtſchatka fut réuni à celui d'Okotsk. Depuis lors, les chefs & officiers des différens oſtrogs, villes ou villages de cette péninſule, ſont ſoumis aux ordres du commandant à Okotsk & aux déciſions des tribu-

naux de cette ville; ceux-ci ſont eux-mêmes ſubordonnés & rendent compte au gouverneur général réſidant à Irkoutsk. L'officier qui commande à Bolcheretsk, autrefois le chef-lieu du Kamtſchatka, n'eſt aujourd'hui qu'un ſimple ſergent; celui que j'y laiſſai s'appeloit *Raſtargouieff;* il fut nommé à cette place par M. Kaſloff.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

J'obſerverai que les commandans dans ces divers oſtrogs, même les officiers d'un grade inférieur envers leurs ſupérieurs, ne ſe doivent mutuellement aucun compte de leur adminiſtration; auſſi l'autorité de chacun ne s'étend-elle que ſur les habitans des lieux de ſa dépendance : c'eſt ce qui a porté ſans doute l'Impératrice à nommer un *capitan iſpravnick*, capitaine inſpecteur, chargé de parcourir chaque année tous les oſtrogs des Kamtſchadales, pour recevoir leurs plaintes, examiner leurs différends, les juger, faire punir ceux qui le méritent; en un mot, pour maintenir l'ordre & la paix parmi eux. Il entre encore dans ſes fonctions d'encourager le commerce,

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

la chaſſe & la pêche, de veiller au payement exact des tributs, aux approviſionnemens à faire par chaque particulier pour ſa nourriture & celle de ſa famille, aux réparations des ponts & des chemins, qui malheureuſement ſont auſſi peu nombreux que mal entretenus. Enfin, ce capitan iſpravnick doit s'attacher en tout à introduire parmi ces peuples les mœurs & les uſages des Ruſſes. Cette place importante fut confiée, en 1784, à M. le baron de Steinheil, qui établit ſa réſidence à Nijenei. Des affaires l'ayant appelé ailleurs, il fut remplacé, à mon arrivée au Kamtſchatka, par M. Schmaleff, qui faiſoit alors, en nous accompagnant, la viſite de ſon département.

Tribunaux.

L'adminiſtration n'eſt pas purement militaire; il y a quelques tribunaux établis pour inſtruire juridiquement les procès & autres affaires, & pour les juger; tels ſont ceux de Tiguil, Ingiga & Nijenei-Kamtſchatka: ces tribunaux reſſortiſſent à celui d'Okotsk, ainſi qu'en Ruſſie les juſ-

tices des villes du ſecond ordre relèvent de celles des capitales qui prononcent en dernier reſſort. Il y a en outre à Bolcheretsk une eſpèce de juridiction conſulaire ou tribunal vocal, appelé en Ruſſe *Slovesnoi-ſoud;* les juges ſont marchands, ils connoiſſent de toutes les conteſtations relatives au commerce, & leurs ſentences ſont confirmées ou caſſées par le tribunal où les affaires ſont portées par appel. Il ſuffit de dire qu'on y ſuit uniquement le code des loix Ruſſes; celles-ci ſont aſſez connues pour me diſpenſer d'entrer à leur égard dans de plus grands détails; je ne pourrois d'ailleurs que répéter ce qu'en ont rapporté divers hiſtoriens ou des obſervateurs beaucoup plus éclairés que moi.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

Je crois cependant devoir ajouter que les biens des Kamtſchadales retournent, à leur décès, ſans difficultés, à leurs plus proches héritiers ou à ceux à qui il leur plaît de les léguer; les volontés des teſtateurs ſont reſpectées & ſuivies à la lettre, comme elles pourroient l'être en Europe

Uſages pour les ſucceſſions.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

chez les peuples les plus ſcrupuleux en matière de ſucceſſions.

Note relative aux mariages.

Le divorce n'eſt ni uſité ni permis parmi les Kamtſchadales. Les Ruſſes paroiſſent rechercher volontiers leur alliance, quoiqu'elle ne leur procure aucun privilége particulier. On devine aiſément quel peut être leur motif; il rend ces mariages ſi fréquens, qu'il ne ſeroit pas impoſſible qu'avant la fin de la génération préſente, la race des naturels du pays ne fût entièrement détruite.

Punitions.

La peine de mort abolie dans tous les états de l'Impératrice, n'a de même jamais lieu au Kamtſchatka. Dans les premiers temps, des Ruſſes accuſés d'avoir vexé les Kamtſchadales, furent condamnés au knout; il y en eut auſſi parmi ces derniers, qui pour divers griefs ſubirent ce cruel ſupplice, mais aujourd'hui on n'y a plus recours; dès que ceux-ci font quelques fautes ou commettent quelques graves délits, on ſe contente de les battre. Ont-ils beaucoup gagné au change? la

manière actuelle de les punir étant plus ſimple & plus expéditive, eſt ſans doute employée plus volontiers, & doit être ſouvent abuſive.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

L'idiome Kamtſchadale ma paru dur, guttural & très-difficile à prononcer ; les mots en ſont entrecoupés & les ſons déſagréables. Il y a pour ainſi dire autant de dialectes & d'accens différens qu'il y a d'oſtrogs. Par exemple, on eſt tout étonné, en ſortant de Saint-Pierre & Saint-Paul, d'entendre à Paratounka un autre jargon ; il en eſt de même des villages les plus voiſins les uns des autres. Malgré ces variations dans l'idiome, j'ai cru devoir m'attacher à m'en procurer un vocabulaire que je placerai à la fin de mon Journal. J'y joindrai celui des langues Tchouktchis, Koriaques & Lamoutes ; j'y ai donné tous mes ſoins, & l'on m'a fourni des ſecours qui m'ont été très-utiles. Je terminerai l'article de mon ſéjour à Bolcheretsk par diverſes obſervations qui mettront à même de juger

Idiome.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

de l'impoſſibilité où je me ſuis trouvé pendant tout ce temps de reprendre ma route.

Note ſur le climat.

Vers la fin de novembre, le froid ſe fit ſentir tout-à-coup ſi vivement, qu'en très-peu de jours toutes les rivières furent priſes, même la Bolchaïa-reka, ce que la rapidité extrême de ſon courant rend très-rare. Dès le lendemain elle ſe débarraſſa des glaçons qui la couvroient; je n'en ai revus depuis s'arrêter devant Bolcheretsk qu'à la hauteur de la maiſon du commandant. Quoique priſe en pluſieurs endroits, cette rivière préſente encore à cette époque grand nombre de lacunes, où l'on voit que ſes eaux ont leur cours ordinaire.

On remarque ſur chaque rivage de la péninſule, une différence ſenſible dans l'atmoſphère. Tandis que la ſéchereſſe a régné à Saint-Pierre & Saint-Paul pendant toute la belle ſaiſon, on ſe plaignoit à Bolcheretsk de pluies fréquentes; cependant il m'a paru qu'en général on n'avoit pas trouvé l'automne très-pluvieux cette année.

année. Les pluies trop abondantes ſont nuiſibles en ce pays, en ce qu'elles cauſent des débordemens conſidérables & chaſſent le poiſſon; d'où il réſulte que la famine vient affliger les pauvres Kamtſchadales, comme il eſt arrivé l'année dernière dans tous les villages de la côte de l'oueſt de la preſqu'île. Ce funeſte fléau y régna ſi généralement, qu'il força les habitans d'abandonner leurs demeures, & de ſe tranſporter avec leurs familles ſur les bords de la Kamtſchatka, dans l'eſpoir d'y trouver plus de reſſources, le poiſſon étant plus commun dans cette rivière. M. Kaſloff s'étoit propoſé de reprendre ſa route par la côte occidentale, ayant déjà parcouru celle de l'eſt; mais la nouvelle de cette famine le détermina malgré lui à revenir ſur ſes pas, plutôt que de s'expoſer à être arrêté, & peut-être à périr à moitié chemin, par la difficulté de ſe procurer des chiens & des vivres ſur la côte de l'oueſt.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

Le vent a extrêmement varié pendant mon ſéjour à Bolcheretsk; il a été le plus

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

conſtamment oueſt, nord-oueſt & nord-eſt; quelquefois il a ſoufflé de la partie du ſud, mais rarement de l'eſt. Les vents de ſud & d'oueſt ont preſque toujours été accompagnés de neige; & il ne s'eſt guère paſſé de ſemaines, & cela juſqu'en janvier, ſans que nous n'ayons vu s'élever deux ou trois tempêtes violentes; elles nous venoient pour l'ordinaire du nord-oueſt: ces coups de vent ne duroient pas moins qu'un ou deux jours, & parfois ſept ou huit. Il eût été alors de la dernière imprudence de nous haſarder à ſortir; le ciel étoit couvert de toutes parts, & la neige ſoulevée par ces tourbillons, formoit en l'air un brouillard épais qui ne permettoit pas de voir à ſix pas. Malheur à tous voyageurs qui ſe trouvent en route par cet horrible temps! il faut forcément qu'ils s'arrêtent, ainſi que je l'ai dit, autrement ils riſqueroient de ſe perdre, ou de tomber dans quelques abîmes; car comment diſtinguer le chemin? comment le ſuivre quand on a à

lutter contre l'impétuoſité du vent, & qu'on peut à peine ſe dépêtrer des monceaux de neige qui tout-à-coup vous environnent? Si les hommes courent de ſi grands dangers, qu'on juge de ce que doivent ſouffrir les chiens. Rien de ſi commun encore, lorſqu'on eſt ſurpris par ces affreux ouragans, que de ſe ſéparer des traîneaux de ſa ſuite, & de ſe trouver à deux verſtes ou plus les uns des autres, faiſant route oppoſée *(t)*.

1787, *Janvier.* A Bolcheretsk.

La fréquence de ces tempêtes, les accidens effrayans qui peuvent en être la ſuite, nous firent ſentir la néceſſité de différer notre départ. M. Kaſloff avoit autant de deſir de ſe rendre à ſa réſidence, que j'avois d'impatience de continuer mon voyage pour remplir ma miſſion avec la promptitude qui m'étoit recommandée; mais tous les avis que nous prîmes condamnèrent notre empreſſe-

Cauſes qui ont néceſſité la longueur de notre ſéjour à Bolcheretsk.

(t) Ces ouragans règnent ſur-tout pendant les mois de novembre, décembre & janvier.

1787, *Janvier.* A Bolcheretsk.

ment, & l'on me prouva qu'il y auroit eu à moi de la témérité de partir, étant chargé de dépêches auſſi importantes que celles qui m'étoient confiées. Cette réflexion me fit céder aux inſtances & aux conſeils de M. Kaſloff & des autres officiers de ſa ſuite : ce commandant prévint mes vœux en me donnant un certificat ſigné de lui, qui juſtifioit la longueur de mon ſéjour à Bolcheretsk, par le détail des cauſes qui l'ont néceſſitée *(u)*. Ces coups de vent ayant enfin ceſſé vers le 15 de janvier, nous nous empreſsâmes de pourvoir aux derniers préparatifs de notre départ, qui fut fixé au 27 de ce mois.

Préparatifs pour notre départ fixé au 27 Janvier.

Nous nous approviſionnâmes le mieux que nous pûmes d'eau-de-vie, de bœuf, de farine de ſeigle & de gruau. On fit une grande quantité de pains, dont une partie fut gardée pour les premiers jours

(u) On trouvera ce certificat à la fin de cet ouvrage.

de notre route, & l'autre fut coupée en très-petits morceaux qu'on fit ſécher au four comme le biſcuit; du reſte de la farine on remplit des ſacs mis en réſerve pour les cas de néceſſité.

1787, *Janvier.* A Bolcheretsk.

M. Kaſloff avoit ordonné qu'on raſſemblât le plus grand nombre de chiens qu'il ſeroit poſſible; auſſitôt il nous en vint par troupeaux de tous les oſtrogs voiſins: on nous fournit pareillement des proviſions en abondance; le ſeul embarras fut de les emporter. A l'inſtant de charger nos traîneaux, notre bagage ſe trouva ſi conſidérable, que, malgré la multitude de bras qui y furent employés, ce chargement ne put être achevé que le 27 au ſoir; nous avions réſolu de partir ce jour-là dès le matin, & il étoit nuit lorſqu'on vint nous annoncer que tout étoit prêt: nous avions eu le temps de nous impatienter; pour moi, j'avoue que jamais journée ne m'a paru auſſi longue. Ce retard nous avoit tellement contrariés, que nous ne voulûmes pas attendre au

1787, *Janvier.*

lendemain ; à peine avertis, nous courûmes à nos traîneaux, & dans la même minute, nous fûmes hors de Bolcheretsk.

Le 27. Départ de Bolcheretsk.

Il étoit sept heures du soir lorsque nous en sortîmes à la faveur de la lune dont la clarté devenoit encore plus vive par la blancheur éblouissante de la neige. Ce départ fut réellement une chose à peindre ; qu'on se représente en effet notre nombreuse caravane partagée en trente-cinq traîneaux *(x)*, y compris ceux qui portoient nos équipages. Sur le premier étoit un sergent nommé *Kabechoff*, chargé de commander & de guider notre marche ; il donne le signal, & soudain tous ces traîneaux partent à la file ; ils sont emportés par environ trois cents

(x) C'étoient pour la plupart des traîneaux ordinaires, tels qu'on les a vus décrits page 116 ; quelques-uns étoient fermés & avoient la forme des *vezocks* ou *kibicks ;* le mien étoit de ce nombre, ainsi que je l'ai annoncé page 124. Dans ces trente-cinq traîneaux, je ne compte pas ceux des habitans de Bolcheretsk, qui nous conduisirent jusqu'à Apatchin.

chiens *(y)* dont l'ardeur égale la vîteſſe : mais bientôt l'ordre eſt rompu, les lignes ſe croiſent, ſe confondent ; une noble émulation anime les conducteurs, & le voyage devient une courſe de chars ; c'eſt à qui pouſſera ſes courſiers ; perſonne ne veut être dépaſſé, les chiens même ne peuvent endurer cet affront ; ils ſe preſſent à l'envi, s'attaquent tour-à-tour pour obtenir l'honneur du pas ; le combat s'engage, & les traîneaux ſont renverſés, au riſque ſouvent d'être mis en pièces. Les clameurs des culbutés, les cris des chiens qui ſont aux priſes, les aboiemens confus de ceux qui courent, enfin, la *loquèle* bruyante & continue des guides ajoutent encore au déſordre où l'on ne peut ni ſe reconnoître ni s'entendre.

1787. *Janvier.* Le 27.

Pour jouir plus à mon aiſe de ce tumulte, je quittai mon traîneau dans lequel je me trouvois empriſonné ; je

(y) Il y en avoit quarante-cinq attelés au traîneau de M. Kaſloff, & trente-ſept au mien.

1787, *Janvier.* Le 27.

demandai à me mettre ſur un plus petit, qui outre le plaiſir de me conduire moi-même, me procuroit encore celui de voir ce qui ſe paſſoit autour de moi : il n'arriva heureuſement aucun accident, & je n'eus pas lieu de me reprocher ma curioſité. Cet embarras provenoit principalement du concours des habitans de Bolcheretsk, qui par attachement autant que par honneur pour M. le commandant, voulurent nous accompagner juſqu'à Apatchin *(z)* où nous arrivâmes vers minuit : de Bolcheretsk juſqu'à cet oſtrog, on compte quarante-quatre verſtes.

Arrivée à Apatchin.

Peu d'inſtans après notre arrivée, il s'éleva un vent impétueux qui nous eût fort incommodés, s'il nous eût ſurpris en route. Cette tempête dura le reſte de la nuit, & pendant toute la journée du 28, de ſorte que nous fûmes obligés de la paſſer à Apatchin.

(z) Le 18 octobre 1786. Avant d'arriver à Bolcheretsk, j'avois déjà paſſé par ce village dont j'ai fait la deſcription, page 63.

1787, *Janvier.* Le 28. Adieu des habitans de Bolcheretsk.

Nous y reçûmes les derniers adieux des habitans de Bolcheretsk qui nous avoient ſuivis; leurs regrets de voir partir M. Kaſloff, les témoignages de reconnoiſſance & de vénération qu'ils lui donnèrent, me touchèrent ſingulièrement: je fus ſur-tout étonné de l'intérêt qu'ils parurent prendre à moi, & au ſuccès de mon voyage; chacun d'eux me l'exprima à ſa manière. Je fus d'autant plus ſenſible à l'affection qu'ils me montrèrent en ce moment, que pendant mon ſéjour à Bolcheretsk, j'avois eu occaſion de m'apercevoir que le nom François n'étoit pas en grand honneur parmi ces peuples; ils avoient même la plus mauvaiſe opinion de nous, au point qu'ils eurent d'abord peine à croire ce qu'on leur rapporta de la politeſſe & de la cordialité avec leſquelles toutes les perſonnes de notre expédition avoient traité les habitans de Saint-Pierre & Saint-Paul. Cependant, à meſure qu'ils entendirent leurs compatriotes ſe louer de nos procédés à leur

1787, *Janvier.* Le 28. A Apatchin.

égard, leur prévention devint moins forte; j'en profitai pour travailler à la détruire, & par mes discours & par ma conduite avec eux: je n'ose me flatter d'avoir réussi; mais il m'a semblé qu'à la fin leur façon de penser étoit totalement changée en notre faveur.

Cause de la mauvaise opinion que les habitans du Kamtschatka avoient des François.

L'idée désavantageuse qu'ils avoient du caractère & du génie de notre nation, prenoit sa source dans la réputation de perfidie & de cruauté que nous avoit donnée dans cette partie de la presqu'île, il y a quelques années, le fameux Beniovski; cet Esclavon s'y étoit dit François, & s'y étoit comporté en véritable Vandale.

Détails historiques sur Beniovski.

Son histoire est connue : on sait que lors des troubles de 1769, il servoit en Pologne sous les drapeaux de la Confédération; son intrépidité le fit choisir pour commander un ramas d'étrangers ou plutôt de brigands comme lui, que les confédérés soudoyoient à regret: à leur tête, il parcouroit le pays, massacrant

tout ce qui ſe rencontroit ſur ſon paſſage; il harceloit ſans ceſſe les Ruſſes qui ne le redoutoient pas moins que les Polonois. Ils ſentirent bientôt la néceſſité de ſe délivrer d'un ennemi auſſi dangereux; ils parvinrent à le prendre, & l'on conçoit qu'il ne dut pas en être bien traité. Relégué en Sibérie, & de-là au Kamtſchatka, il y porta ſon génie ardent & vindicatif. Sorti du milieu des neiges ſous leſquelles les Ruſſes le croyoient enſeveli, il paroît tout-à-coup à Bolcheretsk, ſuivi d'une troupe d'exilés auxquels il a ſu inſpirer ſon audace; il ſurprend la garniſon & ſe ſaiſit des armes; le commandant lui-même, M. Nilloff, eſt tué de ſa main. Un bâtiment étoit dans le port; Beniovski s'en empare, tout tremble à ſon aſpect, tout eſt forcé de lui obéir. Il contraint les pauvres Kamtſchadales à lui fournir les proviſions qu'il demande; & non content des ſacrifices qu'il obtient, il livre leurs habitations à la licence effrénée des bandits de ſa ſuite, à qui

1787, *Janvier.* Le 28. A Apatchin.

1787. *Janvier.* Le 28. A Apatchin.

il donne l'exemple du crime & de la férocité. Il s'embarqua à la fin avec ſes compagnons ; il fit voile, dit-on, vers la Chine, emportant l'exécration des peuples du Kamtſchatka *(a)*. C'étoit le ſeul ſoi-diſant François qu'ils euſſent encore vu dans leur péninſule ; & ne pouvant juger de notre nation que d'après lui, il leur étoit ſans doute bien permis de ne pas nous aimer, & même de nous craindre.

Le 29. M. Schmaleff nous quitte pour faire la viſite du reſte de ſon département.

M. Schmaleff nous quitta à la pointe du jour, & partit le premier pour parcourir la côte de Tiguil ou de l'oueſt, & faire la viſite du reſte de ſon département *(b)*.

Départ d'Apatchin.

Nous ſortîmes d'Apatchin preſqu'en même temps ; notre cortège n'étant plus

(a) On a eu, il n'y a pas très-long-temps, les détails de la fin de ce fameux aventurier.

(b) Son voyage avoit auſſi pour objet de ſe procurer des vivres qu'il nous envoya ; il nous rejoignit quelque temps après, ainſi qu'on le verra dans la ſuite de ce Journal.

auſſi nombreux, nous en fîmes plus de diligence. Après avoir paſſé la plaine où ce village eſt ſitué, nous rencontrâmes la Bolchaïa-reka ſur laquelle nous voyageâmes pendant quelques heures; nous la ſuivîmes dans les ſinuoſités qu'elle décrit, tantôt au milieu d'une forêt, & tantôt au pied des hautes & arides montagnes dont ſes bords ſont hériſſés. A quinze verſtes de Malkin, nous quittâmes cette rivière dont le courant commençoit à ſoulever les glaces rompues en pluſieurs endroits, & à peu de diſtance de cet oſtrog, nous traversâmes la Biſtraïa pour nous y rendre; il étoit près de deux heures après midi lorſque nous y arrivâmes. Nous avions déjà fait ſoixante-quatre verſtes depuis Apatchin; mais n'ayant point de relais, nous fûmes obligés de nous arrêter, afin de donner à nos chiens le temps de ſe repoſer.

1787, *Janvier.* Le 29.

Arrivée à Malkin.

Le toyon de Malkin vint auſſitôt au devant de M. le commandant lui offrir ſon iſba; il y avoit fait d'aſſez grands

1787, *Janvier.* Le 29.

préparatifs pour nous recevoir, ce qui nous détermina à y paſſer la nuit : il nous rendit tous les honneurs poſſibles & nous traita de ſon mieux; mais plus nous eûmes à nous louer de ſes ſoins & de ſa bonne volonté, plus je regrettai qu'il ne ſe fût pas autant occupé de notre repos, en veillant à ce que rien ne pût l'interrompre. Le mien fut cruellement troublé par le voiſinage de nos courſiers, auquel je n'étois pas encore fait; les hurlemens aigus & continuels de ces maudits animaux ſembloient être à mon oreille, & ne me permirent pas de fermer l'œil de toute la nuit. Il faut avoir entendu cette muſique nocturne, la plus déſagréable que je connoiſſe, pour ſe figurer tout ce que j'ai eu à ſouffrir pour m'y accoutumer, car dans le cours de mon voyage je fus bien forcé d'apprendre à dormir à ce bruit; heureuſement le corps ſe fait à tout. Après quelques mauvaiſes nuits, accablé par le ſommeil, je finis par ne plus rien entendre, & peu-à-peu je m'aguerris

tellement contre les cris de ces animaux, que même au milieu d'eux je dormois avec la plus parfaite tranquillité. J'obſerverai ici, qu'on ne donne à manger à ces chiens qu'à la fin de la courſe ou de la journée; cet unique repas conſiſte ordinairement en un ſaumon ſéché, qu'on diſtribue à chacun d'eux. 1787, *Janvier.* Le 29.

L'oſtrog de Malkin reſſemble à tous ceux que j'ai vus & que j'ai déjà décrits: il contient cinq à ſix iſbas & une quinzaine de balagans; il eſt ſitué ſur le bord de la Biſtraïa, & environné de hautes montagnes. Je n'eus pas le temps d'aller reconnoître des ſources chaudes qu'on me dit être dans le voiſinage; on m'ajouta qu'elles avoient une forte odeur de ſoufre, & qu'une, entr'autres, ſe trouvoit ſur le penchant d'une colline, au pied de laquelle elle formoit une mare d'eau aſſez limpide. Oſtrog de Malkin.

De Malkin, nous allâmes à Ganal qui en eſt éloigné de quarante-cinq verſtes, mais nous ne pûmes faire ce chemin auſſi Le 30. Détour forcé.

1787, *Janvier.* Le 30.

vîte que nous l'avions eſpéré. La Biſtraïa n'étoit pas entièrement priſe; il nous fallut faire un détour & prendre à travers les bois, où la neige ayant beaucoup d'épaiſſeur & peu de ſolidité, nos chiens enfonçoient juſqu'au ventre & ſe fatiguoient exceſſivement; cela nous contraignit d'abandonner cette route & de diriger notre marche vers la Biſtraïa. Nous la retrouvâmes à dix verſtes de Ganal, telle que nous pouvions la deſirer pour notre sûreté; la denſité de la glace nous promettoit un paſſage facile & nous nous empreſsâmes d'en profiter; nous ſuivîmes cette rivière juſqu'à ce village qui tient à ſa rive. Quatre iſbas & onze balagans compoſent cet oſtrog où je ne vis rien de remarquable.

A Ganal. Nous y apprîmes ſeulement que les ouragans avoient été des plus terribles & qu'ils s'y faiſoient encore ſentir, à la vérité avec moins de force. Il n'eſt pas difficile de donner la raiſon de la violence de ces tempêtes; les hautes montagnes des

des environs forment autant de gorges où le vent s'engouffre; moins il trouve d'iſſues, plus il acquiert d'impétuoſité: il cherche à s'ouvrir un paſſage, il ſaiſit le premier qui ſe préſente, s'échappe en tourbillons, rejette la neige dans les chemins, & les rend le plus ſouvent impraticables.

1788, *Janvier.* Le 30.

Après avoir paſſé une aſſez mauvaiſe nuit dans la maiſon du toyon de Ganal, nous en partîmes avant le jour pour nous rendre à Pouſchiné. La diſtance entre ces deux oſtrogs eſt de quatre-vingt-dix verſtes, & cependant nous fîmes ce trajet en quatorze heures: mais la dernière moitié du chemin fut très-pénible; la voie n'étant pas frayée, nos traîneaux enfonçoient à deux & trois pieds dans la neige; & les cahots étoient ſi fréquens, que je me trouvai heureux de m'en tirer, & de n'avoir verſé qu'une fois. A juger de la direction de la neige par la quantité qui couvroit une partie des arbres, il nous parut qu'elle étoit

Le 31. Journée très-pénible.

1788, *Janvier.* Le 31.

tombée par des vents de nord & avec une abondance extraordinaire, ce qui nous fut confirmé par les gens du pays. Nous voyageâmes conſtamment dans une forêt de bouleaux, & pendant quelque temps nous perdîmes de vue la chaîne des montagnes que nous avions cotoyées la veille; mais en approchant davantage de Pouſchiné, je ne tardai pas à la revoir.

A Pouſchiné.

La Kamtſchatka paſſe au pied de cet oſtrog, plus étendu que celui de Ganal. La ſeule choſe que j'aie obſervé ici, c'eſt que les iſbas y ſont ſans cheminée; ils n'ont, comme les balagans, qu'une étroite ouverture pratiquée dans le comble; c'eſt l'unique iſſue qu'on laiſſe à la fumée, encore la ferme-t-on promptement par le moyen d'une trappe, afin de concentrer la chaleur. Lorſqu'on chauffe ces appartemens, il n'eſt guère poſſible d'y reſter; il faut en ſortir ou s'y coucher par terre, ſi l'on ne veut pas riſquer d'être étouffé ou au moins aveuglé par la fumée : elle ne prend pas toujours directement le chemin

Iſbas ſans cheminée.

du toit; à meſure qu'elle s'élève, elle ſe répand dans la chambre en nuage épais & noirâtre; & comme il eſt rare qu'on lui donne le temps de ſe diſſiper tout-à-fait, l'intérieur de ces iſbas eſt pour l'ordinaire tapiſſé d'un enduit de ſuie qui ſe fait ſentir dès l'entrée, & dont l'aſpect eſt vraiment repouſſant.

1788, *Janvier.* Le 31.

Mais il inſpire encore moins de dégoût que l'odeur infecte qu'exhale une lampe lugubre qui éclaire toute la maiſon; la forme en eſt des plus groſſières, c'eſt tout bonnement un caillou concave ou une pierre creuſée, d'où ſort un chiffon de toile roulé en guiſe de mèche, autour de laquelle on met force graiſſe de loup marin ou d'autres animaux. Dès que cette mèche eſt allumée, vous vous voyez tout d'un coup environné d'une ſombre vapeur, qui ne contribue pas moins que la fumée à tout noircir; elle vous prend au nez & à la gorge, & va juſqu'au cœur. Ce n'eſt pas la ſeule mauvaiſe odeur qu'on reſpire dans ces habitations, il en eſt une autre

Lampe Kamtſchadale.

1788, *Janvier.* Le 31.

bien plus fétide, ſelon moi, car je n'ai pu m'y faire; ce ſont les exhalaiſons nauſéabondes que répand le poiſſon ſéché ou pourri, ſoit lorſqu'on le prépare ou qu'on le ſert, ſoit même après qu'on l'a mangé: les reſtes ſont deſtinés aux chiens; mais avant qu'ils les obtiennent, tous les coins de l'appartement en ont été balayés.

Saleté des individus qu'on trouve dans ces iſles.

Au ſurplus, le ſpectacle que vous offrent les individus dans l'intérieur de ces maiſons, eſt bien tout auſſi dégoûtant. Ici, c'eſt un grouppe de femmes luiſantes de graiſſe & vautrées par terre ſur un tas de haillons: celles-ci donnent à teter à leurs enfans à demi-nus & barbouillés de la tête aux pieds; celles-là dévorent avec eux quelques morceaux de poiſſon tout cru & le plus ſouvent pourri; plus loin, vous en voyez d'autres, dans un négligé qui n'eſt pas moins ſale, couchées ſur des peaux d'ours, babillant entr'elles ou toutes à la fois, & travaillant à divers ouvrages de ménage en attendant leurs époux.

Heureuſement les maiſons des toyons

étoient auſſi bien nettoyées qu'elles pouvoient l'être, pour recevoir M. Kaſloff, qui eut toujours l'attention de m'y faire loger avec lui.

1788, *Janvier.* Le 31.

Nous couchâmes chez celui de Pouſchiné, & nous partîmes le lendemain de très-bonne heure; nous ne pûmes faire dans cette journée que trente-quatre verſtes. Il ſembloit que plus nous avancions & plus les chemins ſe trouvoient obſtrués par les neiges. Mes deux conducteurs étoient ſans ceſſe occupés à tenir mon traîneau en équilibre pour l'empêcher de verſer ou de ſortir de la voie; il leur falloit faire en outre des efforts de poitrine extraordinaires pour encourager les chiens, qui ſouvent s'arrêtoient malgré les coups qu'on leur diſtribuoit avec autant d'adreſſe que de profuſion. Ces pauvres animaux, dont la vigueur eſt inconcevable, avoient toutes les peines du monde à ſe dépêtrer de cette neige qui les recouvroit à meſure qu'ils s'en dégageoient; il falloit l'aplanir

Février. Le 1.er Chemins remplis de neiges; exercice fatigant de mes conducteurs.

1788, *Février.* Le 1.er

pour les aider à s'en tirer, c'étoit encore là un des ſoins de mes guides; pour ſe ſoutenir ſur la neige, ils avoient chacun une raquette à un pied, & gliſſoient ainſi en poſant l'autre par momens ſur le patin du traîneau. Je doute qu'il y ait un exercice plus fatigant, & qui demande plus de force & d'habitude.

L'oſtrog de Charom, où nous eûmes le bonheur de nous rendre, eſt ſitué ſur la Kamtſchatka; il ne me fournit aucune obſervation. Nous y paſsâmes la nuit, & avant le jour nous en étions dehors.

Le 2. A Vercknei-Kamtſchatka, ou Kamtſchatka ſupérieur.

En ſept heures nous atteignîmes Vercknei-Kamtſchatka, qui eſt à trente-cinq verſtes de Charom. Vercknei eſt très-conſidérable en comparaiſon des autres villages que j'ai déjà vus; je comptai dans celui-ci plus de cent maiſons : ſa poſition eſt commode & le ſite m'en parut aſſez varié. Voiſin de la rivière *(c)*, cet oſtrog

(c) La Kamtſchatka, qui dans cet endroit n'étoit pas encore priſe.

a de plus l'avantage d'avoir à ſa proximité des bois & des champs, dont le ſol eſt très-bon, & que ſes habitans commencent à mettre à profit. L'égliſe eſt en bois; ſa conſtruction n'eſt point déſagréable : il ſeroit à deſirer ſeulement que le dedans répondît au dehors. Quant aux habitations, elles ne diffèrent en rien de celles des autres villages. Pour la première fois je vis ici des eſpèces de bâtimens de la hauteur à peu-près des balagans, & qui ne ſervent qu'à faire ſécher le poiſſon. Un ſergent commande à Vercknei; il demeure dans une maiſon appartenante à lac ouronne.

1788, *Février.* Le 2.

Ce village eſt auſſi le lieu de la réſidence du malheureux Ivaſchkin, dont j'ai raconté l'hiſtoire à mon départ de Saint-Pierre & Saint-Paul *(d)*; il étoit de notre caravane, & ne nous quitta que pour nous devancer à Vercknei, où ſon premier ſoin en arrivant, fut de faire

Préſent que nous fait Ivaſchkin.

(d) Voyez la page 20.

1788, *Février.* Le 2.

tuer un de ſes bœufs qu'il nous pria d'accepter pour notre route, comme une marque de ſa reconnoiſſance. Ce procédé juſtifia l'intérêt que m'avoit déjà inſpiré cet infortuné gentilhomme, dont le ſeul aſpect m'a fait plus d'une fois gémir ſur ſon ſort; je ne concevrois pas comment il a pu s'y accoutumer, s'il n'avoit pas eu le ſentiment de ſon innocence, qui ſeul a pu lui donner cette force d'eſprit. A notre arrivée à Vercknei, nous allâmes le voir chez lui: il y étoit à boire gaîment avec quelques-uns de ſes voiſins; ſa joie étoit franche, & n'annonçoit nullement un homme ſenſible à ſes malheurs paſſés, ni ennuyé de ſon état préſent.

Zaimka ou hameau habité par des laboureurs.

Nous ne reſtâmes que peu de temps à Vercknei; nous nous remîmes en route après dîner pour aller à quinze verſtes plus loin coucher à Milkovaïa-Derevna, ou autrement au village de Milkoff. Chemin faiſant, nous trouvâmes d'abord un champ aſſez ſpacieux entouré de paliſſades, & plus loin un *zaimka*, c'eſt-à-

1788, *Février.* Le 2.

dire, un hameau habité par des laboureurs; ce ſont des Coſaques ou ſoldats Ruſſes deſtinés à la culture des terres qu'ils font valoir pour le compte du gouvernement. Ils ont quatre-vingts chevaux appartenant à la couronne, & qui ſervent tant au labourage qu'au haras établi en ce lieu pour la propagation de ces animaux ſi utiles & ſi rares dans la preſqu'île. A environ cinq cents pas de ce hameau, dont le nom eſt Tſchigatchi, on découvre ſur un bras de la Kamtſchatka, un moulin à eau conſtruit en bois, mais peu conſidérable. On ne pouvoit alors en tirer aucun ſecours; la crue d'eau avoit été ſi forte qu'elle avoit franchi l'écluſe, & s'étoit répandue dans une partie de la plaine où elle s'étoit glacée. Le terrain me parut en cet endroit d'une très-bonne qualité, & les environs fort agréables. Je queſtionnai quelques-uns de ces Coſaques ſur les productions de leur canton, où il me ſembloit que toutes ſortes de blés devoient réuſſir à mer-

1788, *Février.* Le 2.

veille ; ils me répondirent qu'en effet la récolte dernière & la nature du grain avoient passé leurs espérances, & que celui-ci ne le cédoit en rien au plus beau de Russie : deux pouds de grain en avoient produit dix.

Habitans de Milkoff.

Arrivé à Milkoff, je fus étonné de ne voir ni Kamtschadales, ni Cosaques ; mais une peuplade intéressante de paysans, dont les traits & l'abord indiquent qu'il n'y a point eu parmi eux mélange de races. Cette peuplade fut choisie en 1743, moitié en Russie & moitié en Sibérie, parmi les habitans primitifs, c'est-à-dire, parmi les cultivateurs ; en l'envoyant dans cette péninsule, l'administration eut pour but le défrichement des terres & des essais en agriculture, dans l'espérance que l'exemple & les succès de cette colonie de laboureurs, pourroient instruire les naturels du pays, & les déterminer à se livrer davantage à cette noble & essentielle occupation. Malheureusement leur insouciance extrême, que

j'ai déjà fait connoître, a mal répondu aux vues ſages du gouvernement; ils ſont encore loin non-ſeulement de ſe piquer d'émulation, mais même de ſonger à profiter des leçons qu'ils ont ſous les yeux. Cette funeſte apathie des indigènes fait d'autant plus de peine à voir, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer ces actifs émigrans dont les travaux ont eu des réſultats ſi avantageux. Placées auprès de la Kamtſchatka, leurs habitations annoncent une ſorte d'aiſance; ils ont des beſtiaux qui m'ont paru en bon état : le ſoin qu'ils en prennent ne contribue pas peu à les faire proſpérer. J'ai obſervé auſſi qu'en général ces payſans avoient l'air fort contens de leur ſort; ils ont, il eſt vrai, les jouiſſances de la propriété : tout eſt profit pour eux & rien n'eſt peine; chacun laboure, enſemence ſon champ; & tenu ſeulement à payer ſa capitation, chacun recueille librement le fruit de ſes ſueurs, dont un ſol fertile le récompenſe avec uſure. Je ſuis perſuadé qu'on en tireroit

1788, *Février.* Le 2.

1788, *Février.* Le 2. encore un meilleur parti, ſi les cultivateurs y étoient en plus grand nombre. La récolte conſiſte principalement en ſeigle, & en orge en moindre quantité. Cette peuplade eſt de plus exempte de chaſſe; le gouvernement a porté l'attention juſqu'à la défendre, pour que ces colons fuſſent tout entiers à leurs travaux, & que rien ne pût les en diſtraire: j'ai ſu cependant qu'ils ne reſpectent pas trop cette défenſe. Leur chef eſt un *ſtaroſte* nommé par l'adminiſtration, qui le choiſit parmi les vieillards du village, comme l'indique ſon nom: il eſt chargé de veiller aux progrès de l'agriculture; il préſide aux ſemailles, aux moiſſons, en fixe les époques préciſes; enfin il doit ſtimuler la négligence ou encourager le zèle des travailleurs, & ſurtout maintenir entr'eux l'eſprit de l'établiſſement & la bonne intelligence.

Le 3. Voulant aller à Machoure, paſſer un jour avec M. le baron de Steinheil, je quittai M. le commandant à Milkoff, & j'en partis environ vingt-quatre heures

avant lui, afin de ne point l'arrêter dans ſa marche. Pour aller plus vîte, j'avois pris un petit traîneau : mais de ce côté les chemins n'étoient pas moins remplis de neige ni moins difficiles ; de ſorte que malgré ma précaution, il me fut impoſſible de faire la diligence que j'avois projetée. Le premier oſtrog que je trouvai ſur ma route, eſt Kirgann. Avant d'y arriver, je paſſai devant un certain nombre de balagans & de maiſons qui me parurent abandonnées, mais on me dit que l'été y rappeloit chaque année les propriétaires. Le peu d'habitations qui compoſent le village de Kirgann, ſont bâties ſur le bord d'une rivière appelée Kirganik ; celle-ci eſt formée par pluſieurs ſources qui ſortent des montagnes voiſines, & dont les différens rameaux ſe rejoignent au-deſſus de cet oſtrog, éloigné de Milkoff de quinze verſtes.

1788. *Février.* Le 3.

Oſtrog de Kirgann.

Le froid étoit ſi rigoureux, que malgré la précaution que j'avois priſe de me couvrir le viſage d'un mouchoir, j'eus en

1788. *Février.* Le 3.

moins d'une demi-heure les joues gelées; mais j'eus recours au remède ordinaire; je me frottai le visage avec de la neige, & j'en fus quitte pour une douleur cuisante pendant quelques jours. A l'instant où ma figure se geloit ainsi, mon corps éprouvoit l'effet contraire. Je conduisois moi-même mon traîneau; le mouvement continuel qu'exige cet exercice, joint à la pesanteur de mes vêtemens Kamtschadales *(e)*, me

(e) Mon ajustement mérite une description particulière: on jugera qu'il ne me donnoit pas l'air fort ingambe. Habituellement je ne portois qu'une simple parque de renne & un bonnet fourré qui me cachoit, au besoin, & les oreilles & une partie des joues. Le froid devenoit-il plus vif, j'ajoutois à ce vêtement deux *kouklanki*, espèce de parques plus larges & d'une peau plus épaisse; l'une avoit le poil en dedans, & l'autre en dehors. Dans les froids excessifs, je passois par dessus tout cela une troisième kouklanki plus grossière, de peau de chien ou d'argali; le côté du poil est toujours dessous, & le cuir ou la superficie extérieure de la peau est teint en rouge. A ces kouklankis on adapte par devant une petite bavette, qui se relève pour défendre la figure contre le vent: en outre, elles ont chacune par derrière un capuchon fourré qui

procura une tranſpiration des plus abondantes, & qui me fatigua extrêmement. Néanmoins je ne m'arrêtai point à Kir-

1788. *Février.* Le 3.

tombe ſur les épaules; parfois ces trois capuchons les uns ſur les autres, faiſoient ma coiffure, je les mettois même par deſſus mon bonnet ordinaire. Mon cou étoit garanti par une cravate de martre, ou de queues de renard, appelée *ocheinik*, & mon menton par une mentonnière de martre pareillement, qui s'attachoit ſur ma tête. Le front étant une partie très-ſenſible au froid, on le couvre d'une bande de loutre ou de zibeline, recouverte enſuite par le bonnet. Mes culottes fourrées me donnoient beaucoup plus de chaleur que le reſte de ma chauſſure, toute compliquée qu'elle étoit. J'avois doubles chauſſures de peau de renne, poil en dedans & en dehors; leur nom au Kamtſchatka eſt *tchigi*. Je paſſois enſuite mes jambes dans des *torbaſſi* ou bottes de pied de renne, garnies en dedans d'une ſemelle de *tonnchitcha*, herbe très-molle, qui a la propriété d'entretenir la chaleur. Malgré ces précautions, au bout de deux ou trois heures de marche, j'avois les pieds fort humides, ſoit par la tranſpiration, ſoit par l'introduction inſenſible de la neige; & pour peu que je reſtaſſe immobile ſur mon traîneau, je les ſentois auſſitôt glacés. Le ſoir je quittois cette chauſſure, & mettois pour la nuit une large paire de bas fourrés de peau de renne ou d'argali, appelés *ounti*.

1788, *Février.* Le 3.

gann. A quelques verſtes plus loin je découvris dans le nord-eſt un volcan qui ne jetoit point de flammes ; mais il s'en élevoit une colonne de fumée très-épaiſſe. J'aurai occaſion d'y revenir bientôt, & d'en parler plus au long. Je remarquai auprès de Machoure, un bois de ſapin aſſez touffu, & le premier que j'euſſe encore trouvé au Kamtſchatka ; les arbres en ſont droits, mais très-minces. A deux heures après midi, j'entrai dans l'oſtrog de Machoure, ſitué ſur la Kamtſchatka, à trente-ſept verſtes de Kirgann.

Séjour à Machoure chez M. le baron de Steinheil.

Je deſcendis chez M. le baron de Steinheil, ancien capitaine iſpravnick, ou inſpecteur du Kamtſchatka, place donnée depuis à M. Schmaleff. J'avois fait connoiſſance avec lui auprès de Bolcheretsk, & j'avois été charmé de parler avec lui pluſieurs langues, particulièrement celle de ma patrie, quoiqu'elle ne lui fût pas très-familière ; mais c'étoit du françois, & je croyois voir en lui un compatriote. Quiconque a quitté l'Europe pour

pour voyager dans des contrées aussi éloignées, a dû le sentir comme moi; on se croit concitoyen de celui qui a pour patrie le même continent ou qui parle la même langue. La moindre chose qui nous rappelle notre pays, nous cause le plaisir le plus vif; notre cœur s'élance vers l'ami, vers le frère qu'il nous semble retrouver; dans l'instant nous sommes portés à la confiance. J'éprouvai cette délicieuse sensation à la vue de M. Steinheil; sa conversation eut pour moi dès le premier moment, un attrait irrésistible. J'eus le besoin de le voir, de causer avec lui; j'y trouvois un charme inexprimable, bien que son françois, comme je l'ai dit, fût des plus irréguliers, & qu'il le prononçât avec l'accent germanique. Je passai avec M. Steinheil la journée du 4, & le soir je vis arriver M. Kasloff, ainsi qu'il m'en avoit prévenu.

1788, *Février.* Le 3. A Machoure.

L'ostrog de Machoure, avant l'introduction de la petite vérole, étoit un des plus considérables de la presqu'île; mais

Le 4. Ostrog de Machoure.

1788, *Février.* Le 4. A Machoure.

les ravages qu'y a faits cette cruelle épidémie, ont réduit le nombre des habitans à vingt familles.

Nouveaux détails sur les chamans.

Tous les Kamtſchadales de ce village, tant hommes que femmes, ſont tous des chamans ou croyent aux ſortiléges de ces prétendus magiciens. Les uns & les autres redoutent à l'excès les popes ou prêtres Ruſſes, pour leſquels ils ont une haine parfaite; auſſi cherchent-ils toujours à eſquiver leur rencontre: quelquefois cela leur eſt impoſſible; alors ils ont ſoin de ſe maſquer lorſqu'ils les voyent à leur portée, & ils ſe ſauvent le plus vîte qu'ils peuvent. J'attribue cette crainte que leur inſpire la vue des prêtres, au zèle ardent que ceux-ci ont montré, ſans doute, pour l'extinction de l'idolatrie, & que ces Kamtſchadales traitent de perſécution; ils regardent en conſéquence ces miniſtres de la religion comme leurs plus grands ennemis: peut-être ſont-ils fondés à croire qu'en voulant les convertir, ces miſſionnaires n'ont pas eu ſeulement pour but de renverſer leurs

idoles. Ces popes ne leur donnèrent pas vraiſemblablement l'exemple des vertus qu'ils leur prêchoient ſans les connoître. En effet, on prétend qu'ils ſongèrent moins à faire des néophytes qu'à acquérir des biens, & ſur-tout qu'à ſatisfaire le penchant qui les porte à s'enivrer le plus ſouvent poſſible. Il ne faut donc pas s'étonner ſi ces habitans tiennent encore à leurs anciennes erreurs. Ils rendent toujours un culte ſecret à leur dieu Koutka *(f)*; ils ont une telle confiance en lui, qu'ils lui adreſſent excluſivement leurs prières lorſqu'ils entreprennent quelque choſe ou qu'ils deſirent obtenir quelque bien. Vont-ils à la chaſſe, ils s'abſtiennent de ſe laver & ſe gardent bien de faire aucun ſigne de croix; ils invoquent leur Koutka, puis la première martre ou le premier animal qu'ils peuvent prendre, ils l'offrent auſſitôt à ce dieu, perſuadés qu'après cet acte de dévotion, leur chaſſe

1788, *Février.* Le 4. A Machoure.

(f) On en trouve dans Steller la deſcription fidèle.

1788, *Février.* Le 4. A Machoure.

doit être des plus heureuſes ; ils imaginent au contraire qu'en ſe ſignant, ils s'expoſeroient à ne rien attraper. Il entre encore dans leur ſuperſtition de conſacrer à leur Koutka leurs enfans nouveau-nés, qu'ils deſtinent, au ſortir du berceau, à devenir des chamans. La vénération qu'ils ont en ce village pour ces ſorciers ne peut ſe concevoir ; elle tient du délire & fait vraiment pitié ; car les extravagances avec leſquelles ceux-ci entretiennent la crédulité de leurs compatriotes, ſont ſi bizarres & ſi ridicules, qu'on eſt moins tenté d'en rire que de s'en indigner. Aujourd'hui, à la vérité, ils ne profeſſent pas leur art ouvertement, ils ne mettent plus le même éclat à leurs ſortiléges ; leurs habits ne ſont plus garnis d'anneaux myſtérieux ni de diverſes figures ſymboliques de métal qui ſe choquoient avec bruit au moindre mouvement de leurs corps ; ils ont pareillement renoncé à une eſpèce de chaudron *(g)* ſur lequel ils

(g) Cette manière de tambour de baſque ſe

frappoient en cadence dans leurs prétendus enchantemens, ou pour annoncer leur venue; enfin, ils ont abandonné tous les inſtrumens magiques. Voici à peu-près à quoi ſe bornent à préſent leurs cérémonies dans leurs aſſemblées, qu'ils ont ſoin de tenir en ſecret, mais qui n'en ſont pas moins ſuivies. Qu'on ſe figure un cercle de ſpectateurs ſtupidement attentifs & rangés autour du ſorcier ou de la ſorcière; car, comme je l'ai dit, les femmes ſont auſſi initiées aux myſtères des chamans: tout-à-coup celle-ci ou celui-ci ſe met à chanter, ou plutôt à pouſſer des ſons aigus, ſans meſure ni ſignification; la docile aſſemblée lui répond ſur le même ton, ce qui forme le concert le plus diſſonant & le plus inſupportable. Peu-à-peu le chaman s'anime; il commence à danſer aux accens confus de ſon auditoire, qui s'enroue & s'exténue dans l'excès de ſa ferveur &

1788, *Février.* Le 4. A Machoure.

nommoit *bouben;* il eſt encore en uſage chez les Yakoutsk, comme on le verra dans la ſuite.

1788, *Février.* Le 4.

de ſon admiration; la danſe devient plus vive à meſure que l'eſprit prophétique ſe fait ſentir au miniſtre du dieu Koutka. Semblable à la Pythoniſſe ſur le trépied, il roule des yeux hagards & furieux; tous ſes mouvemens ſont convulſifs; ſa bouche ſe tord, ſes membres ſe roidiſſent: il n'eſt, pour tout dire, ſorte de contorſion ni de grimace qu'il n'invente & n'exécute, au grand ſaiſiſſement de tous les aſſiſtans. Après avoir fait ces ſimagrées pendant quelque temps, il s'arrête ſoudain comme inſpiré; ſon délire devient auſſi calme qu'il étoit agité: il n'y a plus ni fureur ni tranſport; c'eſt le recueillement ſacré de l'homme, tout plein du Dieu qui le domine, & qui va parler par ſa voix. Surpriſe & tremblante, l'aſſemblée ſe tait auſſitôt, dans l'attente des merveilles qui vont lui être révélées. Elle entend ſortir alors de la bouche du ſoidiſant prophète des mots ſans ſuite que le fourbe laiſſe échapper par intervalles; il débite ainſi tout ce qui lui paſſe par

la tête, & c'eſt toujours l'effet de l'inſpiration du Koutka. L'orateur accompagne ordinairement ſon diſcours ou d'un torrent de larmes ou de grands éclats de rire, ſuivant le bien ou le mal qu'il annonce, & ſes geſtes expreſſifs varient conformément à ſes ſenſations *(h)*. Ces détails ſur les chamans m'ont été procurés par des gens dignes de foi, & qui avoient trouvé moyen d'aſſiſter à leurs impertinentes révélations.

1788, *Février.* Le 4. A Machoure.

On nous confirma à Machoure ce qu'a-

Avis d'une révolte des Koriaques.

(h) On pourroit dire qu'à cet égard les Chamans ont une ſorte d'analogie avec la ſecte des Quakers. On ſait que ces derniers ont également des prétentions à l'inſpiration, & que ceux d'entr'eux qui, cédant à ſon impulſion, prennent la parole dans leurs ſilencieuſes aſſemblées, commencent preſque toujours par larmoyer piteuſement, ou par donner des ſignes d'une joie ſoudaine; au moins ces improviſateurs pérorent à tort & à travers ſur la morale, dont ils croyent préſenter la quinteſſence, au lieu que les harangueurs Kamtſchadales ne ſavent ce qu'ils diſent, & n'employent ce myſtique & perfide verbiage que pour fomenter l'idolatrie de leurs trop ſimples auditeurs.

1788, *Février.* Le 4. A Machoure.

voit rapporté déjà à M. le commandant; un ingénieur nommé Bogénoff. Il avoit été envoyé dans les environs de la rivière de Pengina pour y choisir l'emplacement d'une ville & en tracer le plan, avec ordre de suivre ensuite la côte de l'ouest du Kamtschatka jusqu'à Tiguil, & de lever une carte exacte de son voyage. A son arrivée à Kaminoi *(i)*, il trouva, dit-il à M. Kasloff, une grande quantité de Koriaques révoltés qui vinrent en armes au-devant de lui, pour lui fermer le passage & l'empêcher de remplir sa mission. On nous ajouta ici qu'ils étoient au nombre de six cents, & que très-probablement ils ne nous laisseroient pas non plus continuer notre route. La perspective étoit triste, sur-tout pour moi, qui brûlois d'arriver à Okotsk, comme si ç'eût été le terme de mon voyage, ou que delà jusqu'en France, il n'eût dû me rester qu'une

(i) Village situé sur le bord de la rivière de Pengina.

journée de chemin. Combien il étoit dur de penſer que n'en ayant point d'autre que par ce village, nous ſerions peut-être forcés de revenir ſur nos pas ! l'idée ſeule m'en faiſoit friſſonner d'impatience. M. le commandant qui partageoit la mienne, jugea comme moi que nous ne devions pas nous arrêter à ces rapports : ils pouvoient n'être pas très-fidèles ; l'importance qu'y mettoient les hiſtoriens, l'air effrayé qui accompagnoit leurs récits, enfin les petites additions qu'on y faiſoit chaque jour, tout nous engageoit à nous en défier. En conſéquence, nous décidâmes qu'il falloit nous aſſurer par nous-mêmes de la vérité du fait, & aller en avant, ſauf à recourir aux expédiens pour obtenir notre paſſage ſi ces rebelles s'y oppoſoient. Mais bientôt nous fûmes encouragés par l'arrivée d'un exprès adreſſé à M. Kaſloff, & qui n'avoit rencontré nul obſtacle dans ſa route ; il nous aſſura que tout lui avoit paru tranquille ; or, il y avoit lieu de croire que, dans le cas contraire, il ſe ſeroit

1788, *Février.* Le 4. A Machoure.

1788, *Février.* Le 4. A Machoure.

aperçu de quelques mouvemens, & qu'ainſi nous n'avions à craindre aucun empêchement dans notre marche.

Départ de Machoure. Le 5.

Au point du jour je quittai donc M. le baron de Steinheil, avec autant de regret que de reconnoiſſance de ſon obligeant accueil, & de toutes les attentions qu'il eut pour moi pendant mon court ſéjour à Machoure *(k)*. J'y laiſſai en lui un homme

(k) Malgré tous mes ſoins, j'eus ici le malheur de voir mourir la martre zibeline que m'avoit donnée M. Kaſloff. *Voyez page 56.* Auſſitôt je la fis écorcher pour en conſerver la peau.

Un de mes plaiſirs avoit été d'obſerver ſes habitudes. Son extrême vivacité lui rendoit ſa chaîne inſupportable; ſouvent elle a cherché à ſe ſauver; elle y ſeroit infailliblement parvenue, ſi je n'euſſe pas ſans ceſſe veillé ſur elle, & jamais je ne l'ai rattrapée, ſans qu'elle ne m'ait fait quelques morſures. Elle mangeoit du poiſſon & préférablement de la viande, qui dans les bois fait la nourriture favorite des martres. Leur adreſſe à prendre les oiſeaux, & à attaquer les animaux plus foibles qu'elles, eſt inconcevable. La mienne dormoit preſque tout le jour, la nuit elle faiſoit un tapage continuel, en s'agitant dans ſa chaîne; mais craintive à l'excès, lorſqu'elle voyoit venir quelqu'un, elle

vraiment intéreſſant par ſes connoiſſances & ſes qualités. 1788, *Février.* Le 5.

Nous fîmes dans cette journée ſoixante-ſix verſtes en ſuivant la Kamtſchatka, dont les glaces ſe trouvèrent par-tout ſolides & parfaitement unies; je ne vis rien de remarquable ſur ma route, ni dans le village de Chapina, où nous arrivâmes au ſoleil couchant.

Nous en partîmes le lendemain de bonne heure; la neige nous incommoda fort ce jour-là; la terre en étoit couverte, & ſon épaiſſeur rendoit notre marche fort difficile : nous voyageâmes preſque toujours dans des bois très-touffus de ſapins & de bouleaux. Vers la moitié du chemin, puis un peu plus loin, nous rencontrâmes deux rivières, dont une a environ trente Le 6.

ceſſoit de faire du bruit, puis recommençoit dès qu'elle étoit ſeule. J'avois coutume de la faire ſortir pluſieurs fois dans la journée; à peine étoit-elle ſur la neige, qu'elle ſe terroit & fouilloit en deſſous comme les taupes, ſe montrant de temps en temps pour ſe cacher auſſitôt.

1788, *Février.* Le 6.

toiſes de large: on la nomme la grande *Nikoulka*, & l'autre la petite. Formées toutes deux par des ſources qui ſortent des montagnes, elles ſe réuniſſent en ce lieu pour porter enſemble le tribut de leurs eaux à la Kamtſchatka; ni l'une ni l'autre n'étoient priſes, j'en attribuai la cauſe à l'extrême rapidité de leur courant. L'endroit où je les paſſai eſt vraiment pittoreſque; mais ce que j'y trouvai de plus ſingulier, c'eſt que tous les ſapins qui bordent en grand nombre ces rivières, y paroiſſoient des arbres de glace: un givre très-épais, produit peut-être par l'humidité du lieu, s'étoit attaché à chaque rameau & en blanchiſſoit toute la ſuperficie.

La grande & la petite Nikoulka.

A quelque diſtance de Tolbatchina, nous traversâmes une lande, d'où je découvris trois volcans: aucun ne jetoit des flammes; il en ſortoit des nuages d'une fumée très-noire. Le premier, dont j'ai parlé plus haut en allant à Machoure, a ſon foyer dans les entrailles d'une montagne qui n'a pas exactement la forme

Volcans de Tolbatchina & de Klutchefskaïa.

conique ; ſon ſommet s'eſt aplati & ſemble peu élevé. On me dit que ce premier volcan s'étoit repoſé pendant quelque temps, qu'on l'avoit même cru éteint, lorſque récemment il s'étoit tout-à-coup rallumé. Dans le nord-eſt de celui-ci ſe préſente un pic, dont la pointe paroît être le cratère du ſecond volcan, qui vomit ſans ceſſe de la fumée, mais je n'y aperçus pas la moindre étincelle de feu. Le troiſième s'offrit à moi dans le nord-nord-eſt du ſecond; je ne pus l'obſerver comme je l'aurois ſouhaité, une aſſez haute montagne me le maſquoit preſqu'en totalité. Il emprunte ſon nom du village de Klutchefskaïa qui l'avoiſine, & l'on m'annonça que j'en paſſerois très-près; les deux autres volcans tirent pareillement leur dénomination de l'oſtrog de Tolbatchina, où nous entrâmes d'aſſez bonne heure. Ce village eſt ſitué ſur la Kamtſchatka, à quarante-quatre verſtes de Chapina; il ne renferme rien d'extraordinaire. Nous y apprîmes en arrivant qu'on y avoit marié le matin deux

1788, *Février.* Le 6.

1788, *Février.* Le 6. Mariages prématurés au Kamtſchatka.

Kamtſchadales; je regrettai de n'avoir pas aſſiſté à la cérémonie, qu'on me dit être à peu-près la même qu'en Ruſſie. Je vis les nouveaux époux qui me parurent deux enfans; je demandai leur âge: on me répondit que le marié n'avoit guère plus de quatorze ans & la mariée tout au plus onze. De ſemblables mariages paſſeroient pour prématurés par-tout ailleurs que dans l'Aſie.

Voyage à Nijenei-kamtſchatka.

J'avois une envie extrême de voir la ville de Nijenei-Kamtſchatka, & depuis long-temps je ſongeois à la ſatisfaire; j'aurois imaginé faire une faute impardonnable que de quitter cette péninſule ſans en connoître la capitale. Je m'étois aſſuré d'ailleurs que ma curioſité à cet égard ne contrarioit pas ma réſolution de voyager avec toute la célérité poſſible; j'étois à la vérité contraint de faire un détour, mais il n'étoit pas aſſez long pour m'occaſionner un grand retard. Ayant donc combiné ma marche avec celle de M. Kaſloff, qui s'empreſſa de me procurer tous les moyens

de faire ce voyage avec sûreté & agrément, je m'engageai à le rejoindre à l'oſtrog de Yelofki, où ce commandant me dit qu'il comptoit paſſer pluſieurs jours pour mettre ordre à diverſes affaires de ſon adminiſtration.

1788, *Février.* Le 6.

Pour moins perdre de temps, je pris congé de lui le ſoir même de notre arrivée à Tolbatchina; mais les chemins étoient encore plus mauvais que tous ceux par leſquels nous avions déja paſſés. J'eus toutes les peines à arriver au point du jour à Koſirefski, village éloigné de Tolbatchina de ſoixante-ſix verſtes.

Je quitte M. Kaſloff à Tolbatchina.

Je ne m'y arrêtai point; j'étois fier d'avoir ſurmonté heureuſement tous les dangers que j'avois courus pendant la nuit au milieu de ces affreux chemins *(i)*. Je crus n'avoir rien à craindre dans le jour; je pourſuivis ma route avec une

Le 7. Événemens dans mon voyage à Nijenei-kamtſchatka.

(i) Je fus enſuite que le traîneau de M. Kaſloff, qui y paſſa en plein jour, manqua d'y être mis en pièces, ayant heurté contre un arbre, & que dans le choc, deux de ſes conducteurs furent bleſſés.

1788, *Février.* Le 7.

ſorte de ſécurité dont je ne tardai pas à être puni. Après avoir fait un aſſez grand nombre de verſtes ſur la Kamtſchatka, que je fus charmé de retrouver, & dont j'admirai la largeur en cet endroit, je fus obligé de la quitter pour entrer dans une gorge où la neige apportée par les ouragans, préſentoit une ſurface inégale & trompeuſe; il étoit impoſſible de voir ni d'éviter les écueils qui m'environnoient. J'entendis bientôt un craquement qui m'annonça quelque fracture dans mon traîneau; en effet, un patin s'étoit partagé en deux : j'aidai mes guides à le rajuſter tant bien que mal, & nous eûmes le bonheur de gagner Ouchkoff ſans autre accident. Il étoit minuit lorſque nous y entrâmes, ayant fait dans cette journée ſoixante-ſix verſtes; mon premier ſoin fut de faire raccommoder mon traîneau, ce qui me retint juſqu'au lendemain.

Oſtrog d'Ouchkoff.

Il y a dans ce village un iſba & onze balagans; le nombre de ſes habitans ſe réduit à cinq familles qui ſont partagées en

en trois yourtes. Dans le voiſinage de cet oſtrog ſe trouve un lac très-poiſſonneux, où les villages des environs viennent faire leurs approviſionnemens; il eſt auſſi d'une grande reſſource pour la capitale, qui, ſans les pêches qu'on y fait pour elle, manqueroit ſouvent de poiſſon qu'on ſait être par-tout l'aliment de première néceſſité. 1788, *Février.* Le 7.

Je partis d'Ouchkoff de grand matin, & à midi j'avois déjà fait quarante-quatre verſtes, partie ſur la Kamtſchatka, & partie à travers des landes très-vaſtes. Le premier village que je rencontrai fut Kreſtoff; il me parut un peu plus conſidérable que le précédent, mais du reſte parfaitement ſemblable à tous les autres: je n'y reſtai que le temps de prendre d'autres chiens. Juſque-là j'avois ſuivi la route que devoit tenir M. Kaſloff pour aller à Yelofki; mais au lieu de me rendre comme lui à Khartchina, je dirigeai ma marche en ſortant de Kreſtoff, vers le village de Klutchefskaïa, qui en eſt éloigné de trente verſtes. Le 8. Oſtrog de Kreſtoff.

1788, *Février.* Le 8. Le temps qui depuis notre départ d'Apatchin, avoit toujours été très-beau & très-froid, changea tout-à-coup dans l'après-midi ; le ciel ſe couvrit de nuages, & le vent qui s'éleva de la partie de l'oueſt, nous donna de la neige en abondance. Elle nous incommoda extrêmement, ſur-tout pour conſidérer le volcan de Klutchefskaïa, que j'avois aperçu en même temps que ceux de Tolbatchina. Autant qu'il me fut poſſible d'en juger, la montagne qui le couve en ſon ſein, eſt beaucoup plus élevée que les deux autres; celui-ci vomit continuellement des flammes, qui ſemblent ſortir du milieu des neiges dont la montagne eſt couverte juſqu'au ſommet.

Volcan de Klutchefskaïa.

Habitans de Klutchefskaïa. A la nuit tombante, je parvins au village de Klutchefskaïa. Ses habitans ſont tous des payſans Sibériens, tirés des environs de la Léna, & envoyés dans ces contrées pour la culture des terres, il y a environ cinquante ans. Le nombre des mâles tant hommes qu'enfans, ne monte à

guère plus de cinquante : la petite vérole n'y frappa que ceux d'entr'eux qui ne l'avoient pas encore eue ; mais elle en enleva plus de la moitié. Ces laboureurs n'ont pas été moins heureux que ceux des environs de Vercknei-Kamtſchatka : leur récolte & la qualité du grain, tant ſeigle qu'orge, ont cette année ſurpaſſé leur attente. Ces payſans ont beaucoup de chevaux à eux appartenant ; quelques-uns cependant ſont à la couronne.

1788, *Février.* Le 8.

Cet oſtrog eſt aſſez grand ; il le paroît encore davantage étant ſéparé en deux parties, dont l'une eſt à environ quatre cents pas de l'autre. Il s'étend ſur-tout de l'oueſt à l'eſt : c'eſt dans ce dernier air de vent qu'eſt placée l'égliſe ; elle eſt bâtie en bois, & dans le goût de celles de Ruſſie. La plupart des habitations ſont des iſbas mieux conſtruits & plus propres que tous ceux que j'ai vus juſqu'à préſent ; il y a auſſi des magaſins ſpacieux. Les balagans y ſont en très-petit nombre, & encore ne reſſemblent-ils point à ceux

Oſtrog de Klutcheiskaïa.

1787, *Février.* Le 8.

des Kamtſchadales ; ils ont une forme oblongue ; & leur toit, qui a la pente des nôtres, poſe ſur des poteaux qui le ſoutiennent en l'air.

La Kamtſchatka paſſe au pied de cet oſtrog, & n'eſt jamais priſe tout-à-fait en cet endroit ; elle déborde fréquemment pendant l'été : l'eau monte & pénètre parfois dans les maiſons, bien qu'elles ſoient toutes ſur la hauteur.

A quatre verſtes dans l'eſt de l'égliſe de Klutchefskaïa, eſt encore un autre *zaïmka* ou petit hameau habité par des Coſaques ou ſoldats laboureurs, dont la récolte appartient au gouvernement ; mais je ne pus, pour l'aller voir, me déterminer à faire ce détour.

Je ne m'arrêtai que fort peu de temps à Klutchefskaïa ; l'impatience que j'avois de voir Nijenei me fit partir le ſoir même pour me rendre à Kamini, oſtrog Kamtſchadale, à vingt verſtes plus loin. J'y arrivai vers le milieu de la nuit, & ne fis que le traverſer.

Oſtrog de Kamini.

Avant le jour j'étois à Kamokoff, à vingt verſtes de Kamini ; bientôt j'atteignis Tchokofskoï ou Tchoka, ayant fait encore mes vingt-deux verſtes. Delà juſqu'à Nijenei, il ne m'en reſtoit plus que vingt-deux, & ce trajet fut également pour moi l'affaire de quelques heures ; j'eus le plaiſir d'entrer avant midi dans cette capitale du Kamtſchatka qu'on découvre de très-loin, mais dont l'aſpect n'eſt ni impoſant ni agréable.

1788, *Février*, Le 9. Oſtrogs de Kamokoff & de Tchoka.

Arrivée à Nijenei.

Il ne préſente qu'un amas de maiſons dominées par trois clochers, & ſituées au bord de la Kamtſchatka, dans un baſſin formé par une chaîne de montagnes qui s'élèvent à l'entour, mais qui en ſont cependant à une aſſez grande diſtance. Telle eſt la poſition de la ville de Nijenei, dont j'avois une plus haute idée avant de l'avoir vue. Toutes ces maiſons qu'on me dit être au nombre de cent cinquante, ſont en bois, d'un très-mauvais goût, petites, & avoient de plus alors le déſagrément d'être enſevelies

Deſcription de cette capitale du Kamtſchatka.

1788, *Février.* Le 9. A Nijenei-Kamtſchatka.

ſous la neige qu'y avoient amoncelée les ouragans; ils ont régné ſans interruption de ce côté, & n'ont ceſſé que depuis peu de jours. Il y a deux égliſes à Nijenei: l'une eſt dans la ville & a deux clochers; l'autre, dépendante du fort, eſt enclavée dans ſon enceinte : ces deux bâtimens ſont d'une conſtruction choquante. Le fort eſt preſqu'au centre de la ville; il conſiſte en une paliſſade aſſez vaſte, de forme carrée. Outre l'égliſe dont je viens de parler, cet enclos renferme encore les magaſins, l'arſenal & le corps-de-garde; un factionnaire en défend l'entrée jour & nuit. La maiſon du commandant de la place, M. le major Orléankoff, eſt auprès de la fortereſſe : à la grandeur près, cette maiſon reſſemble aux autres; elle n'eſt ni d'un meilleur goût, ni plus haute.

Je deſcendis chez un malheureux exilé nommé *Snafidoff*, qui preſque dans le même temps avoit ſubi le même ſort qu'Ivaſchkin, mais pour des cauſes diffé-

rentes : il eſt, ainſi que lui, relégué au Kamtſchatka depuis l'année 1744.

1788, *Février*, Le 9. A Nijenei-Kamtſchatka.

A peine y étois-je, que j'y reçus la viſite d'un officier que M. Orléankoff m'envoya pour me faire compliment ſur mon heureuſe arrivée; il fut ſuivi de pluſieurs des principaux officiers de la ville, qui vinrent tour-à-tour m'offrir leurs ſervices le plus obligeamment du monde. Je leur témoignai combien j'étois ſenſible à leurs honnêtetés; mais dans le fond je ſouffrois de voir qu'ils m'euſſent prévenu : auſſi dès que je fus habillé, je m'empreſſai d'aller faire à chacun mes remercîmens. Je commençai par M. le major Orléankoff; je le trouvai dans les apprêts d'une fête qu'il devoit donner le lendemain à l'occaſion du mariage d'un Polonois attaché au ſervice de Ruſſie, avec la nièce du protapope ou archiprêtre. Il eut non-ſeulement la politeſſe de m'inviter à cette noce dont il faiſoit tous les frais, mais encore il eut l'attention de venir me voir le lendemain dès le matin, & de m'emmener

1788, *Février.* Le 10.

avec lui, pour que je ne perdiſſe rien de ce ſpectacle, qu'il jugeoit avec raiſon ſuſceptible de m'intéreſſer.

Fête donnée par M. le major Orléankoff.

Cependant, ce qui m'en frappa davantage, ce fut la ſévérité du cérémonial. La diſtinction des rangs m'y parut obſervée avec la plus ſcrupuleuſe délicateſſe : les complimens & les façons d'uſage, toutes ces froides civilités donnèrent à l'ouverture de cette fête un certain air guindé, qui promettoit plus d'ennui que de gaîté. Le repas fut des plus magnifiques pour le pays : j'y vis ſervir entr'autres mets un grand nombre de diverſes ſoupes ; elles étoient accompagnées de viandes froides dont on mangea d'abord beaucoup. Au ſecond ſervice, nous eûmes le rôti & de la pâtiſſerie ; mais tout cela annonçoit moins de ſenſualité que de profuſion. Les boiſſons étoient faites de différens fruits de ces contrées, cuits & mêlés avec de l'eau-de-vie de France. On ſervit de préférence & preſque continuellement force eau-de-vie du pays, faite avec de la *ſlatkaïa-trava*

ou herbe douce, dont j'ai parlé plus haut; cette liqueur, comme je l'ai dit, n'a point un goût déſagréable, il eſt même aromatique : on s'accoutume d'autant plus volontiers à cette eau-de-vie, qu'elle eſt moins mal-ſaine que celle de grains. Tous les convives ſe mirent inſenſiblement en belle humeur; leur raiſon ne tint pas longtemps contre les vapeurs d'un breuvage auſſi capiteux; bientôt la plus groſſe joie circula autour de la table. A ce bruyant & ſplendide feſtin ſuccéda un bal aſſez bien compoſé. L'aſſemblée étoit fort gaie, & l'on y danſa juſqu'au ſoir des contredanſes Ruſſes & Polonoiſes. Le bal fut terminé par un très-joli feu d'artifice que M. Orléankoff avoit fait & tira lui-même : il n'étoit pas conſidérable, mais l'effet ne laiſſa rien à deſirer. Je jouis de la ſurpriſe & du raviſſement extatique de la plupart des ſpectateurs peu faits à ce genre de divertiſſement; ils étoient tous à peindre; immobiles d'admiration, ils ſe récrioient en chœur à chaque fuſée.

1788, *Février.* Le 10. A Nijenei-Kamtſchatka.

1788, *Février.* Le 10. A Nijenei-Kamtschatka.

Leurs regrets sur le peu de durée de ce feu ne m'amusèrent pas moins. Il falloit ensuite entendre tout ce monde en faire l'éloge ; & en s'en allant chacun repassoit en soupirant tous ses plaisirs de la journée.

Le Protapope ou archiprêtre.

Je fus invité le lendemain chez le protapope, oncle de la mariée; les choses s'y passèrent comme la veille, à l'exception du feu d'artifice. Le protapope, ainsi que je l'ai dit, est le chef de toutes les églises du Kamtschatka ; chaque prêtre de cette péninsule lui est subordonné, & il décide de toutes les affaires spirituelles : sa résidence est à Nijenei. C'est un vieillard assez vert encore; une large barbe blanche lui descend sur la poitrine & lui donne un air vraiment vénérable. Sa conversation me parut spirituelle, enjouée & faite pour lui attirer le respect & l'affection de ces peuples.

Tribunaux à Nijenei.

Il existe à Nijenei deux tribunaux; à l'un se portent les affaires d'administration, & l'autre connoît de toutes les discussions entre les négocians; le magistrat qui y préside est une espèce de bourgue-

meſtre, ſoumis aux ordres du *gorodnitch* ou commandant de la ville. On a vu plus haut que chacune de ces juridictions relève du tribunal d'Okotsk, & qu'on rend compte de toutes les affaires au commandant de cette dernière ville.

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtſchatka.

Mais ce qui m'intéreſſa le plus à Nijenei, & que je ne ſaurois paſſer ſous ſilence, c'eſt que j'y trouvai neuf Japonois qui, l'été dernier, y furent amenés des îles Aléutiennes ſur un bâtiment Ruſſe deſtiné au commerce des loutres.

Digreſſion ſur des Japonois que je trouvai à Nijenei.

Un de ces Japonois me raconta qu'il s'étoit embarqué avec ſes compagnons ſur un navire de leur pays, pour ſe rendre aux îles Kouriles les plus au ſud, dans la vue d'y commercer avec les inſulaires; ils ſuivoient la côte & en étoient peu éloignés, lorſqu'ils eſſuyèrent un coup de vent ſi horrible, qu'ils furent emportés fort loin de-là, & s'égarèrent tout-à-fait. Suivant ſon rapport, ſelon moi très-ſuſpect, ils battirent la mer pendant près de ſix mois ſans voir la terre: ſans doute ils

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtſchatka.

avoient des vivres en abondance. Enfin, les îles Aléutiennes ſe montrèrent à leurs regards : pleins de joie, ils réſolurent d'y attérir, ſans trop ſavoir où ils alloient aborder; ils mouillèrent une ancre auprès d'une de ces îles, & une chaloupe les conduiſit tous à terre. Ils y trouvèrent des Ruſſes qui leur proposèrent d'aller avec eux décharger leur vaiſſeau & le mettre en sûreté; ſoit défiance, ſoit qu'ils cruſſent en effet qu'il ſeroit temps le lendemain, ces Japonois ne voulurent jamais y conſentir. Ils eurent bien à ſe repentir de cette négligence; car dans la nuit même un vent du large grand frais, jeta le bâtiment à la côte : on ne s'en aperçut qu'au point du jour, & l'on eut peine à ſauver la moindre partie de la cargaiſon & quelques débris du navire, qui étoit preſque en entier de bois de ſenteur. Les Ruſſes qui les avoient accueillis, firent alors tout ce qu'ils purent vis-à-vis de ces malheureux pour leur faire oublier leur perte; ils leur prodiguèrent les conſolations, & les

déterminèrent à la fin à les ſuivre au Kamtſchatka où ils retournoient. Mon Japonois m'ajouta qu'ils avoient été en bien plus grand nombre ; mais que les fatigues de la mer, & depuis, la rigueur du climat, avoient fait périr beaucoup de ſes compagnons.

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtſchatka.

Celui qui me parloit, paroît avoir ſur les huit autres un empire marqué ; on ſut de lui qu'il étoit le négociant, & que ceux-ci n'étoient que des matelots ou travailloient ſous ſes ordres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils ont pour lui un attachement & un reſpect ſinguliers ; ils ſont tous navrés de douleur, & montrent la plus vive inquiétude lorſqu'il eſt malade ou qu'il lui arrive quelque choſe de fâcheux : deux fois par jour régulièrement ils envoient un d'entr'eux pour le voir. On peut dire qu'il ne leur porte pas moins d'amitié, car il ne paſſe jamais une journée ſans les viſiter à ſon tour, & il veille avec la plus grande attention à ce qu'il ne leur manque rien. Son nom eſt *Kodaïl ;* ſa figure n'a rien d'étrange,

Détails ſur le chef de ces Japonois.

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtſchatka.

elle eſt même agréable; ſes yeux ne ſont point tirés comme ceux des Chinois; il a le nez alongé & de la barbe qu'il raſe aſſez fréquemment: ſa taille eſt d'environ cinq pieds & aſſez bien priſe. Il portoit ſes cheveux à la chinoiſe, c'eſt-à-dire, que du milieu de ſa tête pendoit une treſſe de la longueur de ſes cheveux qui étoient raſés tout autour; mais on eſt parvenu depuis peu à lui perſuader de les laiſſer croître & de les attacher à notre manière. Il craint extrêmement le froid; les habits les plus chauds qu'on lui a donnés, peuvent à peine l'en garantir. Il conſerve & porte toujours en deſſous ceux de ſon pays; ils conſiſtent d'abord en une ou pluſieurs chemiſes très-longues en ſoie, ſemblables à nos robes de chambre; par-deſſus il en met une autre de laine, ce qui pourroit faire croire que cette dernière étoffe eſt plus précieuſe à leurs yeux; peut-être auſſi cet arrangement a-t-il quelque motif de commodité, c'eſt ce que j'ignore. Les manches de ces vêtemens

ſont larges & ouvertes. Malgré la rigueur du climat, il a conſtamment les bras nus & le cou à découvert; ſeulement lorſqu'il ſort on lui attache un mouchoir au cou, mais il l'ôte dès qu'il entre dans l'appartement; il ne pourroit, dit-il, le ſupporter.

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtſchatka.

Sa ſupériorité ſur ſes compatriotes a dû le faire diſtinguer; mais elle y a ſans doute contribué bien moins que la vivacité de ſon eſprit & la douceur de ſon caractère. Il demeure & vit chez M. le major Orléankoff. La liberté avec laquelle il entre, ſoit chez le commandant, ſoit ailleurs, ſeroit parmi nous taxée d'inſolence ou au moins de groſſièreté; ſans cérémonie il ſe met auſſitôt le plus à ſon aiſe qu'il lui eſt poſſible, & ſe place ſur le premier ſiége qu'il trouve; il demande en même temps tout ce dont il a beſoin, ou bien le prend lui-même s'il le voit ſous ſa main. Il fume preſque ſans ceſſe; ſa pipe eſt garnie en argent & peu longue; elle ne contient guère de tabac, mais il la remplit à chaque inſtant. Fumer eſt pour

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtſchatka.

lui un tel beſoin, qu'on a eu beaucoup de peine à obtenir qu'il ne prît pas ſa pipe à table. Sa pénétration eſt des plus actives; il ſaiſit avec une promptitude admirable tout ce qu'on veut lui faire comprendre; il paroît ſur-tout très-curieux & grand obſervateur. On m'a aſſuré qu'il tient un journal exact de tout ce qu'il voit & de tout ce qu'il lui arrive; en effet, les objets & les uſages qu'il a ſous ſes yeux, ſont ſi loin de reſſembler à ceux de ſa patrie, que tout eſt pour lui matière à remarques: attentif à ce qui ſe paſſe & ſe dit en ſa préſence, de peur de l'oublier il en prend note par écrit. Les caractères qu'il trace m'ont paru à peu-près les mêmes que ceux des Chinois, mais la manière d'écrire eſt différente; ceux-ci écrivent de droite à gauche *, & les Japonois de haut en bas **. Il parle le Ruſſe ſuffiſamment pour ſe faire entendre; cependant il faut être

* Les Chinois commencent leurs livres, comme nous finiſſons les nôtres, par la dernière page.

** Ils rangent leurs lettres par colonnes.

accoutumé

accoutumé à ſa prononciation, pour converſer avec lui; il s'énonce avec une volubilité extraordinaire, qui fait perdre quelquefois de ce qu'il dit, ou en change la ſignification. Ses reparties en général ſont vives & naturelles; jamais il ne déguiſe ſa façon de penſer, & il s'explique on ne peut pas plus franchement ſur le compte de chacun. Sa ſociété eſt douce, & ſon humeur aſſez égale, quoique très-portée à la méfiance; a-t-il égaré quelque choſe? il imagine dans la minute que cela lui a été dérobé, ce qui lui donne ſouvent un air inquiet. J'admirai ſa ſobriété, qui véritablement fait contraſte en ce pays. Quand il a réſolu de ne point boire de liqueur forte, il eſt impoſſible de l'amener ſeulement à en goûter: il en demande lorſqu'il en a envie, mais jamais il n'en fait excès. J'obſervai encore, qu'à l'inſtar des Chinois, pour manger, il ſe ſervoit de deux petits bâtons avec la plus grande dextérité.

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtſchatka.

Je lui demandai à voir de la monnoie de ſa patrie, & il s'empreſſa de ſatisfaire ma

Monnoie du Japon.

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtſchatka.

curioſité. Sa monnoie d'or eſt une lame d'environ deux pouces de long, peu épaiſſe & preſque ovale; divers caractères Japonois ſont gravés ſur ces pièces: l'or m'en parut très-bon, ſans aucun alliage; il ſe plie comme l'on veut. La monnoie d'argent eſt carrée, moins grande, moins épaiſſe & d'un moindre poids que celle d'or; cependant il m'aſſura qu'au Japon elle avoit plus de valeur. La monnoie de cuivre eſt abſolument la même que la *cache* des Chinois; elle eſt ronde, & de la grandeur à peu-près de nos pièces de deux liards: elle eſt percée carrément dans le milieu.

Marchandiſes qui faiſoient partie de la cargaiſon du vaiſſeau Japonois.

Je lui fis encore quelques queſtions ſur la nature des marchandiſes qu'on étoit parvenu à ſauver de leur vaiſſeau, & je compris à ſes réponſes qu'elles conſiſtoient principalement en taſſes, plateaux, boîtes & autres effets de ce genre, & d'un très-beau laque: je ſus encore qu'ils en avoient vendu une partie au Kamtſchatka.

On me pardonnera, je crois, cette

digreſſion ſur ces Japonois; je ne ſaurois imaginer qu'on la trouve déplacée : elle pourra ſervir à faire connoître un peuple que nous ſommes ſi rarement dans le cas de voir & d'étudier.

1788, *Février.*

Le 12. Départ de Nijenei-Kamtſchatka.

Après avoir paſſé environ trois jours à Nijenei-Kamtſchatka, j'en partis le 12 à une heure après midi, pour aller rejoindre M. Kaſloff, que j'étois sûr de retrouver à Yelofki; je revins donc ſur mes pas pour en reprendre la route que j'avois quittée. J'arrivai d'aſſez bonne heure à Tchoka, dernier village que j'avois traverſé pour me rendre à Nijenei, & qui en eſt éloigné, comme on l'a vu, de vingt-deux verſtes. Il y règne un vent violent & preſque continuel de la partie de l'oueſt : on en trouve la raiſon dans la poſition de cet oſtrog, au bord de la rivière, entre deux chaînes de montagnes que celle-ci partage, & qui ſe prolongent ſur ſes deux rives juſqu'à vingt-cinq verſtes.

Je paſſai la nuit à Kamokoff, & le

1788, *Février.* Le 12. lendemain matin je parvins en peu d'heures à l'oſtrog de Kamini ou de Pierre : là, je pris la route de Kartchina ; chemin faiſant je paſſai trois lacs, dont le dernier eſt très-étendu, & n'a guère moins de quatre à cinq lieues de circonférence. Je couchai à ce dernier oſtrog, diſtant du précédent de quarante verſtes, & ſitué ſur la rivière de Kartchina *(k)*.

Le 14. J'en ſortis au point du jour, & malgré un très-mauvais temps que j'eſſuyai pendant toute cette journée, je vins à bout de faire les ſoixante-dix verſtes qui me reſtoient juſqu'à Yelofki : cet oſtrog eſt ſur la rivière du même nom, & eſt entouré de montagnes.

Je rejoins M. Kaſloff à Yelofki. M. le commandant admira ma diligence ; mais je m'étois vainement flatté que l'inſtant de notre réunion ſeroit celui de notre départ. Les objets de ſervice qui

(k) En général, preſque tous les villages ont le même nom que les rivières au bord deſquelles ils ſont placés, excepté pourtant ceux qui ſont ſur la Kamtſchatka.

l'avoient appelé, n'étoient point encore terminés, ce qui l'obligea de prolonger ſon ſéjour; d'ailleurs il eſpéroit que M. Schmaleff ne tarderoit pas à nous rejoindre : en effet, en ſuivant notre itinéraire, il eût été poſſible qu'il nous eût rattrapés à Yelofki. Nous y reſtâmes encore cinq jours, tant pour finir les affaires que pour l'attendre inutilement. Cédant à mon impatience, M. le commandant conſentit à partir le 19 de très-grand matin.

1788, *Février.* Le 14.

Le 19. Tempête qui nous ſurprit en route.

Nous fîmes d'abord cinquante-quatre verſtes aſſez lentement; mais dans l'après midi nous fûmes ſurpris par une tempête horrible, qui nous vint de l'oueſt & du nord-oueſt. Nous étions en raſe campagne; les tourbillons étoient ſi violens, qu'il nous fut impoſſible d'avancer. La neige qu'ils ſoulevoient par bouffées, formoit en l'air une brume épaiſſe; & nos guides, malgré la connoiſſance qu'ils avoient des chemins, ne répondoient plus de ne pas nous égarer. Jamais nous ne pûmes les déterminer à nous conduire plus loin; il

1788, *Février.* Le 19.

étoit cruel, cependant, de reſter en panne à la merci d'un ouragan auſſi furieux. Quant à moi, j'avoue que je commençois fort à ſouffrir, lorſque nos conducteurs nous proposèrent de nous mener auprès d'un bois, qu'ils nous dirent être peu éloigné, & où du moins nous pourrions nous mettre en quelque ſorte à l'abri. Nous ne balançâmes pas à profiter de leur bonne volonté; mais avant de quitter le chemin qu'il étoit impoſſible de diſtinguer, il nous fallut encore attendre que tous les traîneaux de notre ſuite fuſſent raſſemblés, autrement nous euſſions couru riſque de nous ſéparer & de nous perdre. La réunion faite, nous gagnâmes ce bois, qui ſe trouva heureuſement à la diſtance qu'on nous avoit annoncée. Notre halte eut lieu à deux heures environ après midi.

Halte forcée auprès d'un bois.

Le premier ſoin de nos Kamtſchadales fut de creuſer un trou dans la neige, qui, dans cet endroit, avoit au moins ſix pieds de profondeur; d'autres appor-

tèrent du bois; en un inſtant le feu fut allumé & la chaudière établie. Un léger repas & quelques meſures d'eau-de-vie, remirent bientôt tout notre monde. La nuit venue, on s'occupa des moyens de la paſſer le moins mal à ſon aiſe qu'il ſeroit poſſible; chacun travailla à ſon lit : le mien étoit dans mon vezock où je pouvois me tenir couché; mais perſonne que M. le commandant & moi n'avoit une voiture auſſi commode. Comment, me diſois-je, ces pauvres gens vont-ils faire pour dormir? Je fus bientôt ſans inquiétude ſur leur compte. La manière dont je les vis préparer leur lit, mérite d'être rapportée, quoiqu'ils n'y mettent pas grande façon : après avoir fait d'abord un creux dans la neige, ils le couvrirent de petites branches d'arbres les plus menues qu'ils purent trouver; puis s'enveloppant d'une *kouklanki*, & s'enfonçant la tête dans le capuchon qui y eſt adapté, ils s'y étendirent comme ſur le meilleur lit du monde. Quant à nos chiens, ils

1788, *Février.* Le 19.

Manière dont les Kamtſchadales préparent leur lit ſur la neige.

1788, *Février.* furent dételés & attachés à des arbres autour de nous, où ils paſsèrent la nuit ſur la neige comme à l'ordinaire.

Le 20. Le vent ayant beaucoup diminué, nous nous remîmes en route avant le jour; il nous reſtoit encore trente verſtes à faire pour nous rendre à Ozernoï, où nous avions eu le projet de coucher la veille. Nous y arrivâmes à dix heures du matin; mais nos chiens étant fatigués à l'excès, nous fûmes contraints d'y paſſer le reſte de la journée & même la nuit, dans l'eſpérance que le vent, qui, dans l'après midi, recommença à ſouffler avec la plus grande force, ſe calmeroit pendant cet intervalle.

Oſtrog d'Ozernoï. L'oſtrog d'Ozernoï reçoit ſon nom d'un lac qui l'avoiſine. La rivière Ozernaïa coule au bas de ce village, mais elle eſt peu conſidérable; la maiſon du toyon eſt le ſeul iſba que j'aie vu à Ozernoï, & l'on me dit que je n'en trouverois plus juſqu'à la ville d'Ingiga. En revanche, j'y comptai quinze balagans & deux yourtes.

Je devrois décrire ici ces demeures ſouterraines; mais comme celles-ci ſont petites en comparaiſon de celles que j'aurai bientôt occaſion d'obſerver, j'aime mieux en remettre la deſcription à ce moment. 1788, *Février.* Le 20.

Nous reſtâmes encore la journée du 21 à Ozernoï, pour y attendre vainement un ſergent de la ſuite de M. le commandant, qui l'avoit envoyé à la ville de Nijenei-Kamtſchatka. Le 21.

Le lendemain nous nous rendîmes à Ouké; nous y étions de très-bonne heure, n'ayant fait que vingt-ſix verſtes : nous ne voulûmes pas aller plus loin, pour donner le temps à ce ſergent de nous rejoindre, ainſi qu'on lui en avoit donné l'ordre, mais il n'arriva point. Le 22.

Il n'exiſte pas un ſeul iſba à Ouké; cet oſtrog n'eſt compoſé que d'une douzaine de balagans & de deux yourtes; on en avoit nettoyé une pour M. Kaſloff, & nous y paſsâmes la nuit. Oſtrog d'Ouké.

Nous ſortîmes de ce village au point du jour; à moitié chemin nous aperçûmes Le 23.

1788, *Février.* Le 23. un certain nombre de balagans qui ne ſont habités, nous dit-on, que dans la ſaiſon de la pêche. Près de-là, nous revîmes la mer, & nous la côtoyâmes pendant quelque temps. Je fus extrêmement contrarié de ne pouvoir découvrir moi-même juſqu'à quelle diſtance elle étoit priſe, ni quelle étoit la direction de cette partie de la côte de l'eſt du Kamtſchatka. Un vent du nord vint nous aſſaillir, & nous pouſſoit la neige dans les yeux avec tant de violence qu'on ne pouvoit ſonger qu'à les défendre; il régnoit en outre ſur la mer une brume qui commençoit dès le rivage & ſembloit s'étendre au loin: ce voile ſombre la déroboit preſqu'entièrement à la vue. Les gens du pays que je m'empreſſai d'interroger, me répondirent que nous venions de paſſer le long d'une baie peu ſpacieuſe, & que la mer étoit couverte de glace juſqu'à trente verſtes de la côte.

A Khaluli, baidar recouvert en cuir. Je ne trouvai à Khaluli, oſtrog ſitué ſur la rivière de ce nom, à ſoixante-ſeize

verſtes d'Ouké, & peu éloigné du bord de la mer, que deux yourtes & douze à treize balagans; mais j'y vis avec plaiſir un baidar recouvert en cuir. La longueur de ce bateau pouvoit être de quinze à dix-huit pieds ſur quatre de large; toute la carcaſſe étoit en planches aſſez minces & arrangées en treillage: une pièce de bois plus longue & plus groſſe que les autres ſervoit de quille; les membrures étoient aſſujetties avec des courroies, & le tout recouvert de pluſieurs peaux de morſes & de loups marins de la groſſe eſpèce. J'admirai ſur-tout la manière dont ces peaux étoient préparées & ſi parfaitement couſues enſemble, que l'eau ne pouvoit pénétrer dans le bateau. Il me parut de la forme des nôtres; mais moins arrondi, il n'en avoit pas la grâce; rétréci vers les extrémités, il ſe terminoit en pointe & s'aplatiſſoit à la quille. La légèreté de ces embarcations fort ſujettes à chavirer, a ſans doute néceſſité cette conſtruction qui leur donne

1788, *Février.* Le 23.

1788, *Février.* Le 24. plus d'aplomb. Ce baidar étoit retiré ſous un hangar qui avoit été fait exprès pour le garantir de la neige. Le toyon de Khaluli nous ayant cédé ſa yourte, nous y paſsâmes la nuit, car il fallut attendre au lendemain pour nous remettre en route. Le vent avoit augmenté depuis notre arrivée, & il ne tomba que dans la nuit.

Le 25. A dix heures du matin nous avions perdu de vue Khaluli, & paſſé l'ancien village de ce nom, récemment abandonné à cauſe de ſa mauvaiſe poſition. Nous rencontrâmes plus loin des habitations déſertes, qui formoient autrefois l'oſtrog d'Ivaſchkin, tranſporté, pour la même raiſon, à quelques verſtes de ſon premier emplacement. Enſuite nous retrouvâmes la mer, & nous ſuivîmes encore pendant quelque temps la côte de l'eſt. Elle nous préſenta en cet endroit une autre baie, que j'aurois voulu pouvoir conſidérer à mon aiſe, mais la brume épaiſſe qui régnoit ſur la mer, à partir du rivage, ne permit pas à ma vue de s'étendre au-delà de la glace;

il me parut ſeulement que la brume s'éclairciſſoit à meſure que le vent qui, juſqu'à ce moment avoit été oueſt & nord-oueſt, devenoit nord-eſt. 1788, *Février.* Le 25.

Ivaſchkin eſt à quarante verſtes de Khaluli & très-voiſin de la mer. Deux yourtes & ſix balagans compoſent cet oſtrog, ſitué ſur une petite rivière de ſon nom, qui étoit entièrement priſe, comme celle que nous venions de paſſer. Oſtrog d'Ivaſchkin.

Nous couchâmes en ce village, où la crainte d'un ouragan dont on nous diſoit menacés, nous fit reſter le lendemain une partie du jour; nous en fûmes quittes pour la peur, & quoiqu'il fût aſſez tard lorſque nous nous décidâmes, nous pûmes encore nous rendre à Drannki: le trajet n'étoit que de trente verſtes. La poſition de cet oſtrog eſt la même que celle du précédent: nous y trouvâmes M. Haus, officier Ruſſe; il venoit de Tiguil, & apportoit à M. le commandant divers objets d'hiſtoire naturelle. Le 26. Nous trouvons à Drannki M. Haus, officier Ruſſe.

Nous partîmes de Drannki à la pointe Le 27.

1788, *Février.* Le 27. Baie considérable & assez commode.

du jour. Dans l'après midi nous traversâmes une baie, dont la largeur est de quinze verstes environ sur vingt-cinq à trente de profondeur ; son entrée n'a guère moins de cinq verstes : elle est formée par la côte du sud. Celle-ci est une terre basse, qui décroît à mesure qu'elle s'avance dans la mer. La baie court ouest-nord-ouest & est-sud-est : il m'a semblé que dans l'ouest-nord-ouest de son entrée, en approchant de Karagui, les vaisseaux pourroient mouiller sûrement à l'abri des vents de sud, d'ouest & de nord. La partie du sud ne promet pas un aussi bon mouillage ; les gens du pays prétendent qu'il s'y rencontre plusieurs bancs de sable. Je fus obligé de m'en rapporter à leur dire; la glace & la neige m'empêchèrent de m'en assurer plus positivement.

Ostrog de Karagui, le dernier du district du Kamtschatka.

Nous fîmes soixante-dix verstes dans cette journée, & le soir nous parvînmes à Karagui. Ce village est sur une élévation, d'où l'on découvre la mer; ses habitations se bornent à trois yourtes & douze bala-

gans, au pied deſquels paſſe la Karaga. Cette rivière ſe jette dans la mer à quelques portées de fuſil de l'oſtrog, le dernier du diſtrict du Kamtſchatka; car on ne compte pas un hameau qui eſt à cent verſtes plus loin, & où il y a très-peu de Kamtſchadales.

1788. *Février.* Le 27.

Comme nous ſommes forcés d'attendre ici des proviſions de poiſſons ſecs, reſtées en arrière & deſtinées à nourrir nos chiens dans les déſerts que nous devons traverſer, je vais profiter de ce ſéjour pour tranſcrire diverſes notes que j'ai priſes dans les villages précédens & dans celui-ci. Elles ne ſeront pas placées dans l'ordre où je les ai faites; mais on doit ſentir que la rapidité de notre marche ne m'en laiſſe pas toujours le maître *(l)*.

(l) On me reprochera peut-être, que ma narration ne préſente ſouvent que des détails arides & trop uniformes ; je me ſerois empreſſé de les épargner au lecteur, ſi je ne lui euſſe pas promis une exactitude ſcrupuleuſe : mais qu'il obſerve de quels objets je ſuis environné dans l'immenſe étendue

1788, *Février.* Le 28. A Karagui. Description des yourtes.

Je parlerai d'abord des yourtes que je n'ai pu encore décrire, bien qu'elles m'aient paru mériter une attention particulière. Ces maisons bizarres s'enfoncent sous terre, comme je l'ai dit *(m)*, & le comble qui s'élève au-dessus, a la forme d'un cône tronqué; mais pour en prendre une idée plus juste, qu'on se figure un grand trou carré d'environ six à sept toises de diamètre & de huit pieds de profondeur; les quatre côtés revêtus de solives ou de planches, & tous les interstices de ces murs remplis avec de la terre, de la paille ou de l'herbe séchée & des pierres. Au fond de ce trou sont plantés plusieurs poteaux soutenant des traverses, sur lesquelles porte le toit; il

de pays que je parcours; il verra qu'ils sont presque par-tout les mêmes. Dépend-il donc de moi de varier mes descriptions, & de ne pas tomber dans quelques redites !

(m) A mon passage à Paratounka, on se souvient que je vis quelques yourtes, mais elles étoient à moitié détruites, & j'ai pu à peine en indiquer la forme extérieure.

commence

commence au niveau du ſol & l'excède de quatre pieds; ſon épaiſſeur eſt de deux pieds, & ſa pente peu rapide. Il eſt au reſte conſtruit comme les murs; vers le ſommet, il eſt percé carrément: cette ouverture a quatre pieds de long ſur trois de large; c'eſt par-là que s'échappe la fumée *(n)*, & qu'on deſcend dans la yourte à l'aide d'une échelle ou poutre entaillée, qui s'élève dans l'intérieur à l'orifice de cette entrée, commune aux hommes & aux femmes. On regarde comme une ſorte de déshonneur, de paſſer ſous une porte très-baſſe, qui ſe trouve à l'un des côtés de la yourte. Pour terminer la deſcription des dehors de ces habitations, j'ajouterai

1788, *Février.* Le 28. A Karagui.

(n) La fumée règne ſi continuellement dans ces maiſons ſouterraines, que cette iſſue ne ſauroit ſuffire à ſon évaporation. Pour la faciliter, on y pratique dans un coin inhabité, derrière le foyer, une eſpèce de ventouſe, dont la direction eſt oblique. Cette manière de ſoupirail s'appelle *joupann*; ſa bouche aboutit au dehors à quelques pieds de l'ouverture carrée: on la ferme ordinairement avec une natte ou un paillaſſon.

1788, *Février.* Le 28. A Karagui.

qu'elles ſont entourées d'une paliſſade aſſez haute, ſans doute pour les garantir des coups de vent ou de la chute des neiges; d'autres prétendent que ces enceintes ſervoient autrefois de remparts à ces peuples pour ſe défendre contre leurs ennemis.

Diſtribution intérieure, & ameublement des yourtes.

Eſt-on deſcendu dans ces demeures ſauvages, on voudroit en être dehors; la vue & l'odorat y ſont également bleſſés: l'unique pièce qui en compoſe l'intérieur, a environ dix pieds de haut. Une eſtrade large de cinq & couverte de peaux à moitié uſées de rennes, de loups marins ou d'autres animaux, fait le tour de l'appartement: cette eſtrade n'eſt pas à plus d'un pied de terre *(o)*, & ſert communément de lit à pluſieurs familles. J'ai compté dans une ſeule yourte plus de vingt perſonnes, tant hommes que femmes & enfans: tout ce monde mange, boit &

(o) J'ai vu quelques yourtes plancheïées, mais cela eſt regardé comme un luxe, & la plupart n'ont que la terre pour plancher.

dort pêle-mêle; ſans gêne ni pudeur, ils y ſatisfont à tous les beſoins de la nature, & jamais ils ne ſe plaignent du mauvais air qu'on reſpire en ces lieux. A la vérité, le feu y eſt preſque continuel. Pour l'ordinaire le foyer eſt placé au milieu de la yourte ou dans un des côtés. Le ſoir, on a le ſoin de ramaſſer la braiſe en tas, & de fermer le trou qui ſert d'iſſue à la fumée; par ce moyen, la chaleur ſe concentre & ſe conſerve pendant toute la nuit. A la lueur d'une lampe lugubre, dont j'ai déjà fait connoître la forme & l'odeur infecte, on découvre dans un coin de l'appartement *(p)* une mauvaiſe image de quelque ſaint, toute luiſante de graiſſe & noire de fumée : c'eſt devant ces images que ces peuples s'inclinent & font leur prière. Les autres meubles ſe bornent à des bancs & à des vaſes de bois, ou d'écorces d'arbre;

1788, *Février.* Le 28. A Koriagui.

(p) Ce réduit eſt en quelque ſorte ſéparé de l'appartement; il eſt un peu moins ſale, parce qu'il eſt moins fréquenté : c'eſt la place d'honneur réſervée aux étrangers.

1788, *Février.* Le 28. A Karagui.

ceux qui ſervent à la cuiſine ſont en fer ou en cuivre; tous ſont d'une malpropreté révoltante. Des reſtes de poiſſon ſéché ſont épars çà & là, & à tous momens des femmes ou des enfans ſont à faire griller des morceaux de peau de ſaumons; c'eſt un de leurs mets favoris.

Habillement des enfans.

L'habillement des enfans arrêta mes regards par ſa ſingularité; on m'aſſura qu'il reſſembloit parfaitement à celui des Koriaques. Il conſiſte en un ſeul vêtement, c'eſt-à-dire, dans une peau de renne qui enveloppe & ſerre chaque partie du corps, de ſorte que ces enfans paroiſſent couſus de toutes parts: une ouverture en bas, devant & derrière, donne la poſſibilité de les nettoyer. Cette ouverture eſt recouverte d'un autre morceau de peau qui s'attache & ſe lève à volonté; il ſoutient un paquet de mouſſe *(q)*, qu'on met en guiſe de couche entre les jambes de

(q) On ſe ſert également de l'herbe appelée *tonnchitcha*.

l'enfant, & qu'on renouvelle à meſure qu'il l'a ſali. Outre les manches ordinaires, il en eſt deux autres attachées à ſon habit, & dans leſquelles on lui paſſe les bras lorſqu'il a froid; les extrémités en ſont fermées, & le dedans eſt garni de mouſſe. On le coiffe auſſi d'un capuchon de la même peau que ſon vêtement; mais dans les yourtes, les enfans ſont preſque toujours tête nue, & le capuchon leur pend ſur les épaules: ils ont encore pour ceinture une lanière de peau de renne. Leurs mères les portent ſur le dos, par le moyen d'une courroie qui paſſe autour du front de la femme & ſous le derrière de l'enfant.

1788, *Février.* Le 28. A Karagui.

Le toyon de Karagui, chez qui nous logions, étoit un ancien rebelle; on avoit eu de la peine à le faire rentrer dans le devoir, & il nous donna quelques inquiétudes par le refus formel qu'il nous fit de nous procurer du poiſſon.

Les mœurs des habitans de cet oſtrog, tiennent beaucoup de celles des Koriaques leurs voiſins. Cette analogie ne ſe fait pas

Le 29. Idiome des habitans de cet oſtrog.

1788, *Février.* Le 29. A Karagui.

moins sentir dans l'idiome que dans l'habillement des enfans. J'eus occasion de le remarquer le lendemain de notre arrivée.

Des Koriaques nous amènent deux rennes en vie.

Ayant appris que dans les environs étoient deux hordes de Koriaques à rennes, nous leur dépêchâmes aussitôt un exprès pour leur proposer de nous en vendre; ils ne se firent pas prier, le même jour ils nous amenèrent deux rennes en vie. Ce secours vint à propos pour tranquilliser nos gens, qui commençoient à craindre de manquer de vivres; cependant la disette menaçoit encore plus nos chiens, les provisions de poisson n'arrivoient point. On se hâta donc de tuer un renne; mais lorsqu'il fut question du prix, nous nous trouvâmes fort embarrassés pour traiter avec les vendeurs; ils ne parloient ni Russe ni Kamtschadale, & leurs signes n'étoient rien moins qu'expressifs: jamais nous ne nous fussions entendus, sans un habitant de Karagui qui vint nous servir d'interprète.

Distinction des deux sortes de Koriaques.

On distingue deux sortes de Koriaques;

ceux proprement appelés de ce nom, ont une réſidence fixe; les autres, qui ſont nomades, ſont connus ſous la dénomination de *Koriaques à rennes (r):* ils en ont de nombreux troupeaux, & pour les nourrir, ils les conduiſent dans les cantons où la mouſſe abonde. Ces pâturages ſont-ils épuiſés, ils courent en chercher d'autres: ils errent ainſi ſans ceſſe, campant ſous des tentes de peaux & vivant du produit de leurs rennes.

1788, *Février.* Le 29. A Karagui.

Ces animaux ne leur ſont pas moins utiles pour le tranſport, que les chiens aux Kamtſchadales. Les Koriaques qui nous vinrent trouver, étoient traînés par deux rennes; mais la façon de les atteler & de les mener, & la forme du traîneau exigent des détails particuliers. Il convient, je penſe, de les renvoyer au moment où, voyageant chez ces peuples, je ſerai

(r) On me dit qu'il y avoit de ces Koriaques errans dans l'île de Karagui, à vingt-ſix verſtes du village de ce nom dans l'eſt-ſud-eſt de la baie; j'ai cru avoir découvert de loin cette île.

1788, *Février*, Le 29. A Karagui. Arrivée de nos provisions.

plus à portée de faire des observations exactes.

Ces provisions si desirées nous parvinrent enfin le 29 au soir; elles nous furent amenées par le sergent que nous attendions depuis plusieurs jours. Nous nous disposâmes à partir le lendemain matin; mais il s'éleva dans la nuit un vent d'oueſt & de nord-oueſt des plus violens. Cet ouragan fut accompagné de neige; elle tomba en telle abondance, que nous fûmes contraints de différer notre départ. Il falloit un temps aussi affreux pour nous y forcer, car l'arrivée de nos provisions avoit redoublé notre impatience; elles étoient peu considérables, & nos besoins si pressans, qu'à peine reçues elles avoient été entamées : il étoit donc de notre intérêt d'abréger les séjours, pour qu'elles ne se trouvassent pas consommées avant que nous eussions passé les déserts.

Mars. Le 1.er

Dans la matinée le vent mollit, mais la neige continua, & le ciel menaçoit d'une autre tempête avant la fin du jour; elle

commença en effet à gronder vers les deux heures après-midi, & dura juſqu'au ſoir.

1788, *Mars*, Le 1.er A Karagui.

Célèbre danſeuſe Kamtſchadale.

Pour nous diſtraire, on nous propoſa de prendre une idée des talens d'une célèbre danſeuſe Kamtſchadale, habitante de Karagui. Ce qu'on nous en dit piqua notre curioſité, & nous la fîmes venir; mais, ſoit caprice, ſoit humeur, elle refuſa de danſer, & ne parut faire aucun cas de notre invitation. Vainement on lui repréſenta que c'étoit manquer de complaiſance & même de reſpect envers M. le commandant; il fut impoſſible de la déterminer. Heureuſement nous avions de l'eau-de-vie ſous la main; quelques raſades parurent changer ſes diſpoſitions. En même temps, à notre inſtigation, un Kamtſchadale ſe mit à danſer devant elle, en la provoquant de la voix & du geſte. Peu-à-peu les yeux de cette femme s'allumèrent; ſa contenance devint convulſive; tout ſon corps treſſailloit ſur l'eſtrade où elle étoit aſſiſe: aux agaceries, aux chants

1788, *Mars.* Le 1.er A Karagui.

aigus de ſon danſeur, elle répondoit par de pareils efforts de voix, & en battant la meſure avec ſa tête, qui tournoit en tout ſens. Bientôt les mouvemens furent ſi preſſés, que n'y tenant plus, elle s'élança à terre, & défia à ſon tour ſon homme par des cris & des contorſions encore plus bizarres. Il eſt difficile d'exprimer le ridicule de ſa danſe; tous ſes membres ſembloient diſloqués; elle les remuoit avec autant de force que d'agilité; ſes mains ſe portoient à ſon ſein avec une ſorte de rage, le découvroient & s'y attachoient, comme ſi elle eût voulu le déchirer ainſi que ſes vêtemens. Ces tranſports étranges étoient accompagnés de poſtures plus étranges encore; en un mot, ce n'étoit plus une femme, mais une furie. Dans ſon aveugle frénéſie, elle ſe ſeroit précipitée dans le feu allumé au milieu de la yourte, ſi ſon mari ne ſe fût pas empreſſé d'avancer un banc pour l'en empêcher; il eut encore la précaution de ſe tenir ſans ceſſe auprès d'elle. Lorſ-

qu'il vit qu'ayant abſolument perdu la tête, elle ſe jetoit de tous côtés, & qu'elle étoit réduite, pour ſe ſoutenir, à s'accrocher à ſon danſeur, il la prit dans ſes bras & la porta ſur l'eſtrade; elle y tomba, comme une maſſe, ſans connoiſſance & hors d'haleine. Elle fut près de cinq minutes en cet état : cependant le Kamtſchadale, fier de ſon triomphe, ne ceſſoit pas de chanter & de danſer. Revenue à elle, cette femme l'entendit; ſoudain, malgré ſa foibleſſe, elle ſe ſouleva encore, en pouſſant des ſons mal articulés : on eût dit qu'elle alloit recommencer cette pénible lutte. Son mari la retint, & demanda grâce pour elle : mais le vainqueur, ſe croyant infatigable, continuoit de l'agacer ; il fallut uſer de notre autorité pour lui impoſer ſilence. Malgré les éloges qui furent donnés aux talens des acteurs, j'avoue que je ne trouvai pas la ſcène gaie; je dirai plus, elle me révolta.

1788, *Mars.* Le 1.er A Karagui.

Hommes & femmes, tout le monde ici fume & mâche du tabac. Par un

Amour de ces peuples pour le tabac.

1788, *Mars.* Le 1.er A Karagui.

raffinement que j'ignorois, on le mêle avec de la cendre, pour, me dit-on, le rendre plus fort. Les habitans, à qui nous en préſentâmes en poudre, ne le portèrent pas à leur nez, mais à leur bouche. J'examinai leurs pipes; elles ont la même forme que celles des Chinois; toutes étoient d'os & très-petites. Lorſqu'ils fument, ils ſe gardent bien de renvoyer la fumée; ils l'avalent avec délices.

Adieux des toyons qui nous avoient ſervi d'eſcorte.

Tous les toyons des oſtrogs par leſquels nous avions paſſés depuis Ozernoi, par reſpect & par honneur pour M. Kaſloff, nous avoient ſervi d'eſcorte juſqu'à Karagui.

Le ſurlendemain de notre arrivée, ils avoient pris congé de nous pour retourner chacun à leur village. Leurs adieux furent des plus affectueux. Après avoir demandé de nouveaux pardons à leur commandant de ne l'avoir pas mieux reçu à ſon paſſage, ils lui témoignèrent leurs vifs regrets de ſe ſéparer de lui,

comme s'ils l'euſſent laiſſé au milieu des plus grands dangers; ils lui offrirent tout ce qu'ils poſſédoient, ne connoiſſant pas d'autres marques d'attachement. Ils s'adreſsèrent pareillement à moi, me priant avec inſtance de recevoir d'eux quelque choſe: en vain je voulus m'en défendre, mes refus ne les rendirent que plus preſſans; & pour les contenter, je fus obligé de prendre leurs dons.

1788, *Mars.* Le 1.er A Karagui.

Il faut que je rempliſſe ici envers tout le peuple Kamtſchadale, que je vais quitter, le devoir que ſes procédés à mon égard m'ont impoſé. Je me plais à me retracer le ſouvenir de l'obligeant accueil qu'il m'a fait; j'ai vanté ſon hoſpitalité & ſa douceur, mais je ne me ſuis pas aſſez étendu ſur les témoignages d'affection que ces bonnes gens me donnèrent. Il n'eſt, je crois, aucuns chefs d'oſtrogs qui ne m'aient fait quelques petits préſens; tantôt c'étoit une peau de martre zibeline ou de renard, tantôt des fruits ou du poiſſon, & tels autres objets

Marques d'affection que me donnèrent les Kamtſchadales.

1788, *Mars.* Le 1.er A Karagui

qu'ils jugeoient m'être agréables. J'avois beau être en garde contre leurs offres, ils revenoient ſans ceſſe à la charge & me contraignoient d'accepter: on eût dit qu'ils prenoient à tâche de réparer envers moi, l'injuſtice qu'ils avoient ſi long-temps faite au nom François. Souvent ils me remercioient de les avoir déſabuſés ſur notre compte; quelquefois auſſi ils étoient tentés de le regretter, en ſongeant qu'ils ne me verroient plus, & que mes compatriotes étoient rarement dans le cas de voyager dans leur péninſule.

Le 2. Départ de Karagui, & circuit forcé par la débacle d'une baie.

Nous ſortîmes de Karagui à une heure du matin par un temps aſſez calme, qui ſe ſoutint tout le jour. La ſeule contrariété que nous éprouvâmes dans notre marche, fut de ne pouvoir traverſer, comme nous l'avions eſpéré, une baie que la tempête de la veille avoit fait débacler; il fallut en faire le tour. Cette baie a de la profondeur; ſa largeur eſt de huit à dix verſtes, & la direction de ſon cours me parut nord-eſt & ſud-oueſt. La glace ne s'étoit

rompue que juſqu'à l'embouchure, & là, reprenant ſa ſolidité, s'avançoit dans la mer : avec le circuit que ce dégel nous obligea de faire, notre journée peut s'évaluer à cinquante verſtes.

1788, *Mars.* Le 2.

A la nuit tombante nous nous arrêtâmes en plein-champ ; auſſitôt les tentes furent dreſſées. Sous la plus grande, appartenant à M. Kaſloff, ſon vezock & le mien furent approchés portière contre portière, de manière qu'en baiſſant les glaces, qui étoient de feuilles de talc, nous pouvions facilement nous entretenir & nous communiquer. Les autres traîneaux étoient rangés deux à deux autour de notre tente, & l'intervalle d'un traîneau à l'autre étoit couvert de toile ou de peaux, ſous leſquelles nos conducteurs & les gens de notre ſuite pouvoient ſe mettre à l'abri & faire leurs lits. Telle étoit la diſpoſition de nos haltes en raſe campagne.

Diſpoſition de nos haltes en raſe campagne.

Dès que la chaudière étoit établie nous prenions du thé, puis l'on s'occupoit de

En quoi conſiſtoit notre ſouper, notre unique repas.

1788, *Mars.* Le 1. la préparation du ſouper, notre unique repas chaque jour. Un caporal y préſidoit comme maître d'hôtel & comme cuiſinier : les mets qui ſortoient de ſa main n'étoient ni nombreux ni délicats; mais ſa promptitude à les apprêter, & notre apétit nous rendoient indulgens. Il nous ſervoit pour l'ordinaire une ſoupe de biſcuit de pain noir avec du riz ou du gruau ; en une demi-heure elle étoit faite, & voici comment : il prenoit une pièce de bœuf ou de renne, & avant de la jeter dans l'eau bouillante, il la coupoit par morceaux très-minces, qui étoient cuits dans l'inſtant.

La veille de notre départ de Karagui, on avoit tué & entamé notre ſecond renne. Nous nous régalâmes avec ſa moëlle crue ou cuite ; je la trouvai excellente : nous fîmes auſſi bouillir la langue, & je ne crois pas avoir jamais rien mangé de meilleur.

Le 3. Nos chiens commencent à ſouffrir de la diſette ; pluſieurs périſſent. Nous reprîmes notre marche de grand matin, mais il nous fut impoſſible de faire plus de trente-cinq verſtes. Le vent avoit changé ;

changé : revenu à l'oueſt & au ſud-oueſt, il ſouffla de nouveau avec une violence extrême & nous rejetoit la neige au viſage. Nos conducteurs ſouffrirent beaucoup, bien moins cependant que nos chiens, dont pluſieurs périrent en chemin épuiſés de fatigue ; les autres ne pouvoient nous traîner, tant ils étoient foibles, faute de nourriture : on ne leur donnoit plus qu'un quart de leur ration ordinaire, & à peine leur reſtoit-il encore des vivres pour deux jours. 1788, *Mars.* Le 3.

Soldat envoyé à Kaminoi, pour y chercher du ſecours.

Dans cette extrémité, nous dépêchâmes un ſoldat à l'oſtrog de Kaminoi, pour y chercher du ſecours, & pour faire venir à notre rencontre l'eſcorte qui devoit y attendre M. Kaſloff. C'étoit une garde de quarante hommes qu'on lui avoit envoyée d'Ingiga, à la première nouvelle de la révolte des Koriaques.

Arrivée au village de Gavenki.

Nous n'avions plus que quinze verſtes à faire pour atteindre le village ou hameau de Gavenki ; nous eſpérions y trouver du poiſſon pour nos chiens ; & dans

1788, *Mars.* Le 4. A Gavenki.

cette confiance, nous nous hasardâmes à leur accorder le soir double portion, afin de les mettre en état de nous y conduire. Après avoir passé la nuit comme la précédente, nous nous remîmes en route à trois heures du matin : nous ne quittâmes point le bord de la mer jusqu'à Gavenki, où nous n'arrivâmes qu'à dix heures. Ce village est ainsi nommé à cause de sa laideur & de son état misérable *(f)*; on n'y voit en effet que deux yourtes menaçant ruine, & six balagans assez mal construits avec de vilains bois tortus, que la mer jette parfois sur le rivage, car il n'y a pas un arbre aux environs; seulement on y aperçoit de loin en loin quelques arbrisseaux très-chétifs & très-clair-semés. Je ne fus pas étonné d'apprendre que depuis peu, plus de vingt habitans s'étoient expatriés volontairement pour chercher de meilleurs gîtes. Aujourd'hui la population

Description de Gavenki.

(f) Son nom dérive du mot *gavna*, qui signifie excrément.

de ce hameau ſe borne à cinq familles, y compris celle du toyon; encore compte-t-on dans ce nombre deux Kamtſchadales qui ſont venus de l'île de Karagui, s'établir ici. On ne me dit point les raiſons de leur déplacement, mais je doute qu'ils aient gagné au change.

1788, *Mars.* Le 4. A Gavenki.

Il n'y avoit pas une heure que nous étions à Gavenki, qu'il s'éleva une querelle entre un ſergent de notre ſuite & deux payſans du village, à qui il s'étoit adreſſé pour avoir du bois. Ceux-ci répondirent bruſquement qu'ils n'en vouloient pas donner; de propos en propos les têtes s'échauffèrent: les Kamtſchadales peu intimidés des menaces du ſergent, tirèrent leurs couteaux *(t)*, & vinrent ſur lui; mais auſſitôt ils furent déſarmés par deux de nos ſoldats. Dès que M. le commandant fut inſtruit de cet acte de

Querelle entre un de nos ſergens & deux habitans de Gavenki.

(t) Ces couteaux pouvoient avoir deux pieds de long; ils s'attachent à la ceinture, & pendent ſur les cuiſſes.

1788, *Mars.* Le 4. A Gavenki. Punition des coupables.

violence, il ordonna qu'on fît un exemple par la punition des coupables. Il les fit amener devant la yourte où nous étions, & cherchant à en impoſer aux autres habitans, il ſortit pour preſſer lui-même le ſupplice. Le toyon qui étoit reſté pour me tenir compagnie, ſe mit alors à murmurer devant moi de la rigueur avec laquelle on traitoit ſes deux compatriotes; ſa famille m'environnoit en criant encore plus haut que lui. J'étois ſeul, cependant j'allois eſſayer de les calmer, quand je m'aperçus que M. Kaſloff avoit oublié ſes armes; je ſautai ſur nos ſabres au mouvement que fit le toyon pour ſortir, & je le ſuivis de près. Déjà il avoit joint M. le commandant, & ameutant tous ſes voiſins, il demandoit à grands cris qu'on relâchât les délinquans; il étoit, diſoit-il, leur ſeul juge, il n'appartenoit qu'à lui de les punir. A ces clameurs ſéditieuſes, M. Kaſloff ne répondit que par un regard ſévère, qui déconcerta l'effronterie de ces payſans & de leurs chefs; celui-ci dit

encore quelques mots, mais on le ſaiſit & on le força d'aſſiſter au châtiment qu'il prétendoit empêcher. Des deux rebelles qui le ſubirent, l'un étoit un jeune homme de dix-huit ans, & l'autre un homme de vingt-huit à trente. Ils furent déshabillés & couchés par terre; deux ſoldats leur tenoient les jambes & les mains, tandis que quatre autres faiſoient tomber ſur leurs épaules une grêle de coups; on les battit ainſi l'un après l'autre avec des baguettes de ſapin ſéché, qui mirent leurs corps tout en ſang. A la prière des femmes, que la foibleſſe de leur ſexe rend par-tout plus compatiſſantes, le ſupplice fut abrégé; on leur remit le jeune homme, à qui elles firent ſur le champ une belle exhortation, dont il ſe fût bien paſſé, car il n'étoit guère en état de l'entendre, & encore moins de ſonger à ſe révolter une ſeconde fois.

1788, *Mars.* Le 4. A Gavenki.

La ſévérité dont s'arma dans cette occaſion M. le commandant, étoit d'autant plus néceſſaire, que nous commençâmes

Les habitans nous refuſent du poiſſon.

1787, *Mars.* Le 4. A Gavenki.

à apercevoir ici des nuances contagieuſes du caractère inquiet des Koriaques. Oppoſées aux mœurs des Kamtſchadales que nous venions de quitter, celles des habitans de Gavenki nous faiſoient douter ſi c'étoit encore le même peuple : autant nous avions eu à nous louer du zèle & de la bonté des autres, autant nous eûmes à nous plaindre de la dureté & de la fourberie de ceux-ci. Quelques inſtances que nous leur fîmes, nous n'en pûmes obtenir du poiſſon pour nos chiens; ils nous aſſuroient froidement qu'ils n'en avoient point; leurs réponſes équivoques les trahiſſoient, & nos gens ne tardèrent pas à en reconnoître la fauſſeté. A force de fureter ils découvrîrent des réſervoirs ſouterrains, où, à notre approche, ces gens avoient enfoui leurs proviſions. Malgré le ſoin qu'ils avoient pris d'en maſquer les veſtiges, en les couvrant artiſtement de terre & de neige, en peu de temps tout fut dépiſté par nos chiens, que leur nez & la faim dirigeoient. A la vue de

leurs caveaux enfoncés & du poiſſon qu'on en tira, ces payſans nous alléguèrent les plus mauvaiſes raiſons pour ſe juſtifier; elles redoublèrent notre indignation, &, ſans un reſte de pitié pour eux, nous euſſions tout enlevé; mais nous nous contentâmes d'en prendre une petite partie.

1787, *Mars.* Le 4. A Gavenki.

D'après ce que nous trouvâmes dans ces ſouterrains, il paroît qu'on pêche ſur ces côtes du ſaumon, du hareng, de la morue, des morſes & différens autres animaux amphibies.

Poiſſons qu'on pêche ſur ces côtes.

Il n'y a ni ſource ni rivière dans les environs, mais ſeulement un lac qui fournit de l'eau aux habitans de Gavenki. Ils ont ſoin l'hiver de venir caſſer la glace qui le couvre; ils en emportent des quartiers conſidérables, puis les jettent dans des eſpèces d'auges, ſuſpendues dans la yourte à la hauteur d'un homme. La chaleur y eſt aſſez forte, pour que la glace ſe fonde peu à peu; & c'eſt-là que chacun vient puiſer quand il a ſoif.

Lac des environs de Gavenki.

1788. *Mars.* Le 4. A Gavenki.

On voit auprès de ce village, une montagne ou une espèce de retranchement de la façon de ces peuples, qui s'y réfugioient autrefois dans leurs révoltes.

Départ de Gavenki.

Du 5 au 9.

Nous ne nous arrêtâmes à Gavenki que douze à treize heures; nous en partîmes la nuit pour nous rendre à Poustaretsk, qui en est éloigné de plus de deux cents verstes: il nous fallut cinq grands jours pour faire ce trajet; jamais notre marche n'avoit été aussi pénible. Nous n'eûmes pas à nous plaindre du temps de la première journée; mais le lendemain, la neige & les coups de vent nous assaillirent; ils se succédèrent sans interruption & avec tant d'impétuosité, que nos conducteurs en étoient aveuglés; à quatre pas devant eux, ils ne distinguoient rien; ils ne voyoient pas même le traîneau qui les suivoit immédiatement.

Notre guide nous égare.

Pour surcroît de malheur, le guide que nous avions pris à Gavenki, étoit vieux & avoit la vue courte, aussi nous

égaroit-il ſouvent; alors il nous faiſoit arrêter, & alloit ſeul en avant, pour chercher des points de ralliement: mais comment en trouver dans une plaine auſſi vaſte, couverte de neige, & où l'on n'apercevoit ni bois, ni montagnes, ni rivières? A tous momens l'expérience de notre guide étoit miſe en défaut par le mauvais temps, malgré la connoiſſance incroyable qu'il avoit de ces chemins: la moindre butte, le moindre arbriſſeau, c'en étoit aſſez pour le remettre ſur la voie; cependant, comme il ſe trompoit quelquefois, nous jugeâmes avoir fait chaque jour plus de vingt verſtes en détours forcés qu'il nous occaſionna.

1788, *Mars.* Du 5 au 9.

Au bout de deux jours, mes chiens furent réduits à un ſeul poiſſon qu'on partageoit entre tous. Le défaut de nourriture épuiſa bientôt leurs forces; à peine pouvoient-ils nous traîner: les uns tomboient ſous les coups de nos conducteurs, les autres refuſoient ſervice; pluſieurs reſtèrent ſur la place, morts d'inanition.

La famine nous enlève nos chiens.

1788, *Mars.* Du 5 au 9.

De trente-ſept chiens attelés à mon vezock, en partant de Bolcheretsk, je n'en avois plus que vingt-trois, encore étoient-ils d'une foibleſſe extrême; M. Kaſloff avoit pareillement perdu beaucoup des ſiens.

La diſette devint à la fin ſi grande, que nous nous vîmes à la veille de ne pouvoir ſortir de ce déſert. Nos chiens n'ayant plus du tout de poiſſon, nous fûmes obligés, pour les ſoutenir, de prendre ſur nos propres proviſions; mais leur part étoit modique; la prudence nous impoſoit la plus ſévère économie.

Nous laiſſons nos équipages au milieu du chemin.

Dans cette fâcheuſe conjoncture, nous abandonnâmes nos équipages au milieu du chemin, à la garde de quelques-uns de nos conducteurs; &, après avoir choiſi dans l'attelage de ces traîneaux les moins mauvais chiens, pour remplacer ceux qui nous manquoient, nous pourſuivîmes notre route.

Nouvelles peines.

Nous ne fûmes pas hors de peine ni d'inquiétude. L'eau ne tarda pas à nous manquer: le ſeul petit ruiſſeau que nous

rencontrâmes étoit glacé; il fallut nous réſoudre à nous déſaltérer avec de la neige. Le défaut de bois fut un autre embarras; pas un arbre ſur notre chemin; nous faiſions quelquefois une verſte pour aller à la découverte d'un méchant arbriſſeau qui n'avoit pas un pied de haut : tous ceux qui s'offroient à nos regards étoient auſſitôt coupés & emportés, dans la crainte de n'en pas trouver plus loin; mais ils étoient ſi petits & ſi rares qu'ils ne ſuffiſoient pas pour cuire nos alimens. Il n'étoit donc pas queſtion de nous chauffer; le froid pourtant étoit des plus rigoureux, & la lenteur de notre marche nous donnoit le temps de nous morfondre; à chaque pas nous étions contraints de nous arrêter pour dételer les chiens qui expiroient les uns ſur les autres.

1788, *Mars.* Du 5 au 9.

Je ne ſaurois rendre ce qui ſe paſſa en moi dans cette circonſtance; le moral ſouffroit encore plus que le phyſique. Je prenois aiſément mon parti ſur les

1788, *Mars.* Du 5 au 9.

incommodités que je partageois avec mes compagnons; leur exemple & ma jeuneſſe me faiſoient ſupporter tout avec courage; mais ma conſtance m'abandonnoit dès que je ſongeois à mes dépêches. La nuit, le jour, elles étoient ſans ceſſe ſous ma main, je n'y touchois qu'en frémiſſant. L'impatience de remplir ma miſſion, l'image des obſtacles que j'avois à vaincre, l'incertitude d'y réuſſir, toutes ces idées venoient à la fois m'agiter. Je les écartois; l'inſtant d'après, une nouvelle contrariété me ramenoit à ces réflexions déſeſpérantes.

Moyen dont nous nous ſervionspour faire avancer nos chiens.

En ſortant de Gavenki, nous avions quitté la côte de l'eſt; celle de l'oueſt ſe préſenta à nous à deux verſtes de Pouſtaretsk; de ſorte que nous avions traverſé cette partie du Kamtſchatka dans toute ſa largeur, qui n'eſt, comme l'on voit, que de deux cents verſtes, c'eſt-à-dire, de cinquante lieues. Nous fîmes ce trajet plus à pied qu'en traîneaux: nos chiens étoient ſi foibles, que nous préférions de nous fatiguer nous-mêmes pour les

ſoulager, rarement encore en alloient-ils plus vîte. Nos conducteurs ne pouvoient les faire avancer qu'en s'attelant comme eux pour les aider à tirer nos voitures, & nous les agacions en leur montrant un mouchoir que nous tournions en forme de poiſſon : ils ſuivoient cet appât qui fuyoit devant eux, à meſure qu'ils s'approchoient pour s'en ſaiſir.

1788, *Mars.* Du 5 au 9.

C'eſt par ce moyen que nous vînmes à bout de franchir la montagne qui mène à Pouſtaretsk. Je me crus ſauvé en mettant le pied dans ce hameau, d'après l'accueil gracieux que nous firent les femmes. Nous en trouvâmes ſix qui venoient au devant de nous, & qui nous abordèrent avec des démonſtrations de joie les plus folles. Nous comprîmes, à quelques mots qu'elles nous dirent, que leurs maris étoient allés à l'oſtrog de Potkagornoï pour y chercher de la baleine. Elles nous conduiſirent à leurs habitations en chantant & ſautant autour de nous comme des extravagantes. Une d'entr'elles ſe dépouilla

Le 9. Arrivée à Pouſtaretsk.

1787, *Mars.* Le 9. A Pouſtaretsk.

d'une parque de jeune renne pour en vêtir M. le commandant; les autres nous exprimoient par de grands éclats de rire leur ſatisfaction de notre arrivée, à laquelle elles aſſuroient ne point s'attendre: cela n'étoit guère vraiſemblable, mais nous fîmes ſemblant de les croire, dans l'eſpérance d'en avoir meilleure compoſition.

Recherches inutiles pour trouver du poiſſon.

Nous entrâmes à Pouſtaretsk le 9 à trois heures après-midi; notre premier ſoin fut de viſiter tous les réſervoirs de poiſſon. Quel fut notre chagrin en les voyant vides! nous ſoupçonnâmes ſur le champ que les habitans avoient pris la même précaution que ceux de Gavenki; & nous voilà à queſtionner ces femmes, à fouiller de tous côtés, perſuadés que les proviſions ſont cachées: plus on nous le nioit, plus nous pouſſions nos recherches; elles furent inutiles, nous ne pûmes rien découvrir.

Triſte ſpectacle que nous offrent nos chiens.

Dans cet intervalle on avoit dételé nos chiens pour les attacher par pelotons à l'ordinaire. Dès qu'ils furent au poteau,

1788, *Mars.* Le 9. A Pouſtaretsk,

ils ſe jetèrent ſur leurs liens & ſur leurs harnois ; en une minute tout fut dévoré. En vain eſſaya-t-on de les retenir ; la plus grande partie s'échappa dans la campagne où ils erroient çà & là, mangeant tout ce que leurs dents pouvoient déchirer. Il en mouroit à tous momens quelques-uns qui devenoient auſſitôt la proie des autres ; Ceux-ci s'élançoient ſur ces cadavres & les mettoient en pièces : chaque membre étoit diſputé au raviſſeur par une troupe de rivaux qui l'attaquoient avec la même furie ; s'il ſuccomboit ſous le nombre, il étoit à ſon tour l'objet d'un nouveau combat *(u)*. A l'horreur de les voir ainſi s'entre-dévorer, ſuccédoit le triſte ſpectacle de ceux qui aſſiégeoient la yourte où nous demeurions. Ces pauvres bêtes étoient toutes d'une maigreur à faire compaſſion ; elles pouvoient à peine remuer : leurs hurlemens

(u) Pour nous défendre nous-mêmes contre ces chiens affamés, nous étions réduits à ne point ſortir ſans nos bâtons, ou ſans des armes qui puſſent les écarter.

1788, *Mars.* Le 9. A Pouſtaretsk.

plaintifs & continuels ſembloient nous prier de les ſecourir, & nous reprocher l'impoſſibilité où nous étions de le faire. Pluſieurs qui ſouffroient autant du froid que de la faim, ſe couchoient au bord de l'ouverture extérieure, pratiquée dans le toit de la yourte, & par où s'échappe la fumée; plus ils ſentoient la chaleur & plus ils s'en approchoient; à la fin, ſoit foibleſſe, ſoit défaut d'équilibre, ils tomboient dans le feu ſous nos yeux.

Le ſoldat envoyé à Kaminoi, arrêté en route.

Peu d'inſtans après notre arrivée, nous vîmes revenir le conducteur du ſoldat envoyé le 3 à Kaminoi, pour y chercher du ſecours; il nous apprit que notre émiſſaire en avoit lui-même le plus preſſant beſoin, trop heureux d'avoir rencontré à douze verſtes au nord de Pouſtaretsk, une mauvaiſe yourte abandonnée; il s'y étoit mis à l'abri des tempêtes qui l'avoient égaré dix fois. Les proviſions que nous lui avions données pour lui & pour ſes chiens étoient conſommées, & il attendoit impatiemment qu'on vînt le

tirer

tirer d'embarras, ſans quoi il lui étoit impoſſible de ſortir de ſon aſyle, ni pour exécuter les ordres dont il étoit chargé, ni pour nous rejoindre.

1788, *Mars.* Le 9. A Pouſtaretsk.

M. Kaſloff, loin de ſe laiſſer abattre par ce nouveau contre-temps, ranima notre courage, en nous faiſant part des derniers expédiens qu'il étoit réſolu d'employer. Déjà, ſur l'aſſurance qui nous fut donnée qu'une baleine avoit échoué auprès de Potkagornoi, il y avoit envoyé un exprès; la plus grande célérité lui étoit recommandée, & il devoit rapporter de la chair & de la graiſſe de ce poiſſon le plus qu'il pourroit.

Exprès envoyé à Potkagornoi pour y chercher de la baleine.

Cette reſſource étant encore incertaine, M. le commandant nous propoſa de faire le ſacrifice du peu de vivres que chacun de nous comptoit réſerver pour ſes propres chiens. Il étoit queſtion de nous en deſſaiſir en faveur du ſergent Kabéchoff, qui s'offroit d'aller à Kaminoi. Dans la détreſſe où nous étions, la moindre lueur d'eſpérance ſuffiſoit pour nous décider à

Le ſergent Kabéchoff part pour Kaminoi avec le reſte de nos proviſions.

1788, *Mars.* Le 10. A Pouſtaretsk.

tout riſquer ; nous embraſsâmes donc cet avis avec tranſport, nous abandonnant au zèle & à l'intelligence de ce ſergent.

Il partit le 10, muni d'inſtructions détaillées & du reſte de nos proviſions. Dans ſa route il devoit ramaſſer notre pauvre ſoldat, & de-là courir remplir la commiſſion dont celui-ci n'avoit pu s'acquitter. Après avoir pris toutes ces meſures, nous nous exhortâmes à la patience, & nous cherchâmes à nous diſtraire de nos ſollicitudes, en attendant qu'il plût à la Providence de nous en délivrer. Je vais employer ce temps à rendre compte des obſervations que j'ai faites à Pouſtaretsk.

Du 10 au 12. Deſcription de Pouſtaretsk & de ſes environs.

Ce hameau eſt ſitué ſur le penchant d'une montagne que la mer arroſe ; car on ne peut pas appeler rivière *(x)*, ce qui n'eſt proprement qu'un golfe fort étroit, qui s'avance juſqu'au pied de cette montagne : l'eau en eſt ſaumâtre & nullement

(x) Les gens du pays la nomment *Pouſtaia-reka*, c'eſt-à-dire, rivière déſerte : ce golfe étoit alors entièrement glacé.

1788, *Mars.* Du 10 au 12. A Pouſtaretsk.

potable; pour y ſuppléer, nous buvions de la neige fondue, qui étoit notre ſeule eau douce. Deux yourtes où vivent environ quinze perſonnes, compoſent tout le hameau; on peut encore y comprendre quelques balagans, où les habitans vont s'établir au commencement de l'été: ils les ont conſtruits à quelques verſtes des yourtes & plus avant dans les terres.

Ils y paſſent toute la belle ſaiſon à pêcher, & à faire leurs approviſionnemens pour l'hiver. A en juger par les alimens que je leur ai vu apprêter & manger, le poiſſon n'y doit pas être abondant: leur nourriture pendant notre ſéjour ſe borna à de la chair ou de la graiſſe de baleine, à de l'écorce d'arbre crue, & à des bourgeons arroſés avec de l'huile de baleine, de loup marin ou de la graiſſe d'autres animaux. Ils nous dirent qu'ils avoient pris quelquefois en pleine mer de petites morues; je ne ſais s'ils en avoient en réſerve dans quelque coin, mais nous avions fait tant de recherches, & nous

Nourriture des habitans pendant notre ſéjour.

1788, *Mars.* Du 10 au 12. A Pouſtaretsk.

leur vîmes faire ſi mauvaiſe chère, que je finis par les croire réellement auſſi pauvres qu'ils paroiſſoient l'être.

Manière de chaſſer les rennes.

Leur manière de chaſſer les rennes, qui ſe trouvent en aſſez grande quantité dans ces cantons, n'eſt pas moins sûre que commode. Ils entourent de paliſſades une certaine étendue de terrain, en laiſſant ſeulement quelques ouvertures; c'eſt dans ces paſſages étroits qu'ils tendent leurs filets ou leurs lacs : ils ſe ſéparent enſuite pour chaſſer les rennes dans ces piéges; ces animaux, en cherchant à ſe ſauver, s'y précipitent & s'y trouvent arrêtés ou par le cou ou par leur bois. Il s'en échappe toujours un grand nombre qui briſent les lacets ou franchiſſent les paliſſades; cependant, une chaſſe faite par vingt ou trente hommes, a valu parfois plus de ſoixante rennes.

Occupations des femmes.

Indépendamment des travaux du ménage, les femmes ſont chargées de la préparation des peaux de divers animaux, particulièrement des rennes, de les tein-

dre & de les coudre. Elles les raclent d'abord avec une pierre taillante enchâſſée dans un bâton : après en avoir enlevé la graiſſe, elles continuent de les ratiſſer, afin de les rendre moins épaiſſes, & de leur donner plus de ſoupleſſe. La ſeule couleur dont elles faſſent uſage pour les teindre, eſt d'un rouge très-foncé; elles la tirent de l'écorce d'un arbre appelé en Ruſſe *olkhovaïa-déréva,* & connu chez nous ſous le nom de l'*aune.* On fait bouillir cette écorce, puis on en frotte la peau juſqu'à ce qu'elle ſoit bien imprégnée de teinture. Les couteaux qui ſervent pour couper enſuite ces peaux, ſont courbes & de l'invention probablement de ces peuples.

1788, *Mars.* Du 10 au 12. A Pouſtaretsk.

Des nerfs de rennes très-effilés, & préparés par ces mêmes femmes, leur tiennent lieu de fil. Elles couſent parfaitement bien. Leurs aiguilles leur viennent d'Okotsk, & n'ont rien d'extraordinaire; leurs dez reſſemblent à ceux de nos tailleurs, elles le mettent toujours ſur l'index.

A mon paſſage à Karagui, j'ai rapporté

1788, *Mars.* Du 10 au 12. A Pouſtaretsk.

Manière de fumer.

la façon dont ces peuples fument; mais je ne puis m'empêcher d'y revenir pour en faire connoître les ſuites funeſtes, dont je vis ici pluſieurs exemples. Leurs pipes*(y)* ne ſauroient contenir plus d'une pincée de tabac, qu'ils renouvellent juſqu'à ſatiété, & voici comment ils y parviennent: à force d'avaler la fumée, au lieu de la renvoyer, ils s'enivrent peu-à-peu, au point de tomber dans le feu, s'ils en étoient près. Heureuſement l'habitude qu'ils en ont, leur a appris à ſuivre les progrès de cette défaillance; ils prennent leurs précautions en s'aſſeyant ou en s'accrochant au premier objet qu'ils rencontrent. Leur pâmoiſon dure au moins un quart d'heure, pendant lequel leur ſituation eſt des plus pénibles; une ſueur froide inonde leur corps, la ſalive coule de leurs lèvres, la reſpiration eſt gênée & la toux

(y) Les tubes de ces pipes ſont de bois & fendus dans leur longueur; ils s'ouvrent par le milieu, & l'économie des fumeurs les porte à en gratter les parois, pour fumer enſuite ces ratiſſures.

continuelle. C'eſt lorſqu'ils ſe ſont mis dans cet état, qu'ils croyent avoir fumé délicieuſement.

1788, *Mars.* Du 10 au 12. A Pouſtaretsk. Habillement.

Ni les femmes ni les hommes ne portent ici de chemiſes *(z)*; leur vêtement ordinaire en a preſque la forme; il eſt moins court & de peau de renne. Quand ils ſortent, ils en paſſent un autre plus chaud par-deſſus. En hiver, les femmes n'ont point de jupes, mais des culottes fourrées.

Le 12. M. Schmaleff nous rejoint.

Le 12, M. Schmaleff nous rejoignit. Son retour nous fut d'autant plus agréable que nous en étions fort inquiets. Il y avoit ſix ſemaines que nous étions ſéparés *(a)*, & près d'un mois s'étoit écoulé depuis l'inſtant fixé pour notre réunion. Il lui reſtoit très-peu de proviſions; mais ſes chiens étant moins mauvais que les nôtres, nous en profitâmes pour faire venir nos équipages, que nous avions été forcés de

(z) Dans la deſcription de l'habillement des Kamtſchadales, on a vu qu'ils ont ſous leur parque une petite chemiſe de nankin ou de toile de coton.

(a) Le lecteur doit ſe rappeler qu'il nous avoit quitté à Apatchin le 29 janvier.

1788. *Mars.* Le 12. A Pouſtaretsk. laiſſer en chemin, & dont nous n'avions eu aucunes nouvelles depuis notre arrivée.

Le vent du ſud-oueſt qui nous avoit tant incommodés en route, ſouffla avec Du 12 au 17. la même violence pendant pluſieurs jours; il paſſa enſuite au nord-eſt, mais le temps n'en fut que plus affreux.

Il ſembloit que la nature en colère conſpirât auſſi contre nous pour multiplier les obſtacles & prolonger notre misère. J'en appelle à quiconque s'eſt trouvé dans une ſemblable poſition; il ſait s'il eſt cruel de ſe voir ainſi enchaîné par des entraves ſans ceſſe renaiſſantes. On a beau ſe diſtraire, s'armer de patience, à la longue les forces s'épuiſent & la raiſon perd ſes droits. Rien ne nous rend nos maux plus inſupportables que de n'y prévoir aucun terme.

Réponſe affligeante du ſergent Kabéchoff.

Nous n'en fîmes que trop l'expérience à la reception des lettres qui nous vinrent de Kaminoi : nul ſecours à en attendre, nous marquoit Kabéchoff; le détachement d'Ingiga étoit hors d'état de venir à notre rencontre; arrivé depuis deux mois à Ka-

minoi, il y avoit conſommé non-ſeulement ſa proviſion de vivres, mais encore celles qui nous étoient deſtinées. Les chiens s'entre-dévoroient comme les nôtres, & les quarante hommes ſe voyoient réduits à la dernière extrémité. Notre ſergent nous ajoutoit qu'il avoit pris le parti d'envoyer ſur le champ à Ingiga, comme notre unique reſſource; ſon exprès ne devoit revenir que dans quelques jours, mais il doutoit qu'il rapportât une réponſe ſatisfaiſante, cette ville ne pouvant être que mal approviſionnée en vivres & en chiens, après l'envoi conſidérable qu'elle en avoit fait.

1788, *Mars.* Du 12 au 17. A Pouſtaretsk.

Ce rapport affligeant nous ôta tout eſpoir, & nous nous crûmes perdus. Notre découragement & notre triſteſſe étoient tels, que M. Kaſloff fut d'abord inſenſible à la nouvelle de ſon avancement, qu'il reçut par le même courrier. Une lettre venant d'Irkoutsk, lui apprenoit qu'en reconnoiſſance de ſes ſervices, l'Impératrice le faiſoit paſſer du

M. Kaſloff reçoit la nouvelle de ſon avancement.

1788, *Mars.* Du 12 au 17. A Pouſtaretsk.

commandement d'Okotsk à celui de Yakoutsk. En toute autre circonſtance, cette faveur l'eût tranſporté; elle offroit à ſon zèle un champ plus vaſte, & plus de moyens d'exercer ſes talens dans l'art de gouverner ; mais il étoit loin de ſonger à calculer les avantages de ſon nouveau poſte. Tout ſentiment en lui cédoit à celui de notre danger, il en étoit comme abſorbé.

Je conçois l'idée de me ſéparer de M. Kaſloff.

Dans un moment auſſi critique, je ne puis attribuer qu'à une inſpiration du ciel, l'idée qui me vint tout-à-coup de me ſéparer de M. Kaſloff. En y réfléchiſſant, je ſentis tout ce qu'elle avoit de déſobligeant pour lui & de chagrinant pour moi; je voulus la repouſſer, mais en vain, malgré moi je m'y arrêtois; je penſois à ma patrie, à ma famille, à mon devoir. Leur aſcendant invincible l'emporta, & je m'ouvris à M. le commandant. Au premier aperçu, le projet lui parut extravagant, & il ne manqua pas de le combattre. Le deſir de l'exécuter me

1788, *Mars.* Du 12 au 17. A Pouſtaretsk.

fournit des réponſes à toutes ſes objections. Je lui prouvai qu'en demeurant unis, nous nous ôtions l'un à l'autre les moyens de pourſuivre notre route ; nous ne pouvions partir enſemble ſans un nombreux renfort de chiens : parmi ceux qui nous reſtoient, il n'y en avoit guère que vingt-ſept paſſables, tous les autres étoient morts ou incapables de ſervir *(b)*. L'un de nous conſentant à céder à l'autre ces vingt-ſept chiens, ce dernier acquéroit la poſſibilité d'avancer, & ſon départ débarraſſoit celui qu'il quittoit, du ſoin de nourrir encore ce petit nombre de courſiers affamés. Mais, me diſoit M. Kaſloff, ne vous faudra-t-il pas toujours quelques proviſions pour eux ? & comment vous en procurerez-vous ?

Je ne ſavois trop que répliquer à cette obſervation, lorſqu'on nous dit que notre exprès arrivoit de Potkagornoi. Plus heu-

(b) On n'a pas oublié ſans doute que nous étions partis de Bolcheretsk avec une meute de près de trois cents chiens.

1788, *Mars.*

Du 12 au 17. A Pouſtaretsk.

reux que tous les autres, il nous apportoit de la chair & de la graiſſe de baleine en grande quantité : ma joie, à ſa vue, fut extrême, toutes les difficultés étoient levées, je me crus déjà ſorti de Pouſtaretsk. Dans la même minute je revins à la charge auprès de M. le commandant, qui, n'ayant plus rien à m'oppoſer, & ne pouvant qu'applaudir à mon ardeur, ſe rendit à mes ſollicitations. Il fut arrêté que je partirois ſeul le 18 au plus tard. Dès ce moment nous nous occupâmes des diſpoſitions néceſſaires pour aſſurer l'exécution de ce projet.

Il nous arrive de Potkagornoi, de la chair & de la graiſſe de baleine.

Le calme rétabli parmi les Koriaques.

Tout me portoit à me flatter du ſuccès. Au milieu des triſtes nouvelles qui nous étoient venues de Kaminoi, il s'en trouvoit quelques-unes de très-conſolantes; on nous affirmoit, par exemple, que nous n'y ſerions nullement inquiétés à notre paſſage. Le calme s'étoit rétabli parmi les Koriaques, &, pour nous en convaincre, ils avoient voulu que pluſieurs d'entr'eux accompagnaſſent le ſoldat chargé des

lettres à l'adreſſe de M. le commandant. Le fils même du chef des rebelles, appelé *Eitel*, étoit à la tête de l'eſcorte; il nous dit que ſes compatriotes nous attendoient depuis long-temps avec impatience, & que ſon père ſe propoſoit de donner à M. Kaſloff des preuves de ſon reſpect en venant au-devant de lui.

1788, *Mars.* Du 12 au 17 A Pouſtaretsk.

Charmés de n'avoir plus rien à craindre, au moins de ce côté, nous nous empreſſâmes de témoigner à ces Koriaques notre ſatisfaction de leur bonne volonté pour nous; nous leur fîmes tous les préſens que notre ſituation nous permettoit, en tabac, en étoffes & en divers objets que j'avois achetés pendant mon voyage ſur mer, & d'autres qui m'avoient été laiſſés par M. le comte de la Pérouze. Nous leur en donnâmes auſſi pour leurs parens; mais notre ſoin principal fut de les enivrer de notre mieux, pour qu'ils euſſent bien à ſe louer de notre accueil: il falloit les traiter ſuivant leur goût; or, c'eſt-là chez eux l'eſſence de la politeſſe.

Accueil que nous faiſons aux Koriaques.

1788, *Mars.* Du 12 au 17. A Pouſtaretsk.

Ils ſe chargent de deux de mes porte-manteaux.

Je propoſai à ces Koriaques de ſe charger de deux de mes porte-manteaux; ils ne parurent pas d'abord s'y prêter volontiers, parce que j'exigeois qu'ils fuſſent conduits juſqu'à Ingiga; cependant à force de careſſes & d'argent, j'obtins qu'ils les prendroient ſur leurs traîneaux. L'intérêt ſeul les détermina à me rendre ce ſervice; mais il m'étoit ſi utile, que je ne crus pas l'avoir trop payé. Débarraſſé par-là de mon bagage, je n'avois plus à ſonger qu'à mes dépêches; j'étois d'ailleurs à peu-près ſans inquiétudes ſur les effets que je confiois à ces Koriaques; le ſoldat chargé de la poſte d'Ingiga, s'en retournoit avec eux, il m'avoit promis d'en avoir ſoin, & de veiller à ce que mes intentions fuſſent fidèlement ſuivies.

M. Kaſloff me remet ſes dépêches, & me donne les paſſeports néceſſaires pour ma ſûreté.

Juſqu'au moment de mon départ, M. Kaſloff travailla *(c)* à l'expédition de ſes

(c) Ce fut véritablement un travail & des plus fatigans, ſi l'on conſidère que dans ces yourtes nous ne pouvions écrire que couchés par terre, encore étions-nous abymés de fumée, & voyions-nous notre encre ſe geler à côté de nous.

lettres, dont il étoit convenu que je me chargerois; il me délivra un *podarojenei* ou paſſeport qui devoit me ſervir juſqu'à Irkoutsk, où il écrivoit en outre pour qu'on eût à me fournir les ſecours dont j'aurois beſoin. Ce paſſeport étoit un ordre à tous les officiers Ruſſes & autres habitans ſujets de l'Impératrice, que je rencontrerois juſque-là, de me faciliter les moyens de continuer ma route avec ſûreté & promptitude. La prévoyance de M. le commandant n'oublia rien de ce qui pouvoit m'être néceſſaire : il n'eût pas porté plus loin les attentions, quand j'euſſe été ſon frère le plus chéri.

1788, *Mars.* Du 12 au 17. A Pouſtaretsk.

Je m'arrête, car je ne puis réſiſter à l'émotion que j'éprouve, en penſant que je vais quitter cet homme eſtimable, à qui les qualités de ſon ame, plus que les grâces de ſon eſprit, m'ont attaché pour la vie. Le ſacrifice généreux qu'il me fait pèſe en ce moment ſur mon cœur, & je me reproche de l'avoir deſiré. Qu'il m'en coûte pour le laiſſer dans ces déſerts, ſans

Mes regrets en me ſéparant de M. Kaſloff.

1788, *Mars.* Du 12 au 17. A Pouſlaretsk.

ſavoir, avant que d'en ſortir, comment il pourra lui-même s'en tirer ! l'image de ſa triſte poſition me pourſuit & m'agite. Ah ! ſans doute pour me réſoudre à m'en ſéparer malgré la défenſe que m'en avoit faite M. le comte de la Pérouze, il falloit, je le répète, que je fuſſe entraîné par la conviction qu'il ne me reſtoit pas d'autres moyens de parvenir à remettre promptement mes dépêches. Sans ce motif, ſans cet objet unique de ma miſſion, rien ne juſtifieroit à mes yeux mon empreſſement à partir. Puiſſe le témoignage que ma reconnoiſſance rendra à jamais des bontés de M. Kaſloff à mon égard, & de ſon zèle pour le ſervice de ſa ſouveraine, contribuer en quelque choſe à ſon avancement & à ſon bonheur ! il ne manqueroit plus au mien que le plaiſir de le revoir & de le ſerrer dans mes bras.

Fin de la première Partie.

TABLE

Des indications de la première Partie.

INTRODUCTION..... *Page* 1
Je quitte les frégates & reçois mes dépêches..... 3
Je reſte entre les mains de M. Kaſloff, commandant Ruſſe..... 5
Départ des frégates du Roi..... 6
Impoſſibilité de me rendre à Okotsk avant l'établiſſement du traînage..... 7
Détails ſur le port de Saint-Pierre & Saint-Paul, & ſur un projet qui y eſt relatif..... 9
Nature du ſol..... 16
Climat..... 17
Rivières ayant leur embouchure dans la baie d'Avatcha..... 18
Départ de Saint-Pierre & Saint-Paul..... 20
Arrivée & ſéjour à Paratounka..... 23
Deſcription de cet oſtrog..... 24
Habitations des Kamtſchadales..... 25
Deſcription des balagans..... 26
Deſcription des iſbas..... 29
Chef ou juge de chaque oſtrog..... 32
Notes ſur l'égliſe & les environs de Paratounka. 33
Départ de Paratounka..... 35
Arrivée à Koriaki..... 37
Deſcription de cet oſtrog..... *ibid.*
Départ de Koriaki..... 38

Arrivée & séjour aux bains de Natchikin..... 40
Description des sources chaudes de Natchikin.. 41
Description des bains..... 42
Construction de nos demeures auprès de ces bains. 43
Instruction pour faire l'analyse de ces eaux thermales. 45
Résultat de nos expériences..... 49
Chasse d'une martre zibeline..... 54
Préparatifs pour notre départ..... 57
Départ de Natchikin, & détails sur notre route. 58
Arrivée à Apatchin, & notes sur ce village.... 63
Arrivée à Bolcheretsk..... 65
Naufrage de la galiote d'Okotsk..... 66
Nous allons à la découverte du bâtiment naufragé. 67
Hameau de Tchekafki..... 68
Embouchure de la Bolchaïa-reka..... 70
Notes sur l'embouchure de Bolchaïa-reka..... 71
Ouragan terrible..... 72
Retour à Bolcheretsk où j'ai séjourné jusqu'au 27 janvier 1788..... 74
Description de Bolcheretsk..... *ibid.*
Différence remarquable entre Saint-Pierre & Saint-Paul & Bolcheretsk..... 78
Population à Bolcheretsk..... *ibid.*
Commerce frauduleux des Cosaques & autres.... 79
Commerce en général..... 82
Manière de vivre des habitans de Bolcheretsk, & en général des Kamtschadales, & leurs habillemens. 85
Alimens..... 87
Boissons..... 91
Indigènes..... 93

Réflexions ſur les mœurs des habitans de Bolcheretsk..... 95
Bals donnés aux dames de Bolcheretsk, & remarques faites dans ces bals..... 99
Fêtes & danſes Kamtſchadales..... 101
Chaſſe de l'ours..... 104
Chaſſes..... 108
Pêches..... 111
Les chevaux ſont rares..... 113
Les chiens..... *ibid.*
Traîneaux..... 116
Manière de chaſſer le lièvre & la perdrix..... 122
Maladies..... 125
Médecins ſorciers..... 128
Forte complexion des femmes..... 130
Remède dû à l'ours..... 132
Religion..... *ibid.*
Égliſes..... 134
Impôts ou tributs..... 136
Monnoies..... 137
Paye des ſoldats..... *ibid.*
Adminiſtration..... 138
Tribunaux..... 140
Uſages pour les ſucceſſions..... 141
Note relative aux mariages..... 142
Punitions..... *ibid.*
Idiome..... 143
Note ſur le climat..... 144
Cauſes qui ont néceſſité la longueur de notre ſéjour à Bolcheretsk..... 147

Préparatifs pour notre départ, fixé au 27 janvier. 148
Départ de Bolcheretsk. 150
Arrivée à Apatchin. 152
Adieux des habitans de Bolcheretsk. 153
Cause de la mauvaise opinion que les habitans du Kamtschatka avoient des François. 154
Détails historiques sur Beniovski. . . . . *ibid.*
M. Schmaleff nous quitte pour faire la visite du reste de son département. 156
Départ d'Apatchin. . . . . *ibid.*
Arrivée à Malkin. 157
Ostrog de Malkin. 159
Détour forcé. . . . . *ibid.*
A Ganal. 160
Journée très-pénible. 161
A Pouschiné. 162
Isbas sans cheminée. . . . . *ibid.*
Lampe Kamtschadale. 163
Saleté des individus qu'on trouve dans ces isbas. 164
Chemins remplis de neige; exercice fatigant de mes conducteurs. 165
A Vercknei-kamtschatka ou Kamtschatka supérieur. 166
Présent que nous fait Ivaschkin. 167
Zaimka ou hameau habité par des laboureurs. . 168
Habitans de Milkoff. 170
Ostrog de Kirgann. 173
Séjour à Machoure chez M. le baron de Steinheil. 176
Ostrog de Machoure. 177
Nouveaux détails sur les chamans. 178
Avis d'une révolte des Koriaques. 183

Départ de Machoure..... 186
Volcans de Tolbatchina & de Klutchefskaïa... 188
Mariages prématurés au Kamtſchatka..... 190
Voyage à Nijenei-kamtſchatka..... *ibid.*
Je quitte M. Kaſſoff à Tolbatchina..... 191
Événemens dans mon voyage à Nijenei-kamtſchatka..... *ibid.*
Oſtrog d'Ouchkoff..... 192
Oſtrog de Kreſtoff..... 193
Volcan de Klutchefskaïa..... 194
Habitans de Klutchefskaïa..... *ibid.*
Oſtrog de Klutchefskaïa..... 195
Oſtrog de Kamini..... 196
Oſtrog de Kamokoff & de Tchoka..... 197
Arrivée à Nijenei..... *ibid.*
Deſcription de cette capitale du Kamtſchatka.... *ibid.*
Fête donnée par M. le major Orléankoff..... 200
Le protapope ou archiprêtre..... 202
Tribunaux à Nijenei..... *ibid.*
Digreſſion ſur des Japonois que je trouvai à Nijenei. 203
Détails ſur le chef de ces Japonois..... 205
Monnoie du Japon..... 209
Marchandiſes qui faiſoient partie de la cargaiſon du vaiſſeau Japonois..... 210
Départ de Nijenei-kamtſchatka..... 211
Je rejoins M. Kaſſoff à Yélofki..... 212
Tempête qui nous ſurprit en route..... 213
Halte forcée auprès d'un bois..... 214
Manière dont les Kamtſchadales préparent leur lit ſur la neige..... 215

Oſtrog d'Ozernoï..... 216
Oſtrog d'Ouké..... 217
A Khaluli, baidar recouvert en cuir..... 218
Oſtrog d'Ivaſchkin..... 221
Nous trouvons à Drannki M. Haus, officier Ruſſe. *ibid.*
Baie conſidérable & aſſez commode..... 222
Oſtrog de Karagui, le dernier du diſtrict du Kamtſchatka..... *ibid.*
Deſcription des yourtes..... 224
Diſtribution intérieure & ameublement des yourtes. 226
Habillement des enfans..... 228
Idiome des habitans de cet oſtrog..... 229
Des Koriaques nous amènent deux rennes en vie.. 230
Diſtinction des deux ſortes de Koriaques..... *ibid.*
Arrivée de nos proviſions..... 232
Célèbre danſeuſe Kamtſchadale..... 233
Amour de ces peuples pour le tabac..... 235
Adieux des Toyons qui nous avoient ſervi d'eſcorte 236
Marques d'affection que me donnèrent les Kamtſchadales..... 237
Départ de Karagui, & circuit forcé par la débâcle d'une baie..... 238
Diſpoſitions de nos haltes en raſe campagne..... 239
En quoi conſiſtoit notre ſouper, notre unique repas. *ibid.*
Nos chiens commencent à ſouffrir de la diſette, pluſieurs périſſent..... 240
Soldat envoyé à Kaminoi pour y chercher du ſecours..... 241
Arrivée au village de Gavenki..... *ibid.*
Deſcription de Gavenki..... 242

Querelle entre un de nos ſergens & deux habitans de Gavenki..... 243
Punition des coupables..... 244
Les habitans nous refuſent du poiſſon..... 245
Poiſſon qu'on pêche ſur ces côtes..... 247
Lac des environs de Gavenki..... *ibid.*
Départ de Gavenki..... 248
Notre guide nous égare..... *ibid.*
La famine nous enlève nos chiens..... 249
Nous laiſſons nos équipages au milieu du chemin..... 250
Nouvelles peines..... *ibid.*
Moyen dont nous nous ſervions pour faire avancer nos chiens..... 252
Arrivée à Pouſtaretsk..... 253
Recherches inutiles pour trouver du poiſſon.. 254
Triſte ſpectacle que nous offrent nos chiens.... *ibid.*
Le ſoldat envoyé à Kaminoi, arrêté en route... 256
Exprès envoyé à Potkagornoi pour y chercher de la baleine..... 257
Le ſergent Kabéchoff part pour Kaminoi avec le reſte de nos proviſions..... *ibid.*
Deſcription de Pouſtaretsk & de ſes environs.... 258
Nourriture des habitans pendant notre ſéjour... 259
Manière de chaſſer les rennes..... 260
Occupation des femmes..... *ibid.*
Manière de fumer..... 262
Habillement..... 263
M. Schmaleff nous rejoint..... *ibid.*
Réponſe affligeante du ſergent Kabéchoff..... 264

32169
Janvier
1958
Stevens

M. Kaſſoff reçoit la nouvelle de ſon avancement.. 265
Je conçois l'idée de me ſéparer de M. Kaſſoff.. 266
Il nous arrive de Potkagornoi de la chair & de la graiſſe de baleine..... 268
Le calme rétabli parmi les Koriaques..... *ibid.*
Accueil que nous faiſons aux Koriaques..... 269
Ils ſe chargent de deux de mes porte-manteaux.. 270
M. Kaſſoff me remet ſes dépêches, & me donne les paſſeports néceſſaires pour ma ſûreté..... *ibid.*
Mes regrets en me ſéparant de M. Kaſſoff..... 271

FIN de la Table de la I.re Partie.

E790
L639j
v.1

- nsss -